





H
9D
13

HISTOIRE

D E

SAINT LOUIS.

TOME PREMIER.



HISTOIRE

DE

SAINT LOUIS,

ROI DE FRANCE,

A V E C

Un Abrégé de l'Histoire des Croisades.

*Misericordia & veritas custodiunt Regem
& roboratur clementia thronus ejus.*

La miséricorde & la vérité conservent le
Roi , & la clémence affermit son trône.
Prov. de Salomon , ch. xx , v. 28.

PAR M. DE BURY.

TOME PREMIER.



A PARIS , C. M. I.

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue
du Foin-Saint-Jacques.

M. D C C. L X X V.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

DC

91

. B8H1

1775

U.1
Cord. 6 per

DESCRIPTION

*Du Frontispice allégorique pour
la Vie de Saint Louis , la
Vignette & le Cul-de-lampe.*

LE Frontispice représente Saint Louis porté sur un nuage , apparoissant à Louis XVI. Le jeune Monarque accompagné de la Prudence & de la Justice , fait les premiers pas vers le Temple de la Gloire ; le chemin qui y conduit est pratiqué sur des rochers escarpés , & environné de précipices. L'imposture , la volupté & l'envie offrent un chemin plus aplani & parsemé de fleurs : mais la Prudence qui éclaire leurs artifices , & la Justice prête à les punir , les font reculer. Les roseaux qui sortent de dessous cette nouvelle route indiquent sa fragilité. Le Saint Roi

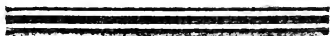
Tome I.

*

semble conseiller à Louis XVI de n'en point suivre d'autre que celle dans laquelle il est.

La Vignette représente le portrait de Saint Louis en médaillon.

Le Cul - de - lampe représente une Urne antique , qui contient les cendres du Saint Roi. Son épée, son casque , son sceptre & la balance de la Justice , sont les attributs qui caractérisent ce Prince : une guirlande de Cyprès lie ces différens objets. Une palme & la couronne céleste placées au-dessus de l'Urne , annoncent sa béatitude.



ÉPITRE

AUX FRANÇOIS.

MES CHERS COMPATRIOTES ,

C'est à vous que j'offre aujourd'hui le dernier fruit de mes travaux littéraires. Prêt à finir une carrière octogénaire , après vous avoir donné les Vies de nos rois Henri IV & Louis XIII , & d'autres ouvrages , je la veux terminer par l'histoire du saint roi , Louis IX, le plus grand des princes que le ciel ait placé sur le trône de notre monarchie.

Eh ! qui a plus de droit à cet ouvrage que la nation entière , puisqu'il n'en est point dans le monde , qui ait plus d'amour , de respect & d'attachement pour ses rois ; & qu'elle est toujours prête à sacrifier ses biens & sa vie pour leur gloire , leur sûreté & leurs intérêts ?

Vous trouverez dans l'histoire de ce prince , le modèle le plus parfait de

toutes les vertus qui font la véritable gloire des souverains , & doivent les conduire à l'immortalité.

Vous y verrez , mes chers Compatriotes , un Monarque pénétré de la sublime morale de l'Evangile , la pratiquer sur le trône dans sa plus grande régularité , épurée de toute superstition. Vous le verrez prendre à l'âge de vingt ans le gouvernement de ses Etats , se conduire avec une politique si sage & si prudente , qu'il fait jouir ses sujets de la plus heureuse paix , & oblige les peuples ses voisins d'y participer.

Vous y verrez la plus parfaite union regner entre lui , les princes ses freres , & ceux de son sang , les traiter plus en ami qu'en souverain , & les consulter dans les affaires les plus importantes.

Vous y verrez un prince libéral sans prodigalité , sachant récompenser avec discernement le véritable mérite , & n'ayant d'autres favoris , que des ministres sages & sans ambition , qu'il avoit choisis lui-même pour l'aider de leurs conseils.

Vous verrez ce prince , après avoir donné les plus belles preuves d'un grand courage sans témérité , contre des vassaux indociles & séditieux , après les avoir vaincus & soumis , convertir ce courage en une sage fermeté , pour faire exécuter ses loix & ses ordonnances , & préférer la qualité de prince pacifique à celle de conquérant.

Vous le verrez encore former autour de lui une cour brillante , somptueuse même , quoique sans luxe frivole & inutilement dispendieux , dans les occasions d'apparat , où il est nécessaire que le souverain fasse paroître sa magnificence ; mais lorsque ces fêtes sont passées , vous le verrez faire rentrer sa cour dans une noble simplicité également éloignée de lésine & de superfluité.

Enfin vous verrez couler de ses mains bienfaisantes une source intarissable de charités envers ceux que la vieillesse & les infirmités ont jetté dans l'indigence , leur procurer des retraites commodes & utiles à l'abri de l'humiliante

mendicité : & ces charités, quoiqu'abondantes , distribuées avec une sage économie , sans altérer les fonds nécessaires aux besoins de l'Etat.

Tel est , mes chers Compatriotes , le précis des vertus & des grandes qualités que possédoit saint Louis , dont vous trouverez un détail plus circonstancié dans l'ouvrage que je vous présente.

Mais ce qui doit vous rendre cet ouvrage intéressant , c'est qu'il paroît que notre auguste monarque a pris pour modèle de sa conduite , celle de ce grand roi.

A peine le Ciel a placé Louis XVI sur le trône de ses ancêtres , que voulant mettre en pratique la théorie des belles instructions qu'il a reçues par les soins de ses instituteurs sages & éclairés , sous les yeux & par les ordres de son Auguste ayeul , Louis fait choix d'un conseil composé de Ministres , dont la prudence , la sagesse , l'intégrité , les lumieres & le désintéressement , nous promettent le regne le plus heureux.

Les effets suivent de près. La noblesse des sentimens de Louis XVI ne tarde pas à se développer. Ne consultant que sa générosité, il commence par faire répandre dans le sein de l'indigence des largesses, destinées à soulager la détresse des malheureux. Il fait, en faveur de tous ses sujets, le sacrifice d'un droit que les souverains ne perçoivent qu'une fois dans leur vie. Il dédaigne une refonte des monnoies, parce que le bénéfice qu'il a droit d'en retirer, ne peut être que très-onéreux à ses peuples & à leur commerce. Il prend les mesures les plus sages pour procurer l'abondance à ses peuples, & prévenir les exactions que l'avarice pourroit exercer sur les biens que la nature nous donne si libéralement; les deniers même destinés à ses plaisirs, sont employés au paiement des pensions militaires, retardées par de fâcheuses circonstances.

Enfin ce prince entièrement occupé

avec ses ministres , à mettre le plus grand ordre dans l'administration des affaires de son royaume , nous a procuré un des plus agréables fruits de son travail , par le rétablissement de ses Parlemens , dont le concours avec les sages intentions de Sa Majesté , donnera de nouvelles forces aux Loix & à l'administration de la justice.

Je ne lui présenterai point pour modèle les exploits militaires de saint Louis : ce Prince s'étoit trouvé dans des circonstances différentes de celles dans lesquelles notre jeune monarque est monté sur le trône. Saint Louis n'avoit que douze ans , lorsqu'il parvint à la couronne, & sa minorité fut continuellement agitée par des guerres intestines. Blanche de Castille sa mere & régente du royaume , le fit toujours paroître à la tête des armées , sous la conduite du connétable de Montmorenci & des autres généraux François , qui lui apprirent le métier de la guerre : & il y acquit la plus grande expé-

rience. Lorsqu'il eut dissipé ses ennemis , il procura à ses sujets une solide paix , qui ne fut point troublée depuis les fameuses victoires qu'il remporta à Taillebourg & à Saintes , où il commandoit seul ses armées.

Notre jeune monarque se trouve dans des circonstances plus favorables. Elevé dans le sein de la paix , la principale attention de son Auguste ayeul a été de lui procurer la plus belle éducation civile & politique , & les fruits qu'elle a produits depuis qu'il est monté sur le trône , nous font connoître qu'il en a admirablement profité.

Mais , supposé que cette heureuse paix , dont nous espérons qu'il continuera de nous faire jouir , fût troublée par quelque ambitieux voisin , un prince peut être un grand roi , sans paroître à la tête de ses armées , témoin Charles V, roi de France , surnommé le Sage. Ce prince , sans sortir de son palais , aidé de ses braves généraux , dont il sût régler la conduite , donna un si heu-

xij ÉPÎTRE AUX FRANÇOIS.

reux & si utile mouvement à toutes les affaires de son royaume , qu'il chassa les Anglois de toutes les usurpations qu'ils y avoient faites.

Mais si notre jeune Monarque se trouvoit obligé de soutenir une guerre , on verroit voler à son secours de nouveaux du Guesclin , des comtes de Dunois , des d'Armagnac , des Saintrailles , des Montmorenci , des Cossé de Brissac , des Biron , des Lesdiguières , des d'Estrées , des Turenne , des Luxembourg , des Boufflers , des Matignon , des Catinat , des Villars , & tant d'autres grands hommes , dont les races se perpétuent dans les maisons de votre brave noblesse , sous les heureux climats de la France.

Je suis avec le plus sincere attachement,

MES CHERS COMPATRIOTES ,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur DE BURY.

HISTOIRE



B. L. Prevost del.

De Lunay le J^{re} sculp.

HISTOIRE

D E

SAINT LOUIS.

LOUIS VIII, roi de France, pere de S. Louis, étoit dans la 40^e année de son âge & la troisieme de son regne, lorsque, revenant à Paris, après le siège de la ville d'Avignon, il fut obligé de s'arrêter au château de Montpensier, en

ANNÉE
1226.

Tome I,

* A

1226. Auvergne , se sentant vivement pressé d'un mal , qu'il avoit tenu caché jusqu'alors , & qui le mit au tombeau. Ce fut dans cette occasion que ce prince fit voir qu'il étoit véritablement chrétien. Quelque fût ce mal, dont l'Histoire ne nous a pas appris la véritable cause , les Médecins , lui proposerent un remede que la loi de Dieu lui défendoit. Nonobstant le refus qu'il fit d'en user , on introduisit auprès de lui , pendant qu'il dormoit , une jeune demoiselle. S'étant éveillé , il appella l'officier qui le servoit , lui ordonna de la faire retirer , en lui disant ces belles paroles : *Qu'il aimoit mieux mourir , que de conserver sa vie en commettant un péché mortel.*

Cependant le mal ayant augmenté , & ce prince sentant les approches de la mort , il ne s'occupa plus que du soin de mettre ordre à ses affaires. Il commença par celle du salut : puis

ayant fait venir autour de son lit les évêques & les grands seigneurs qui l'avoient accompagné , il leur déclara qu'il nommoit la reine Blanche de Castille , son épouse , régente de l'Etat pendant la minorité de son fils Louis(1). Cette nomination fut faite en présence de l'archevêque de Sens, des évêques de Beauvais, de Noyon & de Chartres, & du chancelier Garin, qui la déclarèrent authentiquement , après sa mort , par des lettres scellées de leurs sceaux. Il recommanda son fils aux seigneurs françois qui étoient présens, & principalement à Matthieu II de Montmorenci, connétable de France , à Philippe , comte de Boulogne , au comte de Montfort, aux sires de Coucy & de Bourbon , princes de son sang, & à

1226.

(1) Il n'avoit que douze ans commencés ; & , dans ce temps , les rois n'étoient déclarés majeurs qu'à vingt & un ans.

1226.

plusieurs autres seigneurs, qui lui promirent que ses intentions seroient exactement exécutées; qu'ils feroient serment de fidélité au prince son fils, & qu'ils soutiendroient l'autorité de la reine durant sa régence.

Pendant que cela se passoit à Montpensier, Blanche étoit restée à Paris, où elle attendoit avec impatience l'arrivée du roi, pour le féliciter sur ses conquêtes: elle n'étoit pas instruite de sa maladie. Pressée du desir de le revoir, elle s'étoit mise en chemin pour l'aller joindre, lorsqu'elle rencontra le jeune Louis, qui revenoit précipitamment, accompagné du chancelier & de plusieurs autres seigneurs. Elle reconnut, à la tristesse répandue sur leurs visages, la perte que la France venoit de faire. Elle retourna aussitôt à Paris, afin de concerter avec les fideles serviteurs du roi, les mesures qu'il falloit prendre pour le faire couronner au plutôt.

La régente ne fut pas long-temps sans appercevoir des semences de division dans les discours de plusieurs grands vassaux de la couronne , dont la puissance avoit été fort modérée sous les deux regnes précédens ; par les demandes qu'ils lui firent , & sur-tout par le refus de plusieurs d'entr'eux de se trouver à la cérémonie du couronnement du roi , qui fut faite le premier dimanche de l'Avent de l'année 1226. Le nombre des seigneurs qui y assisterent ne fut pas , à beaucoup près , aussi grand qu'il devoit être , suivant l'usage ordinaire & en conséquence des lettres que la régente leur avoit fait écrire pour les y inviter : mais elle ne laissa pas de faire faire la cérémonie , par les conseils du chancelier & du légat , le retardement paroissant dangereux , sur-tout dans ces temps-là , où on la regardoit comme essentielle à la royauté.

1226.

La cour , & tous ceux qui devoient assister à cette cérémonie , s'étoient rendus à Reims. Thibaud , comte de Champagne , étoit en chemin pour s'y trouver : mais , comme il approchoit de la ville , on l'envoya prier de n'y pas entrer , à cause du bruit faux , mais fâcheux , qui couroit de lui , qu'il avoit fait empoisonner le feû roi. La comtesse sa femme , fut néanmoins de la fête , ainsi que la comtesse de Flandres , qui se disputèrent , entr'elles , le droit de porter l'épée devant le roi , comme représentant leurs maris absens. Mais , sur le refus qu'on leur en fit , elles consentirent que Philippe , comte de Boulogne , oncle du roi , eût cet honneur , sans préjudice de leurs droits , ou plutôt de ceux de leurs maris.

L'affront qu'on venoit de faire au comte de Champagne ne pouvoit manquer , eu égard à son caractère brouillon , de le jeter dans le parti des

factieux , & il semble qu'il eût été de la prudence de ne lui en pas donner l'occasion. Mais ou l'on favoit qu'il y étoit déjà , ou la reine régente ne se crut pas assez d'autorité pour obtenir des grands seigneurs assemblés , qu'il n'en fût pas exclu : peut-être aussi ne fût-elle pas fâchée de voir mortifier un seigneur qui avoit eu la hardiesse de lui témoigner de l'amour.

Quoi qu'il en soit, il fut un des premiers qui fit ouvertement des préparatifs pour la révolte , de concert avec deux autres seigneurs mécontents. C'étoit Pierre de Dreux, comte de Bretagne, surnommé *Mauclerc* (1), auquel Philippe Auguste avoit fait épouser l'héritière de ce comté; & Hugues de Lusignan, comte de la Marche, qui avoit épousé Isabelle, fille d'Aymard, comte

(1) C'est-à-dire, suivant le langage du temps, *homme malin & méchant*.

1226.

d'Angoulême, veuve de Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, mere de Henri III, qui y regnoit alors.

Comme l'archevêché de Reims étoit alors vacant, ce fut de Jacques de Bazoché, son suffragant, évêque de Soissons, que Louis reçut cette onction qui rend les rois sacrés pour les peuples. Quoiqu'il fût encore bien jeune, il étoit déjà assez instruit pour ne pas regarder cette action comme une simple cérémonie. Il ne put faire, sans trembler, le serment de n'employer sa puissance que pour la gloire de Dieu, pour la défense de l'église & pour le bien de ses peuples. Il s'appliqua ces paroles qui commencent la messe ce jour-là, & dont David se servoit pour dire, *qu'il mettoit en Dieu toute sa confiance, & qu'il s'assuroit d'être exaucé.*

Joinville,
pag. 15

Comme cette cérémonie est trop connue pour nous arrêter à la décrire, je dirai seulement, que lorsqu'elle fut

finie , on fit asséoir le roi sur un trône

richement paré; que l'on mit entre ses 1226.
 mains le sceptre & la main de justice ,
 & qu'ensuite tous les grands seigneurs
 & prélats, qui étoient présens, lui prê-
 terent serment de fidélité, ainsi qu'à la
 reine sa mere, pour le temps que sa
 régence durerait.

Dès le lendemain , la reine partit

pour ramener le roi à Paris; elle sou- 1227.
 haita qu'il n'y eût aucunes marques de
 réjouissances , comme il n'y en avoit
 point eu à Reims : car, quelque satis-
 faction qu'elle eût de voir regner son
 fils, rien n'effaçoit de son cœur le re-
 gret dont elle étoit pénétrée , de la
 perte qu'elle venoit de faire : d'ailleurs
 l'affliction étoit si générale , que les
 grands & le peuple n'eurent pas de
 peine à suspendre les mouvemens de
 leur joie , & la sagesse de la régente
 ne lui permettoit pas de perdre en
 vains amusemens, un temps dont elle

1227.

Caractere
de la régen-
te.

avoit besoin pour arrêter & éteindre les factions qui se formoient dans l'Etat. Blanche de Castille étoit une princesse dont la prudence, la présence d'esprit, l'activité, la fermeté, le courage & la sage politique rendront à jamais la mémoire chere & respectable aux François. Elle s'appliqua uniquement à dissiper les orages qui se formoient contre l'Etat : elle n'eut d'autres vues qu'à conserver à son fils les serviteurs qui lui étoient restés fideles, de lui en acquérir de nouveaux, & de prévenir les dangereux desseins de ses ennemis. Les seigneurs de la cour se ressentirent de ses bienfaits, & tout le monde de ses manieres obligeantes & naturelles qu'elle employoit pour gagner les cœurs, qui y étoient d'autant plus sensibles, qu'elle accompagnoit ses graces du plus parfait discernement.

Comme le comte de Boulogne étoit

un des plus puissans seigneurs de l'Etat,
 & dont le roi pouvoit attendre plus de 1127.
 secours ou de traverses, elle n'oublia
 rien pour le mettre dans ses intérêts.
 Philippe Auguste lui avoit donné le
 comté de Mortain; mais Louis VIII s'en
 étoit réservé le château, en confirmant
 ce don. Blanche commença par le lui
 remettre, & lui rendit en même temps
 le château de l'Isle-Bonne, que le feu
 roi s'étoit pareillement réservé, &
 dans la suite, elle lui céda encore
 l'hommage du comté de Saint-Pol,
 comme une dépendance de celui de
 Boulogne.

La reine Blanche traita encore bien
 généreusement Ferrand, comte de Flan-
 dres. Philippe Auguste l'avoit fait pri-
 sonnier à la bataille de Bouvines, &
 n'avoit pas voulu lui rendre sa liberté,
 à moins qu'il ne payât une rançon de
 cinquante mille livres, somme alors
 très-considérable, & qu'il ne donnât

1227. pour sûreté Lille, Douai & l'Ecluse. La régente, de l'avis des grands du royaume, rendit au comte sa liberté, & lui fit remise de la moitié de sa rançon, à condition de laisser seulement pendant dix ans, entre les mains du jeune roi, la citadelle de Douai. Ce bienfait l'attacha si fortement aux intérêts de la reine & de son fils, que rien ne put l'en écarter, & qu'il résista constamment à toutes les sollicitations des seigneurs mécontents.

Cependant le comte de Champagne avoit levé le premier l'étendard de la révolte : il avoit fait une ligue avec les comtes de Bretagne & de la Marche. Ils avoient commencé par faire fortifier & fournir de munitions de guerre & de bouche les châteaux de Beuvron en Normandie, & de Bellesme, dans le Perche, dont le feu roi avoit confié la garde au comte de Bretagne.

La régente, usant de la plus grande

diligence , avant que les mécontents fussent en état de se mettre en campagne , assembla promptement une armée assez nombreuse pour accabler le comte de Champagne. Elle fut parfaitement secondée par Philippe , comte de Boulogne , oncle du roi ; par Robert , comte de Dreux , frere du comte de Bretagne ; & par Hugues IV , duc de Bourgogne. Elle marcha avec eux , accompagnée du roi son fils , en Champagne contre le comte Thibaud. Ce seigneur , surpris de cette diligence , mit les armes bas , & eut recours à la clémence du roi , qui lui pardonna , & le reçut en ses bonnes graces.

C'est sur cette réconciliation si prompte , & principalement sur les discours malins d'un auteur Anglois * , qu'il a plu à quelques-uns de nos écrivains d'orner , ou plutôt de salir leur histoire de l'épisode imaginaire des amours du comte de Champagne &

1227.

* Matthieu Paris.

1227. de la reine régente ; à quoi, sur les médifances que l'on faisoit alors courir en Angleterre, on a encore ajouté celles de la même princesse avec le cardinal de Saint-Ange, légat apostolique en France. Le plaisir de mal parler des grands & de se faire applaudir par des gens corrompus, dont notre siècle n'est pas plus exempt que les autres, donne la vogue à ces sortes de fables ; mais celles-là ne furent pas capables de flétrir la réputation d'une reine, à laquelle notre histoire ancienne a toujours rendu la justice quelle méritoit. D'ailleurs les historiens Anglois & sur-tout Matthieu Paris, moine Bénédictin, croyoient, par ces traits de malignité, venger leur roi Henri III des avantages que les François, sous la conduite de la reine Blanche, avoient remportés sur lui, lorsqu'ayant pris, comme je le dirai ci-après, le parti des mécontents, il fut renvoyé

dans son Isle, après avoir vu détruire son
 son armée & dépensé beaucoup d'ar- 1227.
 gent. A la vérité, suivant les mémoires
 de ce temps-là, il y a lieu de penser
 que le comte de Champagne avoit
 conçu de l'inclination pour cette prin-
 cesse; mais on n'y voit rien qui puisse
 persuader qu'elle y ait jamais répondu,
 & l'on y trouve même le contraire.
 Elle méprisa le comte, le plus volage
 & le plus frivole seigneur de son
 temps, & le laissa se consoler par les
 vers & les chansons dont il ornoit les
 murs de son château de Provins.

Le parti révolté étant fort affoibli,
 par le retour du comte de Champ-
 agne sous l'obéissance du roi, la régente
 fit marcher aussi-tôt l'armée au-delà
 de la Loire, contre les deux autres
 chefs. Le roi les fit citer deux fois
 devant son parlement : n'ayant pas
 obéi, & étant cités une troisième fois,
 ils se rendirent à Vendôme, où étoit

le roi. Comme ils n'avoient point
 1227. d'autre ressource que la miséricorde
 de ce prince, pour éviter le châtimement
 qu'ils méritoient, ils y eurent recours.
 La bonté du Roi, la nécessité de ménager les autres seigneurs, parens ou amis des deux comtes, l'espérance de rétablir plus promptement, par les voies de la douceur, la tranquillité de l'Etat, engagerent la régente à faire obtenir du roi non-seulement leur pardon, mais encore des graces & des conditions très-avantageuses, par un traité que le roi fit avec eux.

Premièrement, pour ce qui regardoit le comte de la Marche, il fut conclu qu'Alfonse de France, frere du roi, épouserait Elizabeth, fille de ce comte, dont le fils aîné, Hugues de la Marche, épouserait Elizabeth de France, sœur du Roi. Il fut encore convenu que le roi ne pourroit faire la paix avec le roi d'Angleterre, sans

y comprendre le comte. Celui-ci, de sa part, céda ses prétentions sur le Bourdelois & sur la ville de Langès, moyennant une somme d'argent payable en plusieurs années, en dédommagement du douaire de la reine d'Angleterre, femme du comte, saisi par les Anglois. 1227.

A l'égard du comte de Bretagne, il fut convenu qu'Iolande, sa fille, épouserait Jean de France, frère du roi; que, jusqu'à ce que Jean eût vingt-un ans, il n'en avait alors que huit, le comte de Bretagne aurait la possession d'Angers, de Beaugé, de Beaufort & de la ville du Mans; qu'il donnerait en dot à sa fille, Bray, Châteauceau, avec les châteaux de Beuvron, de la Perrière & de Bellesme, à condition qu'il jouirait de ces trois dernières places le reste de sa vie, & qu'il ne ferait aucune alliance avec Henri, roi d'Angleterre, ni avec Richard, son frère. Aussi-tôt après ce

1227. traité, le comte de Bretagne, pour faire voir son attachement aux intérêts du roi, marcha avec Imbert de Beaujeu, connétable de France, contre Richard, frère du roi d'Angleterre, l'empêcha de rien entreprendre sur les terres de France & l'obligea de se retirer. Le roi d'Angleterre sollicita en vain les seigneurs de Normandie, d'Anjou & du Poitou, de prendre les armes en sa faveur; mais, comme aucuns n'osèrent se déclarer, il fut obligé de faire une trêve pour un an, qu'il obtint par la médiation du pape Grégoire IX, qui venoit de succéder à Honoré III.

Les choses étant ainsi pacifiées, la régente renouvela les traités faits sous les précédens regnes, avec l'empereur Frédéric II & avec Henri son fils, roi des Romains, par lesquels ils s'engageoient à ne prendre aucune liaison avec l'Angleterre contre la France. Elle employa

tous ses soins pour se maintenir en bonne intelligence avec les princes al-
liés de la France, pour s'attacher le
 plus qu'elle pourroit de seigneurs vassaux de la couronne, & elle fut toujours attentive à prévenir & arrêter, dans leur naissance, les entreprises des esprits brouillons ; car elle ne devoit pas compter qu'ils en demeurassent à une première tentative : ils en avoient tiré trop d'avantages &, l'esprit de faction s'apaise bien moins par les bienfaits, qu'il ne s'anime par l'espérance d'en extorquer de nouveaux.

Quoique la conduite des affaires de l'Etat donnât beaucoup d'occupation à la reine régente, cependant elle savoit encore trouver assez de temps pour donner ses soins à l'éducation du prince son fils, à laquelle elle présidoit elle-même. Les historiens contemporains ont négligé de nous apprendre quel étoit le gouverneur de

Education
de Louis.

Louis : nous devons croire que la reine
1227. en faisoit les principales fonctions. Nous ignorons aussi le nom & les qualités de son précepteur, qu'on ne lui donna que fort tard, suivant l'usage de ce temps-là : mais, quel qu'il fût, il est certain que les voies lui étoient bien préparées par les soins que la reine régente en avoit déjà pris. Nous voyons dans les mémoires du sire de Joinville, auteur contemporain & confident de Louis, qu'elle n'épargna rien pour mettre auprès de son fils, les personnes les plus capables pour la vertu & pour la science. De la part du jeune prince, la docilité, la douceur, le desir de profiter, la droiture de l'esprit & surtout celle du cœur, rendoient bien aisée une fonction si épineuse & si difficile. La reine s'attacha sur-tout à l'instruire, dès son bas-âge, de la connoissance de Dieu, & des véritables vertus dont il est le modele. Aussi

n'oublia-t-il jamais ce que sa mere ~~lui avoit dit~~
 lui avoit dit un jour , lorsqu'il étoit 1227.
 encore jeune : *Mon fils , vous êtes né
 roi ; je vous aime avec toute la ten-
 dresse dont une mere est capable ; mais
 j'aimerois mieux vous voir mort , que de
 vous voir commettre un péché mortel.*
 Il grava ces instructions si profondé-
 ment dans son cœur , qu'il donna tou-
 jours à l'exercice de la religion & à
 la retraite , les momens qu'il déroboit
 aux fonctions de la royauté.

On n'oublia pas en même temps de
 lui procurer les instructions qui peu-
 vent contribuer à former l'esprit ; mais ,
 selon qu'on le pouvoit faire dans ce
 siècle là , où l'ignorance étoit prodi-
 gieuse , même parmi les ecclésiastiques.
 On rapporte comme un éloge de ce
 prince , qu'il sçavoit écrire , (car les
 plus grands seigneurs ne sçavoient pas
 même signer leur nom) qu'il entendoit
 très-bien le latin de l'écriture sainte ,

1227. & les ouvrages des Peres de l'église ,
qui ont écrit dans cette langue.

Pour ce qui est de l'histoire , il sçavoit celle des rois ses prédécesseurs , rapportée dans les chroniques particulières de leurs regnes , qui , quoique très-imparfaites , nous ont néanmoins conservé les actions les plus mémorables des princes des deux premières races de la monarchie. On y trouvoit la connoissance de leurs vertus & de leurs défauts , qui fournissoit des exemples pour apprendre à pratiquer les unes & éviter les autres.

On lui proposa sur-tout pour modele le roi Philippe-Auguste son ayeul , un des plus grands rois de la monarchie , lequel étoit monté sur le trône dans un âge à peu près pareil à celui de Louis , & dans les mêmes circonstances. La reine Blanche , sa mere , lui fit prévoir le mauvais effet que pouvoit produire l'idée de sa jeunesse sur

les esprits mutins & brouillons de son ~~royaume~~
 royaume. Elle s'appliqua à lui faire ^{1227.}
 éviter les défauts des jeunes gens de
 son âge , & sur - tout l'inapplication ,
 l'amour de l'oïfiveté & du plaisir. Elle
 lui donna connoissance de toutes les
 affaires , elle ne décida jamais rien
 d'important fans le lui communiquer ;
 & dans les guerres qu'elle eut à sou-
 tenir , elle le fit toujours paroître à la
 tête de ses troupes , accompagné des
 seigneurs les plus braves & les plus
 expérimentés.

La reine se donnoit en même temps
 de pareils soins pour l'éducation de
 ses autres enfans. Ils étoient quatre ;
 sçavoir , Robert , qui fut depuis comte
 d'Artois , Jean comte d'Anjou , Al-
 fonse , comte de Poitiers , & Charles
 comte de Provence. Chacun recevoit
 les instructions , dont son âge pouvoit
 être capable. L'exemple de leur frere
 aîné leur donnoit une émulation , qui

1227. les excitoit à lui ressembler , en acquérant les mêmes connoissances , & pratiquant les mêmes vertus. Blanche leur inspira tant d'aversion pour la galanterie , que jamais , dans tout le cours de leur vie , ils ne prirent le moindre attachement contraire aux bonnes mœurs.

La reine Blanche réussit encore à persuader aux princes ses enfants , que leur plus grand bonheur dépendoit de la parfaite union qui devoit regner entr'eux : ils profiterent si bien des avis de cette sage mere , que les cadets furent pénétrés toute leur vie , pour le roi leur frere aîné , de cette amitié tendre & respectueuse qui fait ordinairement la félicité des supérieurs & des inférieurs ; comme , de sa part , Louis les traita toujours avec la plus grande bonté , moins en roi qu'en ami ; en sorte qu'il n'y eut jamais , dans cette noble famille , le moindre nuage de dissention

diffention. Lorsque ses freres commen-
cerent à être capables d'occupations
sérieuses, il les admit dans ses conseils;
il les consultoit dans les affaires qui se
présentoient, & prenoit leurs avis. Ils
commandoient dans ses armées des
corps particuliers de troupes, à la tête
desquels ils ont très-souvent fait des
actions dignes de la noblesse de leur nais-
sance. Ils étoient, pour ainsi dire, les
premiers ministres du roi. Ils parta-
geoient avec lui les fonctions pénibles
de la royauté, & contribuoient unani-
mement à la gloire de l'Etat & au
bonheur des peuples.

Pendant que la reine Blanche donnoit
tous ses soins à l'éducation de ses enfants,
elle étoit encore occupée à rendre inu-
tiles les nouvelles entreprises des es-
prits brouillons, & sur-tout de ceux
dont je viens de parler. Ils n'étoient
pas rentrés sincèrement dans leur de-
voir. Ils avoient été forcés par la pru-

1227. dence & l'activité de la régente de se soumettre, & les graces qu'elle leur avoit fait accorder par le roi, au lieu de les satisfaire, n'avoient fait qu'augmenter le desir d'en obtenir de nouvelles.

1228. L'union de Philippe, comte de Boulogne, oncle du roi, avec la reine régente, étoit pour eux un frein qui les arrêtoit : ils entreprirent de le rompre, & ils s'y prirent de la maniere qu'il falloit pour y réussir. Ils lui firent représenter qu'étant celui de tous les princes qui, après les freres du roi, étoit son plus proche parent, étant fils de Philippe-Auguste, c'étoit un affront pour lui que la régence du royaume fût en d'autres mains que les siennes, & surtout en celles d'une femme, & d'une femme étrangere qui, par ces deux raisons, devoit être exclue du gouvernement du royaume de France : ils l'assurerent de leurs services pour sou-

tenir son droit, s'il vouloit le faire valoir.

1228.

Le comte Philippe avoit épousé Mathilde, fille du vieux comte de Boulogne, qui avoit été fait & resté prisonnier de Philippe Auguste, depuis la bataille de Bouvines; & le gendre, pendant la prison de son beau-pere, avoit été investi de tous les biens du comte, par Philippe Auguste. C'étoit apparemment ce qui avoit tenu jusques alors le gendre attaché aux intérêts du roi & de la régente: car, si le vieux comte de Boulogne étoit sorti de prison en même temps que le comte de Flandres, il auroit pu causer beaucoup d'embarras à Philippe son gendre, & il est vraisemblable que c'étoit cette raison qui avoit empêché la régente, après la mort du roi son époux, de donner la liberté au vieux comte de Boulogne. Celui-ci en mourut de chagrin, ou de désespoir, car le bruit

1228. courut qu'il s'étoit donné la mort. Philippe, après cet événement, n'ayant plus le motif qui lui avoit jusqu'alors fait ménager la régente, se trouva disposé à écouter les mauvais conseils qu'on lui donnoit, pour s'emparer de la régence.

Il concerta avec plusieurs seigneurs de se saisir de la personne du roi, qui se trouvoit dans l'Orléanois, lors de ce complot. Ils avoient résolu d'exécuter leur projet, sur le chemin d'Orléans à Paris, lorsque le roi y retourneroit. Ce prince, en ayant été averti par le comte de Champagne, se refugia à Montlhéry, d'où il fit sur le champ avertir la reine sa mere, & les habitants de Paris : elle en fit partir promptement tous ceux qui étoient capables de porter les armes, & tout le chemin depuis Paris jusqu'à Montlhéry, fut aussitôt occupé par une nombreuse armée & une foule incroyable de peuple,

au milieu de laquelle le roi passa comme ~~entre~~
entre deux haies de ses gardes. Ce 1228.
n'étoit qu'acclamations redoublées, &
que bénédictions, qui ne cessèrent point
jusqu'à Paris. Le sire de Joinville rap-
porte que le roi se faisoit toujours un
plaisir de se souvenir & de parler de
cette journée, qui lui avoit fait con-
noître l'amour que ses peuples lui por-
toient. Les seigneurs conjurés qui s'é-
toient rendus à Corbeil pour l'exécu-
tion de leur dessein, voyant leur coup
manqué, firent bonne contenance, &
traitant de terreur panique la précau-
tion que le roi avoit prise, ils se reti-
rèrent pour former un nouveau projet
de révolte, qui n'éclata cependant
que l'année suivante.

Ce fut pendant la tranquillité que
procura dans le royaume l'accommo-
dement avec les seigneurs mécontents,
dont je viens de parler, que la ré-
gente termina une autre affaire impor-

1228.

tante, dont la consommation fut très-glorieuse & fort utile pour le royaume, ayant procuré la réunion à la couronne, du comté de Toulouse, & de ses dépendances.

Le pape sollicitoit vivement la régente de ne point abandonner la cause de la religion, & de continuer à réduire les Albigeois, dont la mort du roi son mari avoit arrêté la ruine totale. Le légat, pour ce sujet, fit payer par le clergé, une grosse contribution que la reine employa utilement. Elle procura des secours à Imbert de Beaujeu, dont la prudence & l'activité avoient conservé les conquêtes qu'on avoit faites sur ces hérétiques. Ayant reçu un nouveau renfort, il fatiga tellement les Toulousains par ses courses continues aux environs de leur ville, par les alarmes qu'il leur donnoit sans cesse, qu'il les mit enfin à la raison, & obligea le comte de Toulouse à

rentrer dans le sein de l'Eglise & d'a- ~~bandonner~~
bandonner les Albigeois. 1228.

Le cardinal de S. Ange, qui étoit revenu en France depuis quelque tems, profita de la consternation des Toulousains : il leur envoya l'abbé Guérin de Grand-Selve, pour leur offrir la paix, ils répondirent qu'ils étoient prêts à la recevoir; & sur cette réponse, la régente leur ayant fait accorder une trêve, on commença à traiter à Baziege auprès de Toulouse, & peu de temps après, la ville de Meaux fut choisie pour les conférences. Le comte Raymond s'y rendit avec plusieurs des principaux habitans de Toulouse. Le cardinal-légat & plusieurs prélats s'y trouverent aussi. La négociation ayant été fort avancée dans diverses conférences, l'assemblée fut transférée à Paris, pour terminer entièrement l'affaire en présence du roi. La régente & le légat conclurent enfin un traité par le-

1228. quel il fut stipulé. 1° Que le comte de Toulouse donneroit Jeanne sa fille, qui n'avoit alors que neuf ans en mariage à Alfonse de France un des freres du roi. 2° Que le comte de Toulouse jouiroit des seuls biens qui lui appartiennent dans les bornes de l'évêché de Toulouse, & de quelques autres dans les évêchés de Cahors & d'Agen; qu'il n'en auroit que l'usufruit, & que toute sa succession reviendroit après sa mort, à sa fille, à Alfonse son mari, & à leur postérité; & qu'au cas qu'il ne restât point d'enfans de ce mariage, le comté de Toulouse seroit réuni à la couronne, (comme il arriva en effet, après la mort de Jeanne & d'Alfonse.) 3° Que le comte remettroit au roi toutes les places & toutes les terres qu'il possédoit au delà du Rhône & en deçà, hors de l'évêché de Toulouse. Qu'il lui livreroit la citadelle de Toulouse, & quelques autres

places des environs, où le roi tiendrait ~~garnison~~ garnison pendant dix ans. 4° Que le 1228.
 comte iroit dans dix ans au plus tard
 dans la Palestine, combattre à ses pro-
 pres frais contre les Sarrafins pendant
 cinq ans. Enfin le comte de Toulouse,
 pour assurer l'accomplissement de tous
 les articles du traité, se constitua pri-
 sonnier dans la tour du Louvre, jus-
 qu'à ce que les murailles de Toulouse,
 & de quelques autres villes & forte-
 resses eussent été détruites, comme on
 en étoit convenu, & que Jeanne sa
 fille eût été remise entre les mains
 des envoyés de la régente, &c.

Ensuite de ce traité, le comte fit
 amande honorable dans l'église de Pa-
 ris, nuds pieds & en chemise, en pré-
 sence du cardinal-légat & de tout le
 peuple de Paris.

Après cette paix conclue, on tint
 un célèbre concile à Toulouse pour
 réconcilier cette ville à l'Eglise, & y

~~1228.~~ 1228. établir une inquisition contre les hérétiques & schismatiques. Il fallut toutefois encore quelques années pour rétablir une parfaite tranquillité dans le pays, où il se fit de temps en temps, quelques soulevemens par les intrigues du comte de la Marche & de quelques autres seigneurs : mais elles n'eurent pas de grandes suites.

Ce que je viens de rapporter s'exécuta pendant la troisième année de la minorité du jeune roi, avec beaucoup de gloire pour la reine régente, & beaucoup de chagrin pour les factieux, qui, n'osant plus s'attaquer directement au roi, résolurent de tourner leurs armes contre Thibaud, comte de Champagne, pour se venger de ce qu'il les avoit empêché de se rendre maîtres de la personne du roi.

Les factieux attaquent le comte de Champagne.

C'étoit toujours le comte de Bretagne, auquel il ne coûtoit pas plus de demander des grâces, que de s'en

rendre indigne , & le comte de la Marche , qui étoient les chefs de cette 1228.
faction , aussi bien que le comte de
Boulogne , qui sans vouloir paroître
d'abord & se mettre en campagne ,
se contenta de faire fortifier Calais ,
& quelques autres places de sa dépen-
dance.

Entre les seigneurs ennemis du com-
te de Champagne , il y en eut quel-
ques-uns , qui faisant céder la colere
où ils étoient contre lui , à leur haine
& à leur jalousie contre la régente ,
proposèrent pour la perdre un projet
qu'ils crurent infaillible : ce fut de dé-
tacher de ses intérêts ce seigneur , qui
par sa puissance étoit le principal ap-
pui de la régente , & auroit été le
plus redoutable ennemi qu'on pût lui
susciter à cause de la situation de ses
Etats au milieu du royaume. Il falloit ,
pour cet effet , lui faire reprendre ses
anciennes liaisons. La comtesse de

1228. Chamgagne , Agnès de Beaujeu , étoit morte. Thibaud, jeune encore & n'ayant qu'une fille , cherchoit à se remarier : on lui offrit la princesse Iolande, fille du comte de Bretagne, quoique par le traité de Vendôme, elle eût été promise à Jean de France, frere du roi; Thibaud écouta volontiers cette proposition. Après quelques négociations, l'affaire fut conclue, & le jour pris pour amener la jeune princesse à l'abbaye du Val - Secret , près Château-Thierry, où la cérémonie du mariage devoit se faire. Le comte de Bretagne étoit en chemin pour venir l'accomplir, accompagné de tous les parens de l'une & de l'autre maison.

Quoique cette affaire eût été tenue fort secrete, la régente, toujours attentive aux moindres démarches des seigneurs mécontents, fut instruite , par ses espions & par les préparatifs que l'on faisoit pour cette fête , de ce

qui se passoit. Elle en prévint les suïtes, en instruisit le roi son fils, ^{1228.}
 & l'engagea d'écrire au comte de Champagne la lettre suivante, qu'elle lui fit remettre par Godefroy de la Chapelle, grand pannetier de France, qu'elle lui dépêcha. « Sire Joinville;
 » Thibaud, j'ai entendu que vous avés ^{2^e partie.}
 » convenance, & promis prendre à
 » femme la fille du comte de Bretagne:
 » pourtant vous mande que si cher que
 » avez, tout quant que amés au royaume de France, ne le facez pas: la
 » raison pour quoi, vous savés bien.
 » Je jamais n'ai trouvé pis qui mal
 » m'ait voulu faire que lui ». Cette lettre, & d'autres choses importantes que Godefroy de la Chapelle étoit chargé de dire au comte, de la part du roi, eurent leur effet. Thibaud changea de résolution, quelque avancée que fût l'affaire, car il ne reçut cette lettre que lorsqu'il étoit déjà en che-

1228. min pour l'abbaye du Val-Secret, où ceux qui étoient invités aux noces se rendoient de tous côtés. Il envoya sur le champ au comte de Bretagne & aux seigneurs qui l'accompagnoient, pour les prier de l'excuser, s'il ne se rendoit pas au Val-Secret, qu'il avoit des raisons de la dernière importance qui l'obligeoient de retirer la parole qu'il avoit donnée au comte de Bretagne, dont il ne pouvoit épouser la fille. Aussi-tôt il retourna à Château-Thierry, où, peu de temps après, il épousa Marguerite de Bourbon, fille d'Archambaud, VIII^e du nom.

Ce changement & cette déclaration, du comte de Champagne, mirent les seigneurs invités dans une plus grande fureur que jamais contre lui. La plupart de ceux qui devoient se trouver au mariage, étoient ennemis du roi & de la régente, & cette assemblée étoit moins pour la célébration des

noces que pour concerter entr'eux une révolte générale, dans laquelle ils s'at- 1228.
tendoient bien d'engager le comte de
Champagne. Ils prirent donc la réso-
lution de lui faire la guerre à toute
outrance : mais, pour y donner au
moins quelque apparence de justice,
ils affectèrent de se déclarer protec-
teurs des droits qu'Alix, reine de
Chypre, cousine de Thibaud, préten-
doit avoir sur le comté de Champagne.

Ce fut donc sous le prétexte de
protéger cette princesse, dont les
droits étoient fort incertains, qu'ils
attaquèrent, tous ensemble, le comte
de Champagne dans le dessein de l'ac-
cabler.

Ce fut alors que le comte de Bou-
logne, oncle du roi, se déclara ou-
vertement avec le comte Robert de
Dreux, le comte de Brienne, Enguer-
rand de Coucy, Thomas son frere,
Hugues comte de Saint-Pol, & plu-

1228. sieurs autres. Ayant assemblé toutes leurs troupes auprès de Tonnerre , ils entrèrent en Champagne quinze jours après la S. Jean , mirent tout à feu & à sang & vinrent se réunir auprès de Troyes , à dessein d'en faire le siège , disant par tout qu'ils vouloient exterminer celui qui avoit empoisonné le feu roi : car c'étoit encore un prétexte dont ils coloroient leur révolte.

Le comte de Champagne n'étant pas assez fort pour résister à tant d'ennemis , parce que ses vassaux étoient entrés dans la confédération , eut recours au roi , comme à son seigneur , & le conjura de ne le pas abandonner à la haine de ses ennemis , qu'il ne s'étoit attirée que pour lui avoir été fidele ; & cependant il fit lui-même détruire quelques unes de ses places les moins fortes , pour empêcher les ennemis de s'y loger. Le seigneur Simon de Joinville, pere de l'auteur de

l'histoire de S. Louis, se jeta, pendant la nuit, avec beaucoup de noblesse, dans la ville de Troyes pour la défendre, & ce secours fit reprendre cœur aux habitans, qui parloient déjà de se rendre. 1228.

Le roi, sur cet avis, envoya aussitôt commander, de sa part, aux confédérés, de mettre bas les armes, & de sortir incessamment des terres de Champagne. Ils étoient trop forts & trop animés pour obéir à un simple commandement. Ils continuèrent leurs ravages : mais se voyant prévenus par le seigneur de Joinville, ils s'éloignèrent un peu des murailles de Troyes, & allèrent se camper dans une prairie voisine, ayant le jeune duc de Bourgogne à leur tête. Louis, qui avoit bien prévu qu'il ne seroit pas obéi, avoit promptement assemblé son armée, & s'étant fait joindre par Matthieu II du nom, duc de Lorraine, il vint en per-

1228. sonne au secours du comte de Champagne.

Les approches du Souverain, dont on commençoit à ne plus si fort mépriser la jeunesse, étonnerent les rebelles. Ils envoyèrent, au-devant de lui, le supplier de leur laisser vider leur querelle avec le comte de Champagne, le conjurant de se retirer, & de ne point exposer sa personne dans une occasion qui ne le regardoit point. Le roi leur répondit qu'en attaquant son son vassal, ils l'attaquoient lui-même, & qu'il le défendrait au péril de sa propre vie. Quand ce jeune prince parloit de la sorte, il étoit dans sa quinzième année, & commençoit déjà à développer ce courage & cette fermeté qui lui étoient naturels, & dont la reine, sa mere, lui avoit donné l'exemple, & lui avoit enseigné l'usage que l'on devoit en faire. Sur cette réponse, les rebelles lui députerent de nouveau

pour lui dire qu'ils ne vouloient point ~~_____~~
tirer l'épée contre leur Souverain , & 1228.
qu'ils alloient faire leur possible pour
engager la reine de Chypre à entrer
en négociation avec le comte Thibaud
sur la discussion de leurs droits. Le roi
répliqua qu'il n'étoit point question de
négociation ; qu'il vouloit, avant toutes
choses, qu'ils sortissent des terres
de Champagne; que, jusqu'à ce qu'ils
en fussent dehors, il n'écouterait, ni
ne permettroit au comte d'écouter aucune
proposition. On vit en cette occasion
l'impression que fait la fermeté
d'un Souverain armé, qui parle en maître
à des sujets rebelles. Ils s'éloignèrent,
dès le même jour, d'auprès de Troyes,
& allèrent se camper à Jully. Le roi les
suivit, se posta dans le lieu même qu'ils
venoient d'abandonner, & les obligea de
se retirer sous les murs de la ville de
Langres, qui n'étoit plus des terres du
comté de Champagne.

1228. Ce qui contribua beaucoup encore à ce respect forcé, qu'ils firent paroître pour leur Souverain, fut la diversion que le comte de Flandres, à la priere de la régente, fit dans le comté de Boulogne, dont le comte, qui étoit le chef le plus qualifié des ligués, fut obligé de quitter le camp, pour aller défendre son propre pays. On le sollicita en même tems de rentrer dans son devoir, en lui représentant qu'il étoit indigne d'un oncle du roi de paroître à la tête d'un parti de séditieux, & combien étoient vaines les espérances dont on le flattoit pour l'engager à se rendre le ministre de la passion & des vengeances d'autrui. La crainte de voir toutes ses terres désolées, comme on l'en menaçoit, eut tout l'effet qu'on prétendoit. Il écrivit au roi avec beaucoup de soumission, & se rendit auprès de sa personne sur l'assurance du pardon qu'on lui promit.

Pour ce qui est du différend de la reine de Chypre avec le comte de Champagne 1228. le roi le termina de cette manière : La princesse fit sa renonciation aux droits qu'elle avoit jusques alors prétendus sur le comté de Champagne, à condition seulement que Thibaud lui donneroit des terres du revenu de deux mille livres par an , & quarante mille livres une fois payées. Le comte n'étant pas en état de fournir cette somme , le roi la paya pour lui , & le comte lui céda les comtés de Blois, de Chartres & de Sancerre , avec la Vicomté de Châteaudun (1). Le roi , par ce traité , tira un grand avantage d'une guerre dont il avoit beaucoup à craindre : mais elle ne fut pas entièrement terminée.

Le comte de Bretagne , principal

(1) L'acte de cette vente est rapporté par du Cange , dans ses *Observations sur l'histoire de S. Louis* , par Joinville.

1228. auteur de cette révolte, & le plus intrigant de ceux qui y avoient part, n'oublia rien pour engager le roi d'Angleterre à seconder ses pernicieux desseins. Il lui envoya l'archevêque de Bordeaux, & plusieurs Seigneurs de Guyenne, de Gascogne, de Poitou & de Normandie, qui passerent exprès en Angleterre pour presser Henri de profiter des conjonctures favorables qui se présentoient de reconquérir les provinces que son pere avoit perdues sous les regnes précédens. Ils l'assurèrent qu'il lui suffisoit de passer en France avec une armée, pour y causer une révolution générale. L'irrésolution de ce prince fut le salut de la France. Hubert du Bourg, à qui il avoit les plus grandes obligations pour lui avoir conservé sa couronne, étoit tout son conseil. Ce ministre, gagné peut-être par la régente de France, dont il fut fort soupçonné en Angleterre, s'opposa,

presque seul, à la proposition qu'on fit

 au Roi de passer en France, & son avis ^{1228.} fut suivi. Il se fit même, cette année, une trêve d'un an entre les deux couronnes; ce qui n'empêcha pas le roi d'Angleterre d'envoyer un corps de troupes Angloises au comte de Bretagne. Ayant fait avec ces troupes, jointes aux siennes, quelques courses sur les terres de France, il fut cité à Melun, pour comparoître à la cour des Pairs; &, sur le refus qu'il fit de s'y rendre, on le déclara déchu des avantages que le roi lui avoit faits par le traité de Vendôme. Ensuite ce prince partit de

 Paris avec la reine régente, & marcha ^{1229.} avec son armée pour aller punir le comte de Bretagne. Louis vint mettre le siège devant le château de Bellesme, place très-forte, qui avoit été laissée en la garde du comte, par le traité de Vendôme. La place fut prise en peu de tems par capitulation. Aussi-tôt

1229. après, les Anglois mécontents du comte de Bretagne, dont les grands projets n'avoient abouti à rien, moins par sa faute, que par celle de leur roi, retournerent en Angleterre.

Quelque ascendant que le roi, conduit par les conseils de la reine sa mere, eût pris sur ses vassaux par la promptitude avec laquelle il avoit réprimé leur audace, cependant la France n'en étoit pas plus tranquille; & l'on voyoit sous ce nouveau regne, comme sous les derniers rois de la seconde race, & sous les premiers de la troisième, tout le royaume en combustion par les guerres particulieres, que les seigneurs se faisoient les uns aux autres pour le moindre sujet : mais elles faisoient un bon effet, en suspendant les suites de la jalousie & de la haine que la plupart avoient contre la régente. Comme l'Etat se trouvoit assez tranquille cette année, elle négocia heureusement avec plusieurs

plusieurs seigneurs qu'elle mit dans les intérêts du roi son fils, en les engageant par ses graces, par ses bienfaits, & par ses manieres agréables & polies, à lui rendre hommage de leurs fiefs ; affermissant par ce moyen, autant qu'il lui étoit possible, l'autorité de ce jeune prince : mais elle ne put rien gagner sur le comte de Bretagne.

1229.

C'étoit un esprit indomptable, qui, voyant la plupart des vassaux du roi divisés entr'eux, ne cessoit de cabaler, & fit si bien, par ses intrigues auprès du roi d'Angleterre, que ce Prince se détermina enfin à prendre la résolution de faire la guerre à la France, & d'y passer en personne.

L'année précédente, il avoit assemblé à Portsmouth une armée nombreuse. Il s'étoit rendu à la S. Michel en ce port, avec tous les seigneurs qui devoient l'accompagner : mais, lorsqu'il fut question de s'embarquer, il se trou-

~~va si peu de vaisseaux~~, qu'à peine
 1229. eussent-ils suffi pour porter la moitié
 des troupes. Henri en fut si fort irri-
 té contre Hubert Dubourg, son mi-
 nistre & son favori, qu'il fut sur le
 point de lui passer son épée au tra-
 vers du corps, en lui reprochant qu'il
 étoit un traître, qui s'étoit laissé cor-
 rompre par l'argent de la régente de
 France. Le ministre se retira pour lais-
 ser refroidir la colere de son maître.
 Quelque jours après, le comte de Bre-
 tagne étant arrivé pour conduire, dans
 quelqu'un de ses ports, l'armée d'An-
 gleterre, selon qu'on en étoit convenu,
 il se trouva frustré de ses espérances :
 néanmoins comme il s'apperçut que
 le roi, après avoir jetté son premier
 feu, avoit toujours le même attache-
 ment pour son ministre, il prit lui-
 même le parti de l'excuser, & il réussit
 si bien, qu'il le remit en grace, s'assu-
 rant qu'après un pareil service, Du-

bourg ne s'opposeroit plus à ses des- seins.

1229.

Avant de partir pour retourner en Bretagne, le comte voulut donner une assurance parfaite de son dévouement au roi d'Angleterre : il lui fit hommage de son comté de Bretagne, dont il étoit redevable au seul Philippe Auguste, roi de France ; &, comme il savoit que plusieurs seigneurs de Bretagne étoient fort contraires au roi d'Angleterre, il ajouta, dans son serment de fidélité, qu'il le faisoit contre tous les vassaux de Bretagne, qui ne seroient pas dans les intérêts de l'Angleterre. Henri, en récompense, le remit en possession du comté de Richemont & de quelques autres terres situées en Angleterre, sur lesquelles le comte avoit des prétentions. Il lui donna de plus cinq mille marcs d'argent pour l'aider à se soutenir contre le roi de France, & lui promit

1229. que, vers pâque, il l'iroit joindre avec une belle armée.

Le comte étant de retour & assuré d'un tel appui, ne ménagea plus rien : il eut la hardiesse de publier une déclaration, dans laquelle il se plaignoit de n'avoir jamais pu obtenir justice ni du roi ni de la régente, sur les justes requêtes qu'il avoit présentées plusieurs fois. Après avoir exagéré l'injustice qu'on lui avoit faite par l'arrêt donné à Melun contre lui, la violence avec laquelle on lui avoit enlevé le château de Bellefine & les domaines qu'il possédoit en Anjou, il protestoit qu'il ne reconnoissoit plus le roi pour son seigneur, & qu'il prétendoit n'être plus désormais son vassal. Cette déclaration fut présentée au roi, à Saumur, de la part du comte, par un chevalier du temple. C'étoit porter l'audace & la félonie aussi loin qu'elles pouvoient aller.

Sa témérité ne demeura pas impunie. 1229.

Dès le mois de février le roi vint assiéger Angers, & le prit, après quarante jours de siège. Il auroit pu pousser plus loin ses conquêtes, & même accabler le comte de Bretagne ; mais les seigneurs dont les troupes composoient une partie de son armée, qui n'aimoient pas que le roi fît de si grands progrès, lui demanderent après ce siège, leur congé, qu'il ne put se dispenser de leur accorder. Il retira le reste de ses troupes, & fut obligé de demeurer dans l'inaction jusqu'à l'année suivante.

Mais, pendant cet intervalle, la régente ne fut pas oisive : elle regagna le comte de la Marche, & conclut avec lui un nouveau traité à Clisson, par lequel le roi s'obligea de donner en mariage sa sœur Elizabeth au fils aîné de ce comte. Elle traita avec Raimond, nouveau comte de Thouars. Ce seigneur fit hommage au roi des terres

1229. qu'il tenoit en Poitou & en Anjou, & s'engagea de soutenir la régence de la reine contre ceux qui voudroient la lui disputer ; & enfin , elle remit dans les intérêts du roi plusieurs seigneurs, qui promirent de le servir envers & contre tous. Elle leva des troupes, & mit le roi en état de s'opposer vigoureusement au roi d'Angleterre, qui faisoit des préparatifs pour passer en France.

1230. Effectivement ce prince étant parti de Portsmouth le dernier avril de l'an 1230, vint débarquer à Saint-Malo, où il fut reçu avec de grands honneurs par le comte de Bretagne, qui soutenant parfaitement sa nouvelle qualité de vassal de la couronne d'Angleterre, lui ouvrit les portes de toutes ses places.

Louis n'eut pas plutôt appris ce débarquement, qu'ayant assemblé son armée, il se mit à la tête, vint se poster à la vue de la ville d'Angers, où il de-

meura quelque tems, pour voir de quel côté le roi d'Angleterre tourneroit ses armes. Louis étoit alors dans la seizième année de son âge. La régente lui avoit donné , pour l'accompagner & l'instruire du métier de la guerre, le connétable Matthieu de Montmorenci , & plusieurs autres seigneurs qui lui étoient inviolablement attachés. Louis voyant que les ennemis ne faisoient aucun mouvement , s'avança jusqu'à quatre lieues de Nantes , & fit le siège d'Ancenis. Plusieurs seigneurs de Bretagne , qui s'étoient fortifiés dans leurs châteaux à l'arrivée des Anglois , dont ils haïssoient la domination , vinrent trouver le roi pour lui offrir leurs services & lui rendre hommage de leurs terres (1).

Le roi, avant de recevoir ces hom-

(1) Les actes en subsistent encore au trésor des chartes.

1230.

_____ mages , avoit tenu , comme on le voit par ces actes , une assemblée des seigneurs & des prélats , où le comte de Bretagne , pour peine de sa félonie , avoit été déclaré déchu de la garde du comté de Bretagne , qu'il ne possédoit qu'en qualité de tuteur de son fils & de sa fille Iolande , auxquels le comté de Bretagne appartenoit , du chef de leur mere.

Cependant Ancenis fut pris , & les Anglois ne firent aucun mouvement pour le secourir. Le roi s'avança encore plus près de Nantes , & fit insulter les châteaux d'Oudun & de Chanteauceau , qu'il emporta aussi sans que l'armée ennemie s'y opposât. On eût dit que le roi d'Angleterre n'étoit venu en Bretagne que pour s'y divertir ; car ce n'étoit que festins , que réjouissances , que fêtes dans la Ville de Nantes , tandis que les ennemis étoient aux portes. Rien n'étoit plus propre que

cette inaction pour confirmer le soupçon qu'on avoit depuis long-temps, ^{1230.} que le favori du roi d'Angleterre étoit pensionnaire de la régente de France.

Comme la saison s'avançoit, & que l'on voyoit bien que les Anglois, parmi lesquels les maladies & la disette commençoient à se faire sentir, ne pouvoient désormais rien exécuter d'important, la régente pensa à mettre la dernière main à un ouvrage qu'elle avoit déjà fort avancé, & qui étoit de la dernière importance pour le bien de l'Etat. C'étoit la réconciliation des grands du royaume entr'eux, & leur réunion entière avec le roi. On laissa sur la frontière autant de troupes qu'il en falloit pour arrêter l'invasion de l'ennemi, & la cour se rendit à Compiègne au mois de septembre 1230. Ce fut là qu'après beaucoup de difficultés, tant les intérêts étoient com-

1230. pliqués, la régente bien convaincue que de-là dépendoit le repos du roi son fils, & la tranquillité de l'Etat, eut le bonheur de réussir. Les comtes de Flandres & de Champagne furent réconciliés avec le comte de Boulogne, à qui l'on donna une somme d'argent pour le dédommager des dégats, qui avoient été faits sur ses terres par ordre de la cour. Jean, comte de Châlons, reconnut le duc de Bourgogne pour son seigneur, & promit de lui faire hommage. Le duc de Lorraine & le comte de Bar furent accommodés par le comte de Champagne & par la régente. Tous les Seigneurs promirent au roi de lui être fideles, après que ce prince & la régente leur eurent assuré la confirmation de leurs droits & de leurs privilèges, suivant les règles de la justice, les loix & les coutumes de l'Etat.

Le roi d'Angleterre ne voulant pas

qu'il fût dit qu'il n'étoit paſſé en France que pour y donner des fêtes, ſe livrer au plaſir & y ruiner ſes affaires, prit l'occaſion de l'éloignement du roi, pour conduire ce qui lui reſtoit de troupes en Poitou & en Gascogne, où il reçut les hommages de ceux de ſes ſujets, qui relevoient de lui à cauſe de ſon duché de Guyenne. Etant enſuite re- venu en Bretagne, & voyant que ſon ſéjour en France lui ſeroit déſormais inutile, après ce qui venoit de ſe paſ- ſer à Compiègne, il repaſſa la mer & arriva à Porſtmouth au mois d'octo- bre, fort chagrin d'avoir fait une ex- ceſſive dépenſe & perdu beaucoup de nobleſſe par les maladies.

Le départ du roi d'Angleterre laiſſoit le comte de Bretagne expoſé à toute la vengeance du Roi : mais le comte de Dreux, fort empreſſé à tirer ſon frere du danger où il étoit, obtint ſa grace du roi, qui voulut bien, par

1231. bonté, accorder au comte de Bretagne une trêve de trois années, qui fut conclue au mois de juillet 1231.

Le roi & l'Etat firent, cette année, deux grandes pertes par la mort des deux seigneurs les plus illustres & les plus distingués pour leur valeur dans les armées, & dans les conseils par leur prudence. Je veux parler de Mathieu II de Montmorency qui exerça la charge de connétable sous trois rois avec la plus grande fidélité, & du célèbre Garin, chancelier de France.

Montmorency avoit accompagné Philippe - Auguste dans l'expédition qu'il fit en Palestine avec Richard, roi d'Angleterre, contre les infideles. Il contribua beaucoup à la fameuse victoire que Philippe remporta à Bouvines, dans laquelle Montmorency prit seize bannieres; en mémoire de quoi, au lieu de quatre alérions qu'il portoit dans ses armoiries, Philippe voulut qu'il en mît seize.

Montmorency commanda depuis aux sièges de Niort, de S. Jean d'An- 1231.
 geli, de la Rochelle, & de plusieurs
 autres places qu'il prit sur les Anglois.
 Quoique l'histoire ne nous apprenne
 pas le nom du gouverneur de Saint
 Louis, pendant sa minorité, il ne faut
 pas douter que Montmorency n'en
 fît les fonctions. Louis VIII étant au
 lit de la mort, pria ce seigneur d'as-
 sister de ses forces & de ses conseils
 le jeune Louis: Matthieu le lui pro-
 mit; & fidele à sa parole, il réduisit
 les mécontents, par force & par pru-
 dence, à se soumettre au roi & à la
 régente sa mere. Quoique Louis n'eût
 encore que quinze ans, il accompa-
 gnoit, dans toutes les expéditions mi-
 litaires, Montmorency, qui lui appre-
 noit le métier de la guerre, dans la-
 quelle ce jeune prince devint un des
 plus expérimentés capitaines de l'Eu-
 rope. L'histoire nous apprend que

Montmorency est le premier connétable de France qui ait été général d'armée : car auparavant la charge de connétable répondoit à peu-près à celle de grand-écuyer. Son courage , son crédit, son habileté, illustrerent beaucoup sa famille , & commencerent à donner à la charge de connétable l'éclat qu'elle a eu depuis.

Le chancelier Garin avoit été d'abord chevalier de S. Jean de Jérusalem, ensuite garde des sceaux, puis évêque de Senlis, & enfin chancelier. Génie universel, d'une prudence & d'une fermeté sans exemple. Grand homme de guerre, avant qu'il fût pourvu de l'Épiscopat, il se trouva avec Philippe-Auguste à Bouvines où il fit les fonctions de maréchal de bataille, contribua beaucoup à la victoire par ses conseils & par son courage, & dans laquelle il fit prisonnier le comte de Flandres : évêque digne des

premiers siècles, quand il cessa d'être homme de guerre. Ce fut lui qui éleva 1231.
la dignité de chancelier au plus haut
degré d'honneur, & lui assura le rang
au-dessus des pairs de France. Il com-
mença le trésor des chartres, & fit
ordonner que les titres de la couronne
ne seroient plus transportés à la suite
des rois, mais déposés en un lieu sûr.
Il continua jusqu'à sa mort à aider de
ses conseils la reine Blanche, &
conserva, sous sa régence le crédit
qu'il avoit depuis quarante ans dans les
principales affaires de l'Etat.

La France commença donc à respi-
rer, après tant de désordres causés par
les guerres civiles. La régente n'oublia
rien pour remettre l'ordre & la tran-
quillité par-tout le royaume. Elle con-
tinua ses soins pour accommoder encore
les différends de quelques seigneurs,
qu'on n'avoit pu terminer dans le par-
lement de Compiègne.

1231. Elle fit revenir à Paris les professeurs de l'université, qui s'étoient tous retirés de concert à l'occasion d'une querelle, suite de l'ivrognerie de quelques écoliers (1), avec des habitans du fauxbourg Saint-Marceau, sur laquelle le roi n'avoit pas donné à l'université la satisfaction qu'elle avoit prétendue avec trop de hauteur & peu de raison, les écoliers ayant bien mérité d'être châtiés.

On tint la main à l'exécution d'une ordonnance publiée quelque temps auparavant contre les Juifs, dont les usures excessives ruinoient toute la France. On fit fortifier plusieurs places sur les frontieres; & enfin on renouvela les traités d'alliance avec l'em-

(1) Dans ce temps-là les écoliers n'étoient pas comme aujourd'hui des enfants à peine sortis de l'adolescence : c'étoient tous des hommes faits, qui causoient souvent des désordres, & que l'université soutenoit trop.

pereur & le roi des Romains, pour

maintenir la concorde entre les vaf- 1232.
faux des deux Etats & empêcher
qu'aucuns ne prissent des liaisons trop
étroites avec l'Angleterre.

Les interdits étoient depuis long-

temps fort en usage. Les papes les 1232.
jettoient sur les royaumes entiers, &
les évêques, à leur exemple, dès qu'ils
croyoient avoir reçu quelque tort ou
du roi, ou de ses officiers, ou de leurs
diocésains, faisoient cesser par-tout le
service divin & fermer les églises, si
on leur refusoit satisfaction. Cela fut
regardé par la régente, & avec rai-
son, comme un grand désordre. Mi-
lon, évêque de Beauvais, & Maurice,
archevêque de Rouen, en ayant usé
ainsi, leur temporel fut saisi au nom
du roi, & ils furent obligés de lever
l'interdit. Ce prince, tout Saint qu'il
étoit, tint toujours depuis pour maxime
de ne pas se livrer à un aveugle res-

~~_____~~ 1232. pect pour les ordres des ministres de l'église, qu'il sçavoit être sujets aux emportemens de la passion comme les autres hommes *. Il balançoit tous jours, dans les affaires de cette nature, ce que la piété & la religion d'un côté, & ce que la justice de l'autre, demandoient de lui. Le sire de Joinville, dans l'histoire de ce Saint roi, en rapporte un exemple, sans marquer précisément le temps où le fait arriva, & qui mérite d'avoir ici sa place.

« Je vy une journée, dit-il, que
 » plusieurs prélats de France se trou-
 » verent à Paris, pour parler au bon
 » S. Louis, & lui faire une requête,
 » & quand il le sçut, il se rendit au
 » palais, pour les ouir de ce qu'ils vou-
 » loient dire, & quand tous furent
 » assemblés, ce fut l'évêque Gui d'Au-
 » seure*, qui fut fils de monseigneur
 » Guillaume de Melot, qui commen-
 » ça à dire au roi, par le congié &

* Daniel,
 Tome III,
 Edition de
 1722, pag.
 198.

* D'Au-
 xerre.

» commun assentement de tous les au-
 » tres prélats: SIRE, sachez que tous
 » ces prélats, qui sont en votre pré-
 » sence, me font dire, que vous les-
 » ses-perdre toute la chrétienté, &
 » qu'elle se perd entre vos mains. Alors
 » le bon roi se signe de la Croix, &
 » dit: Evêque, or me dites comment-
 » il se fait, & par quelle raison? SIRE,
 » fit l'évêque, c'est pour ce qu'on ne
 » tient plus compte des excommuniés;
 » car aujourd'hui un homme aimeroit
 » mieux mourir tout excommunié, que
 » de se faire absoudre, & ne veut
 » nully faire satisfaction à l'église. Pour-
 » tant, SIRE, ils vous requierent tous
 » à un vois, pour Dieu, & pour ce
 » que ainsi le devés faire, qu'il vous
 » plaise commander à tous vos baillifs,
 » prévôts, & autres administrateurs de
 » justice, que où il sera trouvé aucun
 » en votre royaume, qui aura été an-
 » & jour contrinuellement excommunié,

qu'ils le contraignent à se faire ab-
 1232. soudre, par la prinse de ses biens.
 Et le saint homme répondit, que très-
 volontiers le commanderoit faire de
 ceux qu'on trouveroit être, torçon-
 * Prochain. niers à l'église & à son preme*. Et
 l'évêque dit, qu'il ne leur apparte-
 noit à connoître de leurs causes. Et
 à ce répondit le roi, il ne le feroit
 autrement, & disoit que ce feroit
 contre Dieu & raison, qu'il fit con-
 traindre à soi faire absoudre, ceux
 à qui les clerics feroient tort, &
 qu'ils ne fussent oïz en leur bon droit.
 Et de ce leur donna exemple du
 comte de Bretagne, qui par sept
 ans a plaidoyé, contre les prélats de
 Bretagne tout excommunié; & finable-
 ment à si bien conduit & mené sa
 cause, que notre saint pere le pape
 les a condamnés envers icelui comte
 de Bretagne. Parquoi disoit que si
 dès la premiere année, il eût vou-

» lu contraindre icelui comte de Bre-
 » tagne, à foi faire absoudre, il lui
 » eût convenu laisser à iceulx prélats,
 » contre raison, ce qu'ils lui deman-
 » doient contre son vouloir, & que
 » en ce faisant, il eut grandement mal
 » fait envers Dieu, & envers ledit
 » comte de Bretagne. Après lesquelles
 » choses ouyes, pour tous iceux pré-
 » lats, il leur suffit de la bonne ré-
 » ponse du roi, & oncques puis ne oi
 » parler, qu'il fut fait demande de
 » telles choses ».

Le roi étant entré dans sa dix-neu-
 vieme année, la régente pensa à le ma-
 rier. Il est étrange que la piété solide de
 ce prince, & la vie exemplaire qu'il
 menoit dès-lors, ne fût point à couvert
 des traits de la plus noire calomnie. Les
 libertins dont les Cours ne manquent ja-
 mais, & dont le plaisir est de pouvoir
 flétrir la vertu la plus pure, à quoi ils
 joignirent encore la jalousie qu'ils

1233.
 Mariage
 du roi.

~~Il~~ avoient de la prospérité dont la France
1233. jouissoit sous la conduite de la régente, osèrent faire courir le bruit que ce jeune prince avoit des maîtresses, que sa mere ne l'ignoroit pas; mais qu'elle n'osoit pas trop le contraire, afin de n'être point obligée de le marier si-tôt, pour se conserver plus long-temps l'autorité entière du gouvernement.

Ces traits injurieux firent une telle impression dans le public, qu'un bon religieux poussé d'un zèle indiscret, en fit une vive réprimande à la reine. L'innocence est toujours humble, toujours modeste. *J'aime le Roy mon fils : répondit Blanche avec douceur, mais, si je le voyois prêt à mourir, & que pour lui sauver la vie, je n'eusse qu'à lui permettre d'offenser son Dieu, le ciel m'est témoin, que, sans hésiter, je choisirois de le voir périr, plutôt que de le voir encourir la disgrâce de son créateur, par un péché mortel.*

La régente , avec sa grandeur d'ame
 ordinaire, méprisa ces calomnies, & 1233.
 ceux qui les répandoient n'eurent pas
 la satisfaction de l'en voir touchée ;
 mais elle confondit leur malignité sur
 ce qui la regardoit , en mariant le roi
 son fils, & lui faisant épouser la fille
 aînée du comte de Provence.

Il s'appelloit Raymond Béranger. Il
 étoit de l'illustre & ancienne maison 1234.
 des comtes de Barcelone , dont on
 voyoit les commencemens sous nos
 premiers rois de la seconde race. Le
 royaume d'Arragon y étoit entré de-
 puis près de cent ans, par une héri-
 tière de cet Etat. Le comté de Pro-
 vence, démembré de la couronne de
 France du temps de Charle le Simple,
 étoit aussi venu par alliance, dans la
 maison de Barcelone, au moins pour
 la plus grande partie, car les comtes
 de Toulouse y avoient des terres &
 des places, & se disoient marquis de

1234. Provence. Ce comté fut le partage de la branche cadette, dont Raymond Béranger étoit le chef, & cousin germain de Jacques, regnant actuellement en Aragon.

Raymond Béranger eut de Béatrix, sa femme, quatre filles, qui toutes quatre furent reines. Eléonore, la seconde, fut mariée à Henri II roi d'Angleterre. Ce prince fit épouser la troisième, nommée Sancie, à Richard son frere, qui fut depuis roi des Romains. Béatrix, la cadette de toutes, épousa Charles comte d'Anjou, depuis roi de Sicile, frere de Louis. Enfin, Marguerite l'aînée, épousa le roi de France : ce prince la fit demander par Gaultier, archevêque de Sens, & par le sire Jean de Nesle. Le comte de Provence, très-sensible à cet honneur, en accepta la proposition avec la plus grande joie. Il confia sa fille aux ambassadeurs avec un cortége

cortége honnête pour la conduire à la Cour de France. 1234.

La naissance & la beauté de Marguerite la rendoient également digne de cet honneur. Ses parens lui avoient fait donner une éducation fort semblable à celle que Louis avoit reçue de la reine sa mere. Ce prince l'épousa à Sens, où elle fut en même temps couronnée par l'archevêque.

Cependant la trêve de trois années, que Louis avoit accordée au comte de Bretagne, étoit sur le point de finir : le comte y avoit même fait des infractions par plusieurs violences exercées sur les terres de Henri d'Avaugour, à cause de l'attachement que ce seigneur avoit fait paroître pour la France. Le comte, toujours en liaison avec le roi d'Angleterre, avoit obtenu de lui deux mille hommes, qu'il avoit mis dans les places les plus exposées de sa frontiere. Le roi, instruit de ses intrigues, résolut

1235. de le pousser plus vivement qu'il n'avoit encore fait. Le comte de Dreux & le comte de Boulogne étoient morts durant la trêve. Le comte de Bretagne avoit perdu dans le premier, qui étoit son frere, un médiateur dont le crédit eût été pour lui une ressource en cas que ses affaires tournassent mal ; & dans le second un homme toujours assez disposé à seconder ses mauvais desseins. Le roi ayant assemblé ses troupes, s'avança sur les frontieres de Bretagne avec une nombreuse armée ; on fit par-tout le ravage : de sorte que le comte se voyant sur le point d'être accablé, envoya au roi pour le prier d'épargner ses sujets & d'écouter quelques propositions qu'il espéroit lui faire agréer, le roi y consentit. Le comte lui représenta que les engagements qu'il avoit avec le roi d'Angleterre, tout criminels qu'ils étoient, ne pouvoient être rompus tout d'un coup : il

le supplia de vouloir bien lui donner le
 le temps de se dégager avec honneur, 1235.
 & de lui accorder pour cet effet, une
 trêve jusqu'à la Toussaints, pendant la-
 quelle il demanderoit au roi d'Angle-
 terre une chose, qu'assurément ce
 prince n'étoit pas en état de lui accor-
 der; savoir, qu'avant le mois de no-
 vembre il vînt à son secours, en per-
 sonne, avec une armée capable de
 résister à celle des François, & promit
 que, sur son refus, il renonceroit à
 sa protection & à l'hommage qu'il lui
 avoit fait, & remettroit entre les
 mains du roi, toute la Bretagne. Le
 roi, qui savoit qu'en effet le roi d'An-
 gleterre ne pourroit jamais en si peu
 de temps faire un armement de terre
 & de mer suffisant pour une telle ex-
 pédition, accorda au comte ce qu'il lui
 demandoit: mais à condition qu'il lui
 livreroit trois de ses meilleures places,
 & qu'il rétablirait dans leurs biens les

1235. seigneurs Bretons, partisans de la France. Le comte de Bretagne accepta ces conditions. Peu de temps après il passa en Angleterre, où il exposa à Henri, l'état où il étoit réduit, le pria de venir en Bretagne avec une armée, lui demanda l'argent nécessaire pour soutenir la guerre contre un ennemi aussi puissant que celui qu'il avoit sur les bras, & lui dit que faute de cela, il seroit obligé de faire sa paix, à quelque prix que ce fût.

Le roi d'Angleterre lui répondit qu'il lui demandoit une chose impossible; lui reprocha son inconstance, & lui fit avec chagrin, le détail des grosses dépenses que l'Angleterre avoit faites pour le soutenir, sans qu'il en eût sçu profiter. Il lui offrit néanmoins encore quelque secours de troupes, s'il vouloit s'en contenter. Le comte, de son côté, se plaignit qu'on l'abandonnoit après qu'il s'étoit sacrifié pour le

service de la couronne d'Angleterre ; ~~qu'il étoit entièrement ruiné , & que le~~ ^{1235.}
 petit secours qu'on lui offroit , étoit
 moins pour le défendre que pour l'en-
 gager à se perdre sans ressource : & l'on
 se sépara fort mécontent de part & d'au-
 tre. Après ce que nous avons rapporté
 de la dernière expédition du roi d'An-
 gleterre en Bretagne , il seroit bien dif-
 ficile de décider lequel , de lui ou du
 comte s'étoit conduit avec le plus d'im-
 prudence.

Le comte de Bretagne n'eut pas
 plutôt repassé la mer , qu'il vint se jet-
 ter aux pieds du roi pour lui deman-
 der miséricorde , en confessant qu'il
 étoit un rébelle , un traître , qu'il lui
 abandonnoit tous ses Etats , & sa pro-
 pre personne , pour le punir comme il
 le jugeroit à propos.

Le roi touché de la posture humi-
 liante où il voyoit le comte , fit céder
 ses justes ressentimens à sa compassion ,

1235. & après lui avoir fait quelques reproches sur sa conduite passée, il lui dit, que quoiqu'il méritât la mort pour sa félonie, & pour les maux infinis qu'il avoit causés à l'Etat, il lui donnoit la vie; qu'il accordoit ce pardon à sa naissance; qu'il lui rendoit ses Etats, & qu'il consentoit qu'ils passassent à son fils, qui n'étoit pas coupable des crimes de son pere. Le comte pénétré de la bonté du roi, lui promit de le servir envers tous, & contre tous. Il lui remit ses forteresses de S. Aubin, de Chanteauceaux & de Mareuil pour trois ans, & s'obligea de plus à servir à ses frais, pendant cinq ans en Palestine, & à rétablir la noblesse de Bretagne dans tous ses privilèges.

Le comte, très content d'en être quitte à si bon marché, retourna en Bretagne, d'où il envoya déclarer au roi d'Angleterre qu'il ne se reconnoissoit plus pour son vassal. Henri ne fut

point surpris de cette déclaration ; ~~mais~~ mais sur le champ il confisqua le comté 1235.
 de Richemont & les autres terres que le comte possédoit en Angleterre. Le comte, pour s'en venger, fit équiper dans ses ports quelques vaisseaux avec lesquels il fit courir sur les Anglois, troubla par-tout leur commerce, & remplit en cela, dit Matthieu Paris, historien Anglois, son surnom de *Mauclerc*, c'est-à-dire, d'homme malin & méchant.

La soumission du comte de Bretagne fut de la plus grande importance pour affermir l'autorité du jeune roi. La vigueur avec laquelle il l'avoit poussé, retint dans le respect les autres grands vassaux de la couronne : mais il ne fut pas moins attentif à prévenir les occasions de ces sortes de révoltes, que vif à les réprimer.

Les alliances que les vassaux contractoient par des mariages avec les Politique
de nos rois
sur les ma-

1235.
riages des
Grands.

ennemis de l'Etat , & sur-tout avec les Anglois , y contribuoient beaucoup : aussi une des précautions que prenoient les rois à cet égard étoit d'empêcher ces sortes d'alliances autant qu'il étoit possible , & dans les traités qu'ils faisoient avec leurs vassaux , cette clause étoit ordinairement exprimée , que ni le vassal , ni aucun de sa famille , ne pourroit contracter mariage avec les étrangers sans l'agrément du prince. Louis étoit très-exact à faire observer cet article important. Le roi d'Angleterre , dans le dessein d'acquérir de nouvelles terres & de nouvelles places en France , demanda en mariage à Simon comte de Ponthieu , Jeanne , l'aînée de ses quatre filles & sa principale héritière. Le traité du mariage fut fait , elle fut épousée au nom du roi d'Angleterre , par l'évêque de Carlisle , & le pape même y avoit contribué. Malgré ces circonstances ,

Louis s'opposa à ce mariage, dont il prévoyoit les suites dangereuses pour 1236.
 l'intérêt de l'Etat. Il menaça le comte
 de Ponthieu de confisquer toutes ses
 terres s'il l'accomplissoit, & tint si
 ferme, que le comte, sur le point de
 se voir beau-pere du roi d'Angleterre,
 fut obligé de renoncer à cet honneur.
 Mais un autre mariage qui fut conclu
 cette même année, récompensa la
 comtesse Jeanne de la couronne que
 Louis lui avoit fait perdre, en l'obli-
 geant de refuser la main du roi d'An-
 gleterre. Ferdinand, roi de Castille,
 écrivit au monarque François pour
 le prier d'agréer la demande qu'il
 vouloit faire de cette vertueuse prin-
 cesse, ce qu'il obtint d'autant plus ai-
 sément, qu'il en avoit plus coûté au
 cœur de Louis pour arracher un scep-
 tre des mains d'une personne du plus
 grand mérite, & sa proche parente :
 par elle descendoit d'Alix, fille de

1236. Louis le jeune. On le vit encore, quelque temps après, consoler la comtesse Mathilde d'avoir été contrainte de préférer le bien de l'Etat à son inclination pour un gentilhomme. Il lui fit épouser le prince Alphonse, frere de Sanche, roi de Portugal, neveu de la reine Blanche, qui avoit fait élever cette jeune demoiselle à la cour de France.

Le roi tint la même conduite à l'égard de Jeanne, comtesse de Flandres, veuve du comte Ferrand. Simon de Montfort, comte de Leicester, & frere cadet d'Amauris de Montfort connétable de France, s'étoit établi en Angleterre pour y posséder le comté de Leicester, dont il étoit héritier du chef de sa grand'mere, & dont le roi d'Angleterre n'autoit pas voulu lui accorder la jouissance s'il étoit demeuré en France. Ce seigneur, homme de beaucoup de mérite, étoit

en état, par ses grands biens & par le
 le crédit où il étoit parvenu en An- 1236.
 gleterre, d'épouser la comtesse de
 Flandres. Le roi, dans un traité fait
 à Péronne avec elle quelques années
 auparavant, n'avoit pas manqué d'y
 faire insérer un article par lequel elle
 s'engagoit de ne point s'allier avec
 les ennemis de l'Etat. Ce fut en vertu
 de ce traité qu'il l'obligea de rompre
 toute négociation sur ce mariage. Il
 empêcha aussi Mathilde, veuve du
 comte de Boulogne, oncle du roi, dont
 nous avons ci-devant parlé, d'épouser
 le même Simon de Montfort.

Cette conduite de Louis faisoit con-
 noître à toute la France combien il
 avoit profité dans l'art de régner,
 des instructions que lui avoit données
 la reine sa mere. Cette princesse cessa
 de prendre la qualité de régente du
 royaume, sitôt que le roi eut vingt-
 un ans accomplis, & ce fut au vingt-

Majorité
 de S. Louis.

1236. cinquieme d'avril 1236. Ce terme de la minorité fut avancé depuis par une ordonnance de Charles V, suivant laquelle les rois de France sont déclarés majeurs dès qu'ils commencent leur quatorzieme année.

La premiere affaire importante que que Louis eut en prenant le gouvernement de son Etat, lui fut suscitée par le comte de Champagne, que sa légèreté naturelle ne laissoit gueres en repos. Il se brouilloit tantôt avec son Souverain, tantôt avec ses vassaux, tantôt avec ses voisins, & une couronne dont il avoit hérité depuis deux ans, ne contribuoit pas à le rendre plus traitable. Il étoit fils de Blanche, sœur de Sanche roi de Navarre. Sanche étant mort en 1234, sans laisser d'héritiers, Thibaud son neveu, lui succéda au trône de Navarre. Il trouva dans le trésor de son prédécesseur dix-sept cens mille livres;

somme qui réduite au poids de notre monnoie d'aujourd'hui, feroit environ 1236. quinze millions. Avec ces richesses & cet accroissement de puissance, il se crut moins obligé que jamais de ménager le roi.

Il prétendit que la cession qu'il avoit faite des comtés de Blois, de Chartres, de Sancerre & des autres fiefs dont il avoit traité avec le roi pour les droits de la reine de Chypre, n'étoit point une vente, mais seulement un engagement de ces fiefs avec pouvoir de les retirer en rendant la somme d'argent que le roi avoit payé pour lui : il entreprit donc de l'obliger à les lui rendre. Outre son humeur inquiète, il fut encore animé par le comte de la Marche, & encore plus par la comtesse sa femme, qui après avoir rabaislé sa qualité de reine d'Angleterre en épousant un simple vassal du roi de France, conservoit néan-

1236. moins toujours sa fierté à ne pouvoir plier sous le joug de la dépendance.

Il y avoit un an que ces intrigues se tramoient. Dès que le roi en fut averti, il en prévint l'effet. Il fit assembler promptement les milices des communes, & celles de ses vassaux. Ses ordres ayant été exécutés, son armée se trouva prête à marcher avant que le roi de Navarre eût pu mettre en défense ses places les plus voisines de Paris. Mais Thibaud qui savoit bien qu'avec ses seules forces il ne pourroit résister à la puissance du roi, avoit pris, l'année précédente, des mesures pour suspendre l'orage. Comme il s'étoit croisé pour faire le voyage de la terre sainte, il crut pouvoir se prévaloir des privilèges accordés aux croisés par les papes, un desquels étoit de ne pouvoir être attaqués par leurs ennemis. Il fit entendre au pape Grégoire IX que le roi vouloit lui faire la guerre,

& le mettroit dans l'impuissance d'accomplir son vœu. Le pape qui avoit cette expédition fort à cœur, écrivit sur le champ au roi, moins pour le prier, que pour lui défendre sous peine des censures ecclésiastiques, de ne rien entreprendre contre un prince croisé pour le soutien de la religion. 1236.

Le roi plus éclairé sur cet article que plusieurs de ses prédécesseurs, & qui connoissoit parfaitement ce qu'il pouvoit & ce qu'il devoit faire en conscience en cette matiere, n'eut pas beaucoup d'égard aux lettres du pape, mal informé des intrigues & des mauvais desseins du roi de Navarre : il assembla son armée au bois de Vincennes, dans la ferme résolution de fondre incessamment sur la Brie & sur la Champagne.

Le roi de Navarre fort embarrassé, car le roi avoit résolu de le punir, prit le parti de la soumission qui lui

1236. avoit déjà réussi. Il envoya promptement un homme de confiance qui vint témoigner au roi le regret que le roi de Navarre avoit de lui avoir donné lieu de soupçonner sa fidélité, & le supplier de lui pardonner sa faute.

Le roi toujours porté à la douceur pourvu que son autorité n'en souffrît pas, répondit qu'il étoit prêt de recevoir les soumissions du roi de Navarre à ces conditions : la première, qu'il renonçât à ses injustes prétentions sur les fiefs qu'il lui avoit cédés par un traité solennel ; la seconde, que pour assurance de sa fidélité : il lui remît incessamment entre les mains quelques places de ses frontières de Brie & de Champagne : la troisième, qu'il accomplît au plutôt son vœu d'aller à la terre-sainte ; & la quatrième, que de sept ans, il ne remît le pied en France.

L'envoyé consentit à tout, & le roi de Navarre vint, peu de jours après

trouver le roi, auquel il livra Bray-
 fur-Seine & Montreau Faut-Yonne: 1236,
 c'est-là ce que son infidélité & son im-
 prudence lui valurent. Peu de temps
 après, la reine régente lui envoya ordre
 de sortir de la cour, choquée sans
 doute de la liberté qu'il prenoit de
 lui témoigner toujours de la tendresse,
 lui faisant connoître par cette conduite,
 le mépris qu'elle faisoit d'un homme
 aussi frivole que lui.

L'accommodement fait avec le roi
 de Navarre établit la tranquillité dans
 le royaume, & le fit jouir pendant
 cette année, d'une heureuse paix,
 pendant laquelle le roi fut garanti d'un
 grand péril qu'il n'étoit pas possible
 de prévoir. On avoit appris en Orient
 que le pape ne cessoit d'exciter les
 princes chrétiens à s'unir ensemble pour
 le secours de la Palestine: que le roi
 de France, qui joignoit à une grande
 puissance beaucoup de courage, de

1236. sainteté & de zèle pour sa religion ; étoit de tous les princes celui sur lequel le pape pouvoit le plus compter pour le faire chef d'une de ces expéditions générales, qui avoit déjà mis plusieurs fois le mahométisme sur le penchant de sa ruine , & qui avoit causé de si grandes pertes aux musulmans. Un roi de ces contrées, qu'on nommoit le Vieux de la Montagne , & prince des assassins , crut qu'il rendroit un grand service à son pays, s'il pouvoit faire périr Louis. Pour cet effet, il commanda à deux de ses sujets, toujours disposés à exécuter aveuglément ses ordres, de prendre leur temps pour aller assassiner ce prince : ils partirent dans cette résolution, mais la providence de Dieu, qui veilloit à la conservation d'une tête si précieuse , toucha le cœur du prince assassin par le moyen de quelques chevaliers du Temple *, qui lui

* *Nangius in his*

firent des représentations à ce sujet.

Il envoya un contre-ordre & ceux qui le portoient arriverent heureusement en France avant ceux qui étoient chargés du premier ordre, & avertirent eux mêmes le roi. Il profita de cet avis, & se fit une nouvelle compagnie de gardes, armés de massues d'airain, qui l'accompagnoient par-tout, persuadé que la prudence humaine renfermée dans ses justes bornes, n'est point opposée à la soumission aux décrets de la providence. On fit la recherche des deux assassins, & on les découvrit. On les renvoya sans leur faire aucun mal : on leur donna même des présens pour leur maître, que l'aveugle obéissance de ses sujets rendoit redoutables. Mais le roi le traita depuis honorablement dans son voyage de la terre-sainte, comme je le dirai ci-après.

1236.
toria Lu-
dovici.

Cette visible protection du Ciel

 1238.

1238. fut un nouveau motif au roi pour redoubler sa ferveur & sa piété. Il les fit paroître quelque temps après, en dégageant à ses frais la couronne d'épines de Notre Seigneur, un morceau considérable de la vraie-croix & d'autres précieuses reliques, qui avoient été engagées par Baudouin, empereur de Constantinople pour une très-grosse somme d'argent. Ces précieuses reliques furent apportées en France & reçues au bois de Vincennes par le roi, qui les conduisit de-là à Paris, marchant nus pieds, aussi-bien que les princes ses frères, tout le clergé & un nombre infini de peuple. Toutes ces saintes reliques furent ensuite placées dans la Sainte-Chapelle, où l'on les conserve encore aujourd'hui comme un des plus précieux trésors qu'il y ait dans le monde.

Ce qui contribua beaucoup à entretenir la paix dans le royaume, fut la

réolution que prirent quelques-uns des vassaux du roi, les plus difficiles à gouverner, d'accomplir le vœu qu'ils avoient fait d'aller à la terre-sainte. Le roi de Navarre, le comte de Bretagne, Henri comte de Bar, le duc de Bourgogne, Amauri de Montfort, connétable de France, & quantité d'autres seigneurs, passèrent en Palestine, où plusieurs d'entr'eux périrent sans avoir rien fait de mémorable, ni de fort avantageux pour la religion, comme je le dirai dans l'extrait que je donnerai, à la fin de cet ouvrage, de l'histoire des croisades.

Pendant que ces seigneurs étoient occupés dans la Palestine à faire la guerre aux infideles, les Etats de Louis étoient dans la plus grande tranquillité. Ce prince occupé tout entier de la religion & du bonheur de ses peuples, partageoit également ses soins entre l'une & les autres, Les maria-

1238.

1239.

1239. ges des grands, ainsi qu'il a déjà été dit, étoient alors l'objet le plus important de la politique de nos Souverains. Mathilde veuve de Philippe comte de Boulogne, oncle du roi, avoit promis par écrit de ne marier sa fille unique, que de l'agrément de Louis. Elle fut fidele à sa promesse. Le monarque qui peu de temps au paravant s'étoit opposé à l'union de la mere avec le comte de Leicester, seigneur Anglois d'une ambition démesurée, consentit que la fille épousât Gaucher IV, chef de la maison de Chatillon, seigneur François aussi distingué par sa fidélité, que par sa haute naissance. Ce fut aussi par le même principe, qu'après avoir forcé la comtesse de Flandres à renoncer à l'alliance du même Leicester, il lui permit de s'unir au comte Thomas, cadet de la maison de Savoye, oncle de la reine Marguerite, le cavalier le mieux fait

de son tems, plus estimable encore 1239.
 par les qualités de l'esprit & du cœur,
 mais peu avantagé des biens de la
 fortune.

Mais de tous ces mariages, les plus célèbres furent ceux des princes Robert & Alfonse, freres du roi. Le premier avoit été accordé avec la fille unique du feu comte de Flandres. La mort prématurée de cette riche héritiere inspira d'autres vues. Louis choisit pour la remplacer, Mathilde ou Mahaut, sœur aînée du duc de Brabant, princesse en grande réputation de sagesse. Alfonse, par le traité qui mit fin aux croisades contre les Albigeois, avoit été promis à la princesse Jeanne, fille unique du comte de Toulouse; mais, comme ils n'étoient alors l'une & l'autre que dans la neuvieme année de leur âge, la célébration de leurs noces avoit été différée jusqu'à ce moment.

Mariages
 des princes
 Robert &
 Alfonse,
 freres du
 roi.

1139. Quelques jours après, le monarque qui eut toujours pour ses freres la plus tendre affection , arma ces deux princes chevaliers, l'un à Compiègne, l'autre à Saumur. Alors il donna à Robert pour son appanage, le comté d'Artois, & à Alphonse le Poitou & l'Auvergne; & pour me servir d'utérme qui étoit alors en usage, il les *investit* de ces provinces, c'est-à-dire, qu'il les en mit en possession. On observe que la cérémonie de leur chevalerie se fit avec une magnificence qui avoit peu d'exemples. Ce fut, dit Joinville, *la nompareille chose qu'on eut oncques vue*. Il y eut toutes sortes de courses & de combats de barriere. C'est ce qu'on appelloit tournois.

1239 & 1240. Pendant que la paix dont la France jouissoit , donnoit à Louis le temps de s'occuper de ces fêtes utiles & agréables; pendant qu'il vivoit en bonne intelligence avec tous les princes ses voisins ,

Démêlés de l'empereur Frédéric avec les papes.

voisins, il s'étoit élevé dans l'Europe une
 une guerre entre le pape Grégoire 1240.
 IX & l'empereur Frédéric II, qui
 causa beaucoup de scandale dans la
 chrétienté. Les deux princes firent tous
 leurs efforts, chacun de leur côté,
 pour engager Louis dans leurs intérêts.
 Ils voulurent même le prendre pour
 médiateur. Ce prince fit tous ses ef-
 forts pour les concilier, mais n'ayant
 pu y réussir, il se conduisit dans cette
 affaire avec tant de prudence & de
 désintéressement; il fit paroître tant
 de zèle pour la Religion & le bien de
 l'Eglise, tant de générosité & de mo-
 dération, qu'il fut regardé comme le
 prince le plus sage de l'Europe. On
 en verra la preuve dans l'extrait que
 je vais donner de cette grande affaire.

Frédéric II profitant du malheur
 d'Othon son concurrent à l'empire,
 qui mourut après la célèbre victoire
 remportée sur lui à Bouvines, en

l'année 1214 par Philippe Auguste
1240. roi de France, ayeul de Louis, fut couronné empereur à Aix-la-Chapelle, & ensuite à Rome par le pape Honoré III.

Frédéric étoit un prince d'un génie & d'un courage au-dessus du commun. Son ambition lui fit d'abord tout promettre au pape Honoré III pour parvenir à l'empire. Mais ensuite jaloux à l'excès de son autorité, & toujours attentif à n'y laisser donner aucune atteinte par les papes, il eut de grands démêlés avec eux, parce que leurs intérêts se trouvoient presque toujours opposés aux siens.

Mais ce fut sous le pontificat de Grégoire IX, que se firent les grands éclats. L'occasion & le fondement de ces divisions fut l'engagement que Frédéric avoit pris avec les papes Innocent III & Honoré III, de passer la mer avec une armée, pour aller

combattre les infideles dans la Palef-
tine. C'étoit par cette promesse qu'il 1240.
avoit gagné ces deux pontifes; & ce
fut en manquant à fa parole qu'il
excita contre lui Grégoire I X leur
fucceſſeur. Ce pape excommunia Fré-
deric, conformément au traité fait
entre lui & le pape Honoré III, par
lequel il ſe ſoumettoit à l'excommuni-
cation, ſi dans le temps marqué il n'ac-
complifſoit pas ſon vœu.

Frédéric outré de la rigueur dont
Grégoire uſoit à ſon égard, ne penſa
plus qu'à ſatisfaire ſon reſſentiment.
Outre les manifeſtes qu'il répandit dans
toute l'Europe pour juſtifier ſa con-
duite, par les néceſſités preſſantes de
ſon Etat, qui l'obligeoient à différer ſon
voyage : enfin il mit pluſieurs ſeigneurs
Romains dans ſon parti, en achetant
toutes leurs terres argent comptant,
& les leur rendant enſuite. Il les fit
par ce moyen ſes feudataires & princes

1240. de l'empire, avec obligation de le servir envers tous & contre tous. Le premier service qu'ils lui rendirent, fut d'exciter dans Rome une sédition contre le pape, qui ayant été contraint d'en sortir, fut obligé de se retirer à Pérouse.

Cependant Frédéric pour convaincre toute l'Europe de la sincérité de ses intentions, se prépara pour le voyage de la Terre-Sainte; & partit en effet en l'année 1228, avec vingt galeres seulement & peu de troupes, mais suffisantes pour sa sûreté, ayant confié au duc de Spolète la plus grande partie de celles qu'il laissoit en Europe, avec ordre de continuer en son absence la guerre contre le pape.

Je n'entrerai pas dans le détail de l'expédition de Frédéric dans la Palestine, elle est étrangère à l'histoire du regne de Saint-Louis. Je dirai seulement que Frédéric ayant fait une trêve avec le

soudan d'Egypte , alla à Jérusalem avec son armée , qu'il fit ses dévotions dans l'Eglise du Saint-Sépulchre , & que prétendant avoir accompli son vœu , il revint en Europe. Etant arrivé en Italie , il continua à faire la guerre au pape. Après différens événemens , toutes ces dissensions furent terminées par une paix que ces deux princes firent entre eux , suivie de l'absolution que le pape donna à Frédéric de l'excommunication qu'il avoit fulminée contre lui.

Plusieurs années se passerent sans aucune rupture éclatante jusque vers l'année 1239. Frédéric après avoir soumis plusieurs villes confédérées de la Lombardie , s'empara de l'Isle de Sardaigne , que les papes depuis long-temps regardoient comme un fief relevant de l'Eglise de Rome. Il en investit Henri son fils naturel , & érigea en royaume feudataire de l'empire cette isle , qu'il prétendoit en avoir été in-

1240. justement démembrée. A cette occasion, le pape fulmina une nouvelle excommunication contre Frédéric, & en envoya la formule à tous les princes & à tous les évêques de la chrétienté, avec ordre de la faire publier les dimanches & fêtes pendant l'office divin ; & il déclara tous les sujets de Frédéric relevés du serment de fidélité qu'ils lui avoient fait..

Ce prince *accoutumé depuis longtemps au bruit de tous ces foudres* (1), s'en mettoit fort peu en peine, & s'en vengeoit en toute occasion sur les partisans du pape. Mais Grégoire prévoyant que les armes spirituelles produiroient peu d'effet contre un pareil ennemi, écrivit à plusieurs Souverains, & leur envoya des légats pour deman-

(1) Ce sont les termes dont se sert le P. Daniel, célèbre historien François, page 209, du 3^e vol. de son *histoire de France*, édition de 1722.

der des secours temporels. Le pape ne ~~trouva pas~~ trouva pas beaucoup de princes disposés à lui en procurer ; car dans ce temps-là il y avoit des personnes instruites & sensées, qui ne pensoient pas que les papes pussent excommunier les princes, ou les particuliers, pour des intérêts civils, parce que Jésus-Christ avoit dit, que *son Royaume n'étoit pas de ce monde.*

1240.

Le pape écrivit d'Anagnie une lettre au roi de France dans laquelle, après de grands éloges des rois ses prédécesseurs dont il relevoit surtout la piété & le zèle à défendre la sainte Eglise contre ses persécuteurs, il prioit le Roi de ne le pas abandonner, & de l'assister de ses troupes dans la nécessité fâcheuse où il étoit de prendre les armes contre l'empereur.

Afin de l'y engager plus fortement, il lui fit présenter une autre lettre * pour être lue dans l'assemblée des sei-

* Matthieu
Paris, in
Henric.

1240. gneurs de France, parce qu'elle leur
 étoit adressée aussi-bien qu'au roi :
III. ad elle étoit conçue en ces termes :
ann. 1239.

« Lillustre roi de France, fils spiri-
 » tuel, bien-aimé de l'Eglise, & tout
 » le corps de la noblesse françoise,
 » apprendront par cette lettre que du
 » conseil de nos freres, & après une
 » mûre délibération, nous avons con-
 » damné Frédéric, soi-disant empe-
 » reur, & lui avons ôté l'Empire, &
 » que nous avons élu en sa place le
 » comte Robert, frere du roi de Fran-
 » ce, que nous le soutiendrons de tou-
 » tes nos forces, & le maintiendrons
 » par toutes sortes de moyens, dans la
 » dignité que nous lui avons conférée.
 » Faites-nous donc connoître promp-
 » tement que vous acceptez l'offre
 » avantageuse que nous vous faisons,
 » par laquelle nous punissons les crimes
 » innombrables de Frédéric, que toute
 » la terre condamne avec nous, sans

» lui laisser aucune espérance de par-
 » don ».

 1240.

Le pape se flattoit vainement de croire que sa lettre seroit reçue favorablement en France, à cause de l'offre de l'Empire qu'il faisoit au frere du roi : néanmoins la proposition du pape fut rejetée d'une maniere très-dure, si la réponse, rapportée par l'historien d'Angleterre fut telle qu'il le dit : car cet auteur indisposé contre les papes, ne doit pas toujours être cru sur ce qui les regarde.

Les termes de cette réponse sont très-offensans, & nullement du style du roi, qui plein de respect pour le chef de l'Eglise, n'auroit jamais usé de ces expressions outrageantes dont elle est remplie. Il est vrai qu'il portoit beaucoup plus impatiemment que ses prédécesseurs, l'extension de la puissance spirituelle sur la juridiction temporelle ; mais on voit par tous les

actes de lui sur ce sujet qu'il ne s'ém-
 1240. portoit jamais contre les papes, ni contre les évêques.

Ainsi cette lettre pourroit bien au lieu d'être la réponse du roi, avoir été celle des seigneurs de l'assemblée, irrités la plupart contre les évêques pour leurs entreprises continuelles, & que la déposition d'un empereur auroit indisposés contre le pape. Telles sont

* Daniel, les expressions de cette lettre * : « Qu'on
 tome III. » étoit surpris de la téméraire entre-
 édition de » prise du pape, de déposer un empe-
 1722. pag. » reur qui s'étoit exposé à tant de pé-
 210. » rils dans la guerre & sur la mer
 » pour le service de Jésus-Christ; qu'il
 » s'en falloit bien qu'ils eussent re-
 » connu tant de religion dans la con-
 » duite du pape même, qui au lieu de
 » seconder les bons desseins de ce prin-
 » ce, s'étoit servi de son absence pour
 » lui enlever ses Etats. Que les seigneurs
 » françois n'avoient garde de s'engager

» dans une guerre dangereuse contre
 » un si puissant prince, soutenu des for- 1240.
 » ces de tant d'Etats, auxquels il com-
 » mandoit, & sur-tout de la justice de
 » sa cause. Que les Romains ne se met-
 » toient gueres en peine de l'effusion
 » du sang françois, pourvu qu'ils satisfi-
 » fissent leur vengeance, & que la ruine
 » de l'empereur entraîneroit celle des
 » autres Souverains, qu'on fouleroit aux
 » pieds.

» Ils ajoutoient néanmoins, que
 » pour montrer qu'ils avoient quel-
 » qu'égard aux demandes du pape ,
 » quoiqu'ils vissent bien que l'offre
 » qu'il faisoit étoit plus l'effet de sa
 » haine contre l'empereur, que d'une
 » singuliere affection pour la France ,
 » on envoyeroit vers Frédéric pour
 » s'informer de lui s'il étoit sincère-
 » ment catholique. Que s'il l'est en
 » effet, continuent-ils, pourquoi lui
 » ferions-nous la guerre? Que s'il ne

1240. « l'est pas, nous la lui ferons à outran-
 » ce, comme nous la ferions au pape
 » même, & à tout autre mortel, s'ils
 » avoient des sentimens contraires à
 » Dieu & à la véritable religion ».

En effet, ils envoyèrent des ambassadeurs à l'empereur, qui levant les mains au ciel avec des pleurs & des sanglots, protesta qu'il n'avoit que des sentimens chrétiens & catholiques. Il fit ses remerciemens aux envoyés de la conduite qu'on avoit tenue en France à son égard. Ce qui est très-certain, c'est que le roi refusa de prendre les armes contre l'empereur, ainsi qu'on le voit par une lettre qu'il écrivit à ce prince quelque temps après.

Le roi néanmoins, pour contenter le pape, laissa publier en France l'excommunication de l'empereur, selon que les évêques en avoient reçu l'ordre de Rome. Le roi d'Angleterre en fit autant, & dans l'un & l'autre royaume

me, on permit des levées d'argent pour le pape sur les bénéfices : mais si nous 1240.
 en croyons l'historien Anglois, ces levées furent beaucoup moins fortes en France qu'en Angleterre. Louis refusa même de laisser sortir de son royaume l'argent qu'on y avoit levé, pour empêcher qu'il ne servît à continuer une guerre si funeste au Christianisme. Le pape en fut très-mécontent, & parut vouloir s'en venger quelque temps après, par l'opposition qu'il fit à l'élection de Pierre-Charlot, fils naturel de Philippe-Auguste, à l'évêché de Noyon, sous prétexte qu'il n'étoit pas légitime, & que les Canons excluient les bâtards de l'épiscopat. Le roi sentit l'injustice de ce procédé, il déclara que nul autre que son oncle, ne posséderoit cet évêché : Pierre en fut effectivement mis en possession sous le pontificat d'Innocent IV.

Tant de maux qui affligeoient l'E-

1240. glise, auroient dû toucher le pape & l'empereur ; mais ni l'un ni l'autre ne vouloient se relâcher. Leurs prétentions étoient si contraires, qu'il n'y avoit pas d'apparence de les rapprocher par la négociation, & il n'étoit gueres possible d'imaginer une voie dont ils pussent convenir. Les lettres de l'empereur aux rois de France & d'Angleterre, prouvent manifestement que ces deux princes s'intéressoient vivement à la réunion du pape & de l'empereur, & que ce furent les deux rois qui pour y parvenir proposerent la convocation d'un Concile général, au jugement duquel les deux parties se rapporteroient. Le pape y consentit, & l'empereur fit d'abord instance pour qu'il s'assemblât au plutôt.

Le pape fit donc expédier des lettres circulaires pour la convocation du Concile. Il en envoya à l'empereur de Constantinople, aux rois de France &

d'Angleterre, & généralement à tous les princes chrétiens, aux patriarches, aux évêques & aux abbés, & il leur 1240.
 marqua le temps auquel ils devoient se rendre à Rome pour l'ouverture du Concile qui fut fixée au jour de Pâques 1241. On proposa même une trêve jusqu'à ce temps-là : mais, ou elle ne se fit pas, ou elle dura peu. Les uns en attribuent la faute au pape, les autres à l'empereur. Nonobstant la guerre, le pape ne laissa pas de presser l'assemblée du Concile. L'empereur écrivit au roi pour le prier de défendre aux évêques de France d'aller à Rome, déclarant qu'il ne leur donneroit point de sauf-conduit, ni par mer, ni par terre, & qu'il ne seroit point responsable des malheurs qui pourroient leur arriver sur le chemin.

Cependant le cardinal de Palestrine assembla à Meaux un grand nombre d'évêques & d'abbés, & leur comman-

1240. da, en vertu de l'obéissance qu'ils devoient au pape, de quitter toutes autres affaires & de le suivre à Rome, afin d'y arriver au temps marqué pour le concile. Il les assura qu'ils trouveroient à l'embouchure du Rhône des vaisseaux tout équipés pour les transporter par mer, le chemin par terre étant impraticable, parce que l'empereur étoit maître de tous les passages.

Le roi après avoir mûrement délibéré s'il déféreroit aux prieres de l'empereur, ou aux instances du légat, résolut de demeurer neutre. Il se détermina à laisser aux évêques la liberté de prendre le parti qu'ils voudroient. La plupart de ceux qui s'étoient trouvés à Meaux, prirent la résolution d'obéir au pape. Ils se rendirent à Vienne avec le légat; mais lorsqu'ils y furent arrivés, ils ne trouverent pas ce qu'on leur avoit promis. Il y avoit bien à la vérité quelques vaisseaux préparés, mais

en si petit nombre & si mal armés, que de s'y embarquer c'étoit s'exposer au 1240.
 danger d'être pris par les armateurs de
 l'empereur, qui couroient toute la Mé-
 diterrannée.

Sur cela les archevêques de Tours & 1241.
 de Bourges, l'évêque de Chartres, &
 les députés de plusieurs autres évêques,
 qui ne vouloient assister au concile que
 par procureur, quitterent le légat &
 s'en retournerent chez eux; d'autres
 hazarderent le passage, mais pour leur
 malheur : car Henri, fils naturel de
 l'empereur, les ayant rencontrés, les
 attaqua à la hauteur de la ville de Pise.
 Après quelque résistance, il les obligea
 de se rendre, & les envoya dans diffé-
 rentes forteresses de la Pouille, pour y
 être étroitement gardés. Quelques pré-
 lats d'Angleterre & d'Italie, qui s'é-
 toient joints aux François à Gènes, ne
 furent pas mieux traités. Cet accident
 & la mort de Grégoire IX arrivée sur

ces entrefaites , rompirent toutes les
 1241. mesures prises pour le concile.

La nouvelle qu'on reçut alors de l'emprisonnement des prélats François par les armateurs de l'empereur , pensa le brouiller avec la France. Le roi ayant appris le traitement qu'on leur avoit fait , écrivit à Frédéric pour se plaindre , & demander leur délivrance. « Il lui disoit dans sa lettre que s'il » vouloit que la bonne intelligence » subsistât entre les deux Etats, il falloit » qu'il mît au plutôt les évêques fran- » çois en liberté. Qu'ils n'avoient eu » aucun mauvais dessein contre lui , » mais que l'obéissance qu'ils devoient » au Saint-Siège ne leur avoit pas per- » mis de manquer d'aller au concile : » qu'il devoit se souvenir de la conduite » qu'on avoit tenue en France à son » égard , du refus qu'on avoit fait au » légat du pape du secours qu'il de- » mandoit , & des propositions avanta-

» geuses qu'on n'avoit pas voulu écou-
 » ter, pour ne rien faire à son préju- 1241.
 » dice. Qu'au reste, il lui déclaroit qu'il
 » regardoit l'emprisonnement des évê-
 » ques comme une injure faite à sa
 » propre personne, & que si on ne
 » les relâchoit incessamment, il lui fe-
 » roit connoître qu'on n'étoit point
 » d'humeur en France à se voir im-
 » punément insulté ». C'étoient-là les
 dernieres paroles de sa lettre.

L'empereur répondit assez fièrement
 à cette lettre, & sans rien promettre
 au roi de ce qu'il lui demandoit, il
 conclut sa réponse en disant que ces
 prélats avoient conspiré contre lui avec
 le pape; qu'il avoit été en droit de les
 regarder comme ses ennemis, de les
 faire mettre en prison & de les y re-
 tenir. Les choses s'adoucirent néan-
 moins, & l'histoire sans nous faire le
 détail des négociations qu'il y eut sur
 ce sujet, nous apprend que les évêques

1241. furent délivrés, l'empereur, après de plus sérieuses réflexions, ayant appréhendé que le roi ne se liguât avec le pape. Les choses étoient en cet état, lorsque Grégoire IX mourut. Célestin IV lui succéda, & ne vécut que dix-huit jours après son exaltation sur le siège pontifical, qui ne fut rempli que vingt mois après par l'élection d'Innocent IV.

Le roi âgé de vingt-six ans, avoit par les conseils & la prudente conduite de la reine sa mere, rétabli l'autorité royale à-peu-près au même état où la sagesse & la fermeté de son pere & de son ayeul l'avoient portée. Les grands vassaux paroissoient soumis, & il avoit pris la résolution de maintenir la tranquillité dans ses Etats, au point qu'il pût lui-même conduire dans quelque temps du secours aux Chrétiens de l'Orient. Mais l'esprit d'indépendance, suite dangereuse du gou-

vernement féodal , n'étoit pas encore éteint. Il étoit difficile que le roi d'An- 1241.
 gleterre , le comte de Toulouse & le
 comte de la Marche , regardassent tran-
 quillement la prospérité de Louis. Le
 premier par la félonie de ses ancêtres ,
 avoit trop perdu sous les regnes pré-
 cédens , & le second , sous le regne
 présent. Le troisieme étoit un esprit in-
 quiet ; il avoit une femme trop impé-
 rieuse , & fiere de sa qualité de reine ,
 qui le gouvernoit , & souffroit très-
 impatiemment de voir son mari vassal
 du roi de France. Nul d'eux , séparé-
 ment des autres , eût été fort à crain-
 dre ; mais unis ensemble , ils pou-
 voient causer beaucoup de désordre.
 Jacques roi d'Arragon ; qui possédoit
 Montpellier & d'autres fiefs , étoit
 aussi assez disposé à entrer dans leurs
 intrigues.

Il s'étoit tenu , l'année précédente ,
 une conférence à Montpellier , entre

1241. lui, le comte de Toulouse & le comte de Provence, dans laquelle, entr'autres résolutions qu'ils y avoient prises, ils avoient fait avec le roi d'Angleterre une ligue pour attaquer la France. La conduite du comte de Provence paroissoit, en cette occasion, pleine d'ingratitude, vu qu'il étoit beau-pere du roi, qu'il lui avoit de grandes obligations, & même de toutes récentes pour avoir garanti la Provence, que l'empereur avoit voulu faire envahir par le comte de Toulouse. Le roi d'Angleterre avoit signé vers l'an 1238, une prolongation de trêve, pour quelques années avec la France : mais cherchant un prétexte plausible pour la rompre, il le trouva dans le dessein que le roi avoit d'investir incessamment Alfonse son frere, du comté de Poitou, parce que Henri lui-même, plusieurs années auparavant, avoit donné l'investiture de ce comté qu'il prétendoit lui appartenir, à Ri-

chard son frere. Ce traité demeura secret jusqu'à ce qu'on se crût en état de l'exécuter : ce fut le comte de la Marche qui le premier leva le masque à l'occasion que je vais dire.

Le roi, en exécution du testament du roi son pere, donnoit à ses freres, dès que l'âge de vingt-un ans les en avoit rendu capables, les appanages qui leur étoient destinés. En 1238 il avoit fait Robert son frere, chevalier à Compiègne; il l'avoit en même-temps investi du comté d'Artois, & lui avoit fait épouser Mathilde, fille du duc de Brabant. Il voulut en cette année 1241, faire aussi chevalier Alfonse son troisieme frere. La cérémonie s'en fit le jour de S. Jean à Saumur, où il tint sa cour où il invita toute la noblesse de France, avec un grand nombre d'évêques & d'abbés, & quelques jours après, il le mit en possession des comtés de Poitou & d'Auvergne. Entre ceux

1241. qui s'y trouverent, les plus considérables furent, Pierre comte de Bretagne, Thibaud roi de Navarre, l'un & l'autre revenus depuis quelque temps de la Palestine; Robert comte d'Artois, le jeune comte de Bretagne, le comte de la Marche, le comte de Soissons, Imbert de Beaujeu connétable de France, Enguerrand de Coucy & Archambaud de Bourbon. Chacun affecta de s'y distinguer par la magnificence des habits & des équipages, & par une nombreuse suite de gentils-hommes.

Tout se passa, au moins en apparence, avec une satisfaction universelle, & le roi au sortir de Saumur, mena le nouveau comte de Poitou dans la capitale de son comté. Le jeune prince y reçut les hommages de ses vassaux, & le roi commanda au comte de la Marche de faire le sien comme les autres. Il obéit avec beaucoup de répugnance.

répugnance. Il fit hommage pour son comté de la Marche, & pour les autres domaines qu'il possédoit en Poitou, en Saintonge & en Gâtinois. 1241.

A cette occasion, la reine Isabelle, sa femme, qui lui inspiroit sans cesse des sentimens de révolte, le fit ressouvenir des engagemens qu'il avoit pris avec le roi d'Angleterre & avec le comte de Toulouse. « Ce seroit une lâcheté » honteuse, disoit-elle sans cesse à » son mari, que de se reconnoître vassal » du comte de Poitiers. Le trône n'est » pas tellement affermi dans la maison » de Louis, qu'il ne puisse être ébranlé. » L'Angleterre n'attend que le moment favorable pour se faire justice des usurpations de Philippe-Auguste. » L'empereur lui-même, malgré les obligations qu'il a aux François, les comtes d'Armagnac, de Foix, les vicomtes de Lomagne & de Narbonne, tout est prêt à se déclarer

» contre *le fils de Blanche* ». C'est le nom qu'elle affectoit de donner au monarque. Elle lui persuada enfin de réparer au moins par quelque marque de mécontentement, la honteuse démarche qu'il venoit de faire.

Après toutes ces cérémonies, le roi étoit parti pour se rendre à Paris, & avoit laissé à Poitiers le comte son frere, qui n'ignorant pas les menées du comte de la Marche, dont toute l'application tendoit à soulever la noblesse d'au-delà de la Loire, voulut qu'il lui renouvelât son hommage. Il l'envoya prier de venir à Poitiers aux fêtes de Noël. Le comte s'y étant rendu, Alfonse lui déclara ses intentions. Il répondit qu'il étoit prêt de lui donner cette satisfaction, & que dès le lendemain il lui feroit son hommage. Mais ayant rendu compte à sa femme de ce qu'on lui avoit proposé, & de ce qu'il avoit promis, elle se moqua

de lui, lui disant qu'ayant donné dans ~~un piège~~
 un piège qu'il devoit avoir prévu, il ^{1241.}
 n'eût pas du avoir la foiblesse d'enga-
 ger ainsi sa parole, & lui ajouta qu'il
 étoit tems de se déclarer, & de rom-
 pre ouvertement avec le comte de
 Poitiers. Ils concerterent ensemble la
 maniere de le faire, & voici comme
 ils s'y prirent.

Le comte de la Marche s'étant fait Le comte
de la Mar-
che se ré-
volte contre
le comte de
Poitiers.
 escorter par un grand nombre de gens
 armés, vint trouver le prince qui l'at-
 tendoit à dîner, & lui parla de la ma-
 niere la plus audacieuse. « Vous m'a-
 » vez surpris & trompé, lui dit-il,
 » pour m'engager, malgré moi, à vous
 » faire hommage : mais je vous déclare,
 » & je jure que jamais je ne le ferai.
 » Vous êtes un injuste, qui avez envahi
 » le comté & le titre de comte sur le
 » comte Richard, fils de la reine mon
 » épouse, tandis qu'il étoit occupé
 » à combattre en Palestine pour la

1241.

» Foi, & à tirer de la captivité & de
 » la tyrannie des Infidèles la noblesse
 » françoise, qui sans lui y feroit en-
 » core ». Il ajouta plusieurs menaces
 en se retirant, monta aussi-tôt sur un
 cheval qu'on lui tenoit tout prêt, &
 sortit de Poitiers, après avoir mis le
 feu à la maison où il avoit logé. Il tra-
 versa avec grand bruit toute la ville,
 qu'il laissa dans un grand étonnement
 d'une si prodigieuse audace. Le prince
 surpris de cette incartade, n'auroit pas
 manqué de le faire arrêter, s'il avoit
 eu le temps de se reconnoître; mais le
 comte avoit pris toutes ses sûretés, &
 fut en un moment hors de la ville,
 avec sa femme & toute sa famille.

Alfonse ne tarda pas à informer la
 Cour de ce qui s'étoit passé, & le roi
 vit bien qu'il en falloit venir à la guerre.
 Le comte de la Marche s'y étoit bien
 attendu; il ne pensa plus qu'à mettre
 ses forteresses en état de défense, & à

lever des troupes. Il envoya en Angle-
 terre demander au roi l'exécution
 de la parole qu'il lui avoit donnée, de
 passer incessamment en France. Il lui
 manda qu'il devoit moins se mettre
 en peine d'amener des troupes, que
 d'apporter beaucoup d'argent ; qu'en
 arrivant il trouveroit une armée toute
 prête à ses ordres. Qu'il étoit assuré du
 comte de Toulouse, du roi d'Arragon,
 du roi de Navarre, de toute la no-
 bleſſe de Poitou & de Gascogne, qui
 n'attendoient que son arrivée pour se
 déclarer contre la France, & pour le
 remettre en possession des provinces
 que les rois ses prédéceſſeurs avoient
 perdues sous les derniers regnes.

1241.

Le roi d'Angleterre qui attendoit
 avec impatience quelque coup d'éclat
 de la part du comte, apprit cette nou-
 velle avec joie. Il promit à l'envoyé
 tout ce que son maître demandoit, &
 lui dit qu'il assembleroit incessamment

1242.

1242. son parlement, pour se mettre en état de passer la mer aux fêtes de Pâques. En effet, il fit expédier des lettres circulaires à tous ceux qui avoient droit d'y assister, par lesquelles, il leur ordonnoit de se trouver à Londres, pour le mardi de devant la Purification de la Vierge, afin de lui donner leurs avis sur des affaires de la dernière importance pour le bien de l'Etat, qui ne souffroient point de retardement.

Tandis que les membres du parlement se dispoisoient à s'assembler à Londres, le comte Richard, frere du roi, arriva de son voyage de la Palestine, où il avoit acquis beaucoup plus de gloire que le roi de Navarre & les autres Seigneurs françois, qui s'y étoient trouvés en même-temps que lui, dont plusieurs lui étoient redevables de leur salut & de leur liberté.

Lorsque le roi d'Angleterre eut communiqué son dessein au prince son frere,

voyant qu'il avoit son approbation, il résolut de surmonter tous les obstacles qu'on pourroit y apporter. Il avoit bien prévu que le parlement n'approuveroit pas cette guerre : il en fut encore plus convaincu lorsqu'il apprit que la plupart des membres étant arrivés à Londres, s'étoient mutuellement donné parole avec serment de ne consentir à aucune levée d'argent, quelque instance que le roi pût faire. Ils tinrent leur parole ; car, sur l'exposition que le roi leur fit de son dessein dans la première assemblée, en leur représentant fortement la gloire & l'avantage que la nation retireroit de cette guerre, où elle répareroit les pertes que la couronne avoit faites depuis plusieurs années ; ils répondirent tout d'une voix que cette entreprise n'étoit point de saison ; qu'elle ne pouvoit réussir sans d'excessives dépenses ; que le royaume étoit épuisé par les levées que le roi avoit

1142.

1242. faites depuis long-temps sur le peuple , & qu'on étoit dans l'impuissance d'en supporter de nouvelles.

Le roi voyant cette opposition universelle , n'insista pas davantage pour le moment : il les pria seulement de faire attention à ce qu'il leur avoit proposé , de ne pas oublier le zèle qu'ils devoient avoir pour la gloire de la nation , qu'il les rassembleroit le lendemain , & qu'il espéroit de les revoir dans de meilleures dispositions. Cependant il vit en particulier chacun des plus accrédités du parlement : il les conjura de ne point s'opposer à un si glorieux dessein , les assurant que plusieurs d'entr'eux , quoi qu'ils eussent dit dans l'assemblée , lui avoient promis secrètement de l'aider. Il leur montrait même une liste de leurs noms , & des sommes qu'ils s'étoient engagés de lui fournir. Quoique ce fût un pur artifice de la part du roi , quelques-uns

s'y laisserent surprendre , mais le plus grand nombre s'en tint à la résolution prise le jour précédent. Le parlement s'étant rassemblé , & le roi ayant réitéré ses représentations , plusieurs lui répondirent premièrement ce qu'ils lui avoient déjà dit touchant l'épuisement du royaume. En second lieu , qu'il s'étoit engagé dans la ligue contre la France sans les consulter , & qu'il pouvoit , s'il vouloit , soutenir cet engagement , & le faire à ses frais. En troisieme lieu , qu'il n'étoit ni de son honneur , ni de sa conscience de faire la guerre à la France , avant la fin de la trêve qui subsistoit encore , & que les François avoient religieusement observée ; qu'il avoit traité avec des rebelles & des perfides , qui le trahiroient lui-même après avoir violé , comme ils avoient déjà fait , les droits les plus sacrés de l'obéissance & de la soumission envers leur Souverain ; qu'ils n'en

1242.

1242. vouloient qu'à l'argent de l'Angleterre, comme ils le faisoient assez connoître, en ne demandant rien autre chose, & qu'il n'étoit nullement à propos de l'employer à un pareil usage. Qu'enfin les rois ses prédécesseurs étoient un exemple pour lui, qu'il ne devoit point oublier; que la plupart de leurs expéditions en France avoient échoué; que la noblesse françoise étoit invincible dans son pays; que ce que les rois d'Angleterre y avoient acquis par des alliances & des mariages ils n'avoient non-seulement pu l'augmenter par la guerre, mais qu'ils n'avoient pu le conserver que par la paix, & qu'il n'y avoit point d'autre moyen d'empêcher la perte du peu qu'on y possédoit.

Ces remontrances mirent Henri dans une colere qu'il ne put contenir. Il répliqua dans des termes pleins d'aigreur & d'armertume, & conclut en jurant par tous les Saints, qu'il exécuteroit

son projet malgré la lâcheté de ceux ~~qui l'abandonnoient~~ ^{1242.} & qu'il passeroit la mer avec une flotte aux fêtes de Pâques. Il congédia le parlement, qui néanmoins, avant de se séparer, fit mettre par écrit ce qu'il avoit représenté au roi, à quoi on ajouta le dénombrement des sommes qu'il avoit levées depuis plusieurs années, dont on n'avoit vu aucun emploi.

Sitôt qu'on eut appris à la cour de France la résolution du roi d'Angleterre, Louis convoqua un parlement à Paris, pour demander conseil sur le châtiment que méritoit un vassal qui ne vouloit point reconnoître son seigneur. Toute l'assemblée répondit d'une voix, que le vassal étoit déchu de ses fiefs, & que le seigneur devoit les confisquer, comme un bien qui lui appartenoit. En conséquence le roi fit de son côté tous les préparatifs nécessaires : il assembla les troupes des Communes & de

les vassaux, & fit faire un très-grand
 1242. nombre de machines alors en usage
 pour les sièges. Tout fut prêt pour la
 fin d'avril, temps marqué pour se réunir
 en Poitou, où le roi fit la revue de
 son armée près de Chinon.

Elle se trouva composée de quatre
 mille chevaliers avec leur suite, ce qui
 faisoit un très-grand nombre d'hommes,
 & de vingt mille autres soldats très-
 bien armés. Le roi profitant du temps
 & du retardement du roi d'Angleterre,
 que les vents contraires retenoient à
 Portsmouth, entra sur les terres du
 comte de la Marche, où il se vengea
 des courses que ce comte avoit com-
 mencé de faire sur les terres de France :
 il s'empara de plusieurs places ou forte-
 resses, telles que Montreuil en Gascogne,
 la Tour-de-Bergue, Montcontour,
 Fontenay-le-Comte & Vouvent.

Hugue trop foible contre un tel
 ennemi n'osoit tenir la campagne :

mais pour arrêter l'impétuosité Fran-
çoise , en attendant le secours d'Angle-
terre , il jeta ses troupes dans ses pla-
ces, fit le dégât par-tout, brûla les
fourrages & les vivres, arracha les vi-
gnes, boucha les puits, & empoisonna
ceux qu'il laissa ouverts. La comtesse
reine sa femme , cette furie que
l'historien de son fils * traite d'empoison-
neuse & de forcieri, & dont on
avoit changé le nom d'Isabelle en
celui de Jézabel , porta la fureur en-
core plus loin. Désespérée du malheu-
reux succès d'une guerre dont elle étoit
l'unique cause, elle résolut d'employer
plutôt les voies les plus lâches & les
plus honteuses , que de voir retomber
sur son mari le juste châtiment de l'in-
solence qu'elle lui avoit fait faire. Pour
cet effet elle prépara de ses propres
mains , un poison dont elle avoit
le secret, & envoya quelques-uns de
ses gens aussi scélérats qu'elle pour

1242.

* Matthieu
Paris.

le répandre sur les viandes du Roi. Déjà
 1242. ces malheureux s'étoient glissés dans les
 cuisines ; mais leurs visages inconnus les
 firent remarquer : certain air inquiet,
 embarrassé, acheva de les rendre sus-
 pects : on les arrêta ; ils avouèrent leur
 crime : la corde fut la seule punition
 d'un attentat qui méritoit qu'on inven-
 tât de nouveaux supplices. * On redou-
 bla depuis la garde du roi , & personne
 d'inconnu ne l'approcha plus sans être
 auparavant visité.

* Annales
 de France.

Sur ces entrefaites le roi d'Angle-
 terre arriva au port de Royan avec
 beaucoup d'argent, car on disoit qu'il
 en apportoit trente tonnes , ce qui fâ-
 choit beaucoup les Anglois, & ce que
 les Poitevins, gens dont la foi étoit
 fort décriée, souhaitoient avec le plus
 de passion. Henri étoit accompagné de
 Richard son frere , de Simon de Mont-
 fort comte de Leicester , à la tête de
 trois cens chevaliers , & de plusieurs

autres seigneurs Anglois, que Henri ~~avoit~~ 1242.
 avoit engagés à le suivre, par ses car-
 resses & ses présens. La comtesse de
 la Marche sa mere *l'attendoit au port,*
 & selon la chronique de France, *lui*
alla à l'encontre, le baisa moult dou-
cement, & lui dit, biau cher fils, vous
êtes de bonne nature, qui venés secourir
votre mere & vos freres, que les fils de
Blanche d'Espagne, veulent trop ma-
lement défouler & tenir sous pieds. Il
 fut reçu en Saintonge avec beaucoup
 de joie par les seigneurs ligués; & dès
 qu'il fût débarqué, il envoya des am-
 bassadeurs au roi, qui faisoit actuelle-
 ment le siège de Frontenoi, place alors
 très-forte. La garnison commandée par
 un fils naturel du comte de la Marche
 se défendoit avec beaucoup de valeur,
 & le comte de Poitiers venoit d'y être
 blessé. Le roi reçut les ambassadeurs
 avec bonté, les fit manger à sa table
 & ensuite leur donna audience. Ils lui

1242. exposèrent le sujet de leur mission; qui se réduisit à dire que le roi leur maître étoit fort surpris qu'on rompît si hautement la trêve faite entre les deux Etats , qui ne devoit finir que dans deux ans.

Le roi écouta avec modération une fausseté aussi évidente que celle-la , & répondit qu'il n'avoit rien plus à cœur que de garder la trêve & même de la prolonger , ou faire la paix à des conditions raisonnables , sans demander aucun dédommagement; que c'étoit le roi leur maître qui la rompoit manifestement , en venant avec une flotte soutenir la rébellion des vassaux de la couronne de France. Qu'il n'appartenoit pas au roi d'Angleterre de se mêler des différens qu'ils avoient avec leur Souverain. Que le comte de Toulouse & le comte de la Marche n'étoient en aucune manière compris dans le traité de trêve; que c'étoit leur félo-

nie qui leur avoit attiré sa juste indignation, & le châtiment qu'il alloit leur faire subire, comme à des traîtres & à des parjures. Les ambassadeurs étant retournés vers leur prince, il rejeta toute proposition de paix, animé par les agens du comte & de la comtesse de la Marche, qui l'assurèrent que la guerre lui procureroit bientôt de beaucoup plus grands avantages que ceux qu'on lui offroit, & que la conduite du roi de France en cette occasion n'étoit qu'un effet de la crainte que la présence de Henri & la puissance de la ligue lui inspiroient. Dans cette persuasion, il envoya sur le champ deux chevaliers de l'Hôpital-de Jérusalem déclarer la guerre au roi.

Louis sur cette dernière dénonciation, protesta en présence de toute sa Cour que c'étoit avec beaucoup de regret qu'il entroit en guerre avec le roi d'Angleterre, dont il auroit voulu

Le roi d'Angleterre déclara la guerre au roi de France.

1242. acheter l'amitié aux dépens de ses propres intérêts. On pressa donc plus vivement qu'on n'avoit fait jusqu'alors le siège de Frontenoi, & la ville fut prise au bout de quinze jours, avec beaucoup d'étonnement de la part des ennemis, qui regardoient cette place comme imprenable. Le fils du comte de la Marche & toute la garnison furent obligés de se rendre à discrétion. On conseilla au roi de les faire pendre pour donner de la terreur aux rebelles, mais il n'y voulut pas consentir, disant que le fils du comte de la Marche étoit excusable n'agissant que par les ordres de son pere. Il se contenta de les envoyer dans les prisons de Paris.

La bonté du roi jointe à la valeur avec laquelle il pouffoit son entreprise firent plus d'effet que n'en auroient eu les conseils violens qu'on lui donnoit : car après cette conquête plusieurs au-

tres forteresses se rendirent à lui sans attendre qu'elles fussent attaquées. Il 1242.
garda les plus fortes & fit détruire les
autres. Il y en eut quelques-unes qui
résisterent & qui furent forcées; & par
ce moyen le roi s'ouvrit le chemin
jusqu'à la Charente , & s'avança vers
Taillebourg , place située sur cette
riviere, en-deça.

Le roi d'Angleterre s'étant mis en
marche avec ses troupes s'étoit ren-
du à Saintes, où il avoit passé quel-
ques jours pour y grossir son armée
des troupes du comte de Toulouse,
& des autres seigneurs ligüés que le
comte de la Marche lui avoit fait espé-
rer, & qui ne venoient qu'en petit
nombre.

Cependant il sortit de cette ville,
& marcha en descendant la Charente ,
pour en défendre le passage contre l'ar-
mée Françoisë. Il se campa sous Ton-
nai-Charente, & ayant appris que le

1242. roi prenoit la route de Taillebourg ; il vint se poster vis-à-vis cette place, qu'il trouva déjà rendue au roi : ce prince s'y étoit logé avec les principaux seigneurs , & avoit fait camper son armée dans la prairie aux environs de la ville.

Bataille
de Taille-
bourg, où
le roi est
victorieux,

Les deux armées n'étoient séparées que par la rivière, qui en cet endroit est fort profonde, mais peu large. Le roi d'Angleterre avoit vingt millé hommes de pied, six cens arbalétriers, & seize cens chevaliers, qui en comptant leur suite, faisoient un corps très-considérable de cavalerie. Le roi en commençant la campagne avoit autant d'infanterie, & presque le double de cavalerie ; mais il en avoit perdu une partie par les sièges & par les maladies que les grandes chaleurs avoient causées.

Son dessein étoit de passer la Charente, & celui du roi d'Angleterre de

l'en empêcher. La profondeur de la rivière étoit un grand obstacle pour les François.

1242.

Il y avoit devant Taillebourg un pont de pierre, mais si étroit qu'il y pouvoit à peine passer quatre hommes de front. Henri s'en étoit emparé, aussi-bien que d'un fort qui étoit de son côté à la tête du pont. Louis cependant pensoit à forcer ce passage. Il avoit fait préparer sur la rivière quantité de bateaux, pour s'en servir à faire passer le plus qu'il pourroit de ses troupes, dans le même temps qu'il feroit attaquer le pont, supposé qu'il trouvât quelqu'apparence d'y réussir.

L'ardeur du soldat ne lui permit pas de délibérer plus long-temps, & un mouvement que le roi d'Angleterre fit faire à son armée pour l'éloigner du bord de la rivière de deux portées d'arc, engagea l'affaire lorsque le roi y pensoit le moins.

1242.

Quelques officiers de l'armée françoise prirent ce mouvement pour une retraite. Dans cette pensée, cinq cents hommes sans attendre l'ordre se détachent, & attaquent le pont. L'exemple de ceux-ci en entraîna d'autres, plusieurs se jetterent dans les bateaux & gagnerent l'autre bord.

Les Anglois soutinrent vaillamment l'attaque du pont, & on se battit dans ce défilé avec beaucoup de valeur de part & d'autre. Les assaillans n'ayant pu d'abord emporter ce poste, leur ardeur, comme il arrive dans ces attaques brusques, se rallentit par la résistance des ennemis, & les François commencerent à reculer. Le roi qui étoit accouru au bruit, les ranima par sa présence, & encore plus par son exemple. Il s'avança le sabre à la main, & se jettant au plus fort de la mêlée, suivi de plusieurs seigneurs, il poussa

les Anglois hors du pont & s'en rendit le maître. 1242.

Le péril ne fit qu'augmenter par cet avantage : car le roi ayant très-peu de terrain, & ses soldats n'arrivant qu'à la file par le pont, & peu pouvant passer en même-temps dans les bateaux, il se trouva exposé à toute l'armée ennemie, avec une fort petite troupe : mais l'ardeur qu'inspire un premier succès suppléant au nombre, on fit reculer les Anglois, on gagna du terrain, la plupart des troupes passerent, & se rangerent en bataille à mesure qu'elles arrivoient. Les Anglois auxquels on ne donna pas le temps de revenir de leur première frayeur, reculerent & ensuite tournerent le dos : on les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'à Saintes, où plusieurs François, emportés par leur ardeur & par la foule, entrèrent mêlés avec eux, & furent faits prisonniers. Cette action se passa la

veille de la Magdeleine de l'année
1242. 1242.

Après cette déroute, le roi d'Angle-
terre, qui n'avoit que très-peu de trou-
pes ensemble, les autres étant disper-
sées par leur fuite, ne pouvoit gueres
manquer d'être enveloppé dans la cam-
pagne, & d'être fait prisonnier. Le
comte Richard voyant le péril auquel
le roi son frere étoit exposé, trouva le
moyen de l'en garantir. Il sçavoit que
le roi de France l'estimoit, qu'il avoit
de l'amitié pour lui, & que les grands
services qu'il avoit rendus dans la Pa-
lestine à plusieurs seigneurs françois,
en les tirant des mains des Infidèles,
lui avoient acquis une grande considé-
ration à la cour de France. Il quitta
son casque & sa cuirasse; il s'avança
vers l'armée françoise, n'ayant qu'une
canne à la main, & demanda à parler
au comte d'Artois, frere du roi. Le
comte s'étant avancé, & l'ayant reçu
avec

avec beaucoup de civilité , Richard 1242.
 le pria de le conduire au roi. Ce
 prince , que la modération n'aban-
 donna jamais , même au sein de la vic-
 toire , fit beaucoup de caresses à Ri-
 chard , & l'assura de la disposition où il
 étoit de lui donner toute satisfaction.
 Richard le supplia de lui accorder une
 suspension d'armes pour le reste de la
 journée & jusqu'au lendemain. Le roi ,
 toujours porté à la paix , lui accorda sa
 demande , & lui dit ces paroles en le
 congédiant : « Monsieur le comte , la
 » nuit porte avis , donnez-en un salu-
 » taire au roi d'Angleterre , & faites en
 » sorte qu'il le suive ». Le roi vouloit
 lui faire entendre qu'il devoit conseil-
 ler à Henri de faire une bonne paix
 avec la France , & de se départir de la
 protection qu'il donnoit à des rebelles
 contre leur Souverain. Mais Richard
 pensa d'abord à mettre la personne du
 roi son frere , en sûreté. Il piqua vers le

1242. lieu où il étoit, & lui ayant appris qu'il avoit obtenu une suspension d'armes pour le reste du jour & pour la nuit, il le pressa de partir, & de se retirer dans la ville de Saintes; ce qu'il fit sans tarder, avec ce qu'il avoit pu recueillir de ses troupes. Il y trouva le comte de la Marche, qui étoit aussi chagrin que lui de cette malheureuse journée. Il lui parla avec beaucoup d'aigreur, lui fit de grands reproches de l'avoir engagé mal-à-propos dans cette guerre, sans lui tenir les paroles qu'il lui avoit données. Où sont, lui demanda-t-il en colere, le comte de Toulouse, le roi d'Arragon, les rois de Castille & de Navarre, & toutes ces nombreuses troupes qui devoient accabler le roi de France? Le comte en rejetta toute la faute sur la comtesse reine sa femme. C'est votre mere, lui répondit-il, dont la rage contre la France, l'ambition insatiable, & le

zèle aveugle qu'elle a pour votre agrandissement, qui ont lié toute cette partie, & lui ont fait regarder comme immanquables des desseins chimériques. J'y perds, & elle aussi, plus que vous.

 1242.

Cependant le roi, pendant la nuit, fit passer le pont de Taillebourg à toute son armée, & établit son camp au même lieu où le roi d'Angleterre avoit eu le sien le jour précédent. Dès le matin il envoya faire un grand fourage jusques sous les murailles de Saintes, & l'on en ravagea tous les environs.

Le comte de la Marche espérant avoir sa revanche, fit sans consulter le roi d'Angleterre, une grande sortie sur les fourageurs qui s'étoient débandés, & les chargea vigoureusement, suivi de ses trois fils & d'un corps considérable de Gascons & d'Anglois, outre de leur défaite du jour précédent, & de cette nouvelle hardiesse des Fran-

~~1242.~~ François. Ceux-ci se défendirent avec la même vigueur qu'ils étoient attaqués, & quoiqu'en nombre beaucoup inférieur, ils firent ferme & se battirent en retraite, mais avec grande perte. Trois cents hommes de la commune de Tournai furent taillés en pieces, & le reste étoit dans un danger évident d'être enveloppé, parce que le roi d'Angleterre, qui dissimula sagement son ressentiment, envoyoit sans cesse de nouvelles troupes au comte de la Marche, & sortit même pour le soutenir. L'officier qui commandoit le fourage des François, se voyant en cette extrémité, envoya promptement demander du secours au camp. Le comte de Boulogne, dont le quartier étoit le plus avancé, ayant reçu cet avis, courut aussi-tôt le porter au roi, & fit en même temps prendre les armes à toutes les troupes. Chacun se rangea sous ses drapeaux, & le roi fit avan-

cer à grands pas les escadrons & les bataillons qui se trouverent le plutôt en état de marcher. Ces premières troupes arrêterent la furie de l'ennemi. Le comte de Boulogne tua de sa main le châtelain de Saintes, qui portoit la bannière du comte de la Marche, & insensiblement les deux armées s'étant rassemblées, l'action devint générale. Sitôt que les deux rois parurent, on entendit crier, *Montjoye, Saint-Denis* de la part des François, & *Realistes* de celle des Anglois. On combattit de part & d'autre avec un acharnement extraordinaire, & tel qu'on devoit l'attendre de deux partis animés, l'un par la victoire du jour précédent, & l'autre par le desir de réparer sa perte. On se battoit dans un pays fort peu propre à une bataille, embarrassé de vignobles & plein de défilés, où il étoit impossible de s'étendre; de sorte que c'étoit plutôt une infinité

1242.

de petits combats qui se donnoient, qu'une bataille régulière. La victoire fut long-temps douteuse, par l'opiniâtre résistance des Anglois, parmi lesquels Simon de Monfort comte de Leycester, se distingua beaucoup. Mais Louis qui se trouvoit par-tout, secondé par la noblesse de France, presque toujours invincible lorsqu'elle est d'intelligence avec son Souverain, combattit avec tant de valeur & de conduite, que l'ennemi plia de tous côtés, & fut repoussé jusques sous les murailles de Saintes, où le roi d'Angleterre se sauva, laissant la victoire & le champ de bataille aux François.

Le nombre des morts n'est pas marqué, mais il dut être grand, à en juger par la manière dont les historiens parlent de l'ardeur & de l'opiniâtreté des combattans. Le seigneur Henri de Hastings, vingt autres seigneurs Anglois & une grande partie de l'infan-

terie ennemie , furent faits prisonniers par les François. Le seigneur Jean Desbarres avec six chevaliers, & quelques autres, furent pris par les Anglois.

 1242.

Cette seconde victoire remportée par le roi en personne, réduisit les ennemis à la dernière extrémité, & le comte de la Marche pensa tout de bon à faire sa paix. Il envoya secrètement un de ses confidens à Pierre comte de Bretagne , l'ancien complice de ses premières révoltes , qui étoit dans le camp du Roi. Il le pria de ménager son accommodement tel qu'il plairoit à sa majesté de lui accorder , & lui donna ses pleins-pouvoirs à cet effet. Le comte de Bretagne sans rien demander en particulier , obtint le pardon du comte de la Marche aux conditions qu'il plut au roi de prescrire. Elles furent fâcheuses, mais en même temps l'effet d'une grande clémence du roi , qui

1242. étoit en pouvoir & en droit de dépouiller ce seigneur rébelle de tous ses Etats. Ces conditions étoient que toutes les places que le roi avoit prises sur le comte & la comtesse de la Marche lui demeureroient & au comte de Poitou à perpétuité; que le roi seroit quitte de la somme de cinquante mille livres tournois qu'il leur payoit tous les ans; qu'il pourroit faire paix ou trêve avec le roi d'Angleterre, comme bon lui sembleroit, sans leur consentement & sans qu'ils y fussent compris. Que le comte de la Marche feroit au roi hommage pour le comté d'Angoulême, pour Castres, pour la châellenie de Jarnac, pour tout ce que le roi lui laissoit, & pour tout ce qui en dépendoit. Qu'il feroit pareillement hommage-lige au comte de Poitiers pour Lusignan, pour le comté de la Marche & toutes leurs dépen-

dances , & cela contre tous hommes 1242.
 & femmes qui pourroient vivre &
 & mourir (1).

Cependant le roi d'Angleterre étoit demeuré à Saintes, afin d'y délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre pour le reste de la campagne , lorsqu'il fut instruit par le comte Richard son frere du traité que le comte de la Marche avoit fait. Ce prince en avoit appris le détail par un de ces seigneurs François qu'il avoit tiré de la captivité des Turcs, lequel par reconnoissance pour son bienfaiteur & par une générosité très-mal entendue , crut pouvoir en cette occasion trahir le secret de son Souverain. Il fit sçavoir de plus au comte Richard que le roi dont l'armée augmentoit tous les jours par l'arrivée de

(1) M. du Cange a rapporté cet acte tout au long dans ses observations sur l'histoire de Saint Louis , pag. 42.

1242. quantité de nouvelles troupes de tous les quartiers du royaume, avoit résolu d'investir Saintes incessamment, de la prendre par force ou par famine, & d'obliger le roi d'Angleterre, & tous ceux qui se trouveroient dans la place de se rendre à discrétion. Ce fut le 28 Juillet que cet avis fut donné.

Henri eut peine à croire cette nouvelle, mais il reçut un pareil avis presque en même temps, de la part de Guy & de Geoffroy de Lusignan, deux des fils du comte de la Marche. Ils l'assuroient que dès la nuit suivante Saintes seroit investie; que même les habitans étoient d'intelligence avec le roi de France, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour sortir de cette ville. Henri étoit sur le point de se mettre à table, mais l'affaire étoit si pressante qu'il monta sur le champ à cheval. Il fut suivi de ceux qui étoient les plus prêts à partir. Le reste des

seigneurs prirent après lui le chemin de Blaye, où il leur fit sçavoir qu'il se rendroit. Cette route qui étoit de treize à quatorze lieues, se fit presque toute d'une traite. L'armée se mit à la débandade sans vivres & sans provisions. Les bagages furent abandonnés & pillés; le roi d'Angleterre y perdit sa chapelle qui étoit fort riche, & plusieurs autres meubles précieux, dont les François profitèrent.

Le roi averti de la fuite du roi d'Angleterre se consola de l'avoir manqué, par la reddition de Saintes où il fut reçu avec une extrême joie du peuple & du clergé. Il en sortit aussi-tôt pour suivre l'armée Angloise, dont plusieurs soldats furent faits prisonniers. Il cessa de la poursuivre, s'étant trouvé incommodé après quelques lieues de chemin : & le roi d'Angleterre ne se croyant pas encore assez en sûreté à

Blaye, gagna Bordeaux, & mit la Garonne entre les François & lui.

1242.

Pour revenir au comte de la Marche, lorsque Pierre de Bretagne alla lui annoncer les conditions auxquelles le roi lui pardonnoit, elles lui parurent si dures qu'il en demeura tout consterné, & fut quelques temps sans parler, tant il étoit pénétré de douleur.

Mais le comte de Bretagne lui fit comprendre qu'il valoit mieux conserver une partie de ses Etats que de perdre le tout. Il faut observer que lorsqu'un seigneur vassal faisoit la guerre à son Souverain, ce qui s'appelloit tomber en félonie, le seigneur avoit droit de confisquer tous les biens de son vassal : & c'étoit pour punir le roi d'Angleterre de cette félonie, que Philippe Auguste s'étoit mis en possession de la plus grande partie des fiefs que

les prédécesseurs de Henri possédoient en France.

1242.

Le comte de la Marche prit enfin son parti & apporta lui-même le traité signé au roi. Il se jeta à ses pieds pour lui demander pardon. La reine sa femme, dont l'orgueil ne fut jamais plus humilié qu'en cette occasion, parut aussi en posture de suppliante. Le roi fit promettre au comte sur le champ, qu'en vertu de son hommage & de sa qualité de vassal, il accompagneroit au plutôt avec ses troupes, le comte de Bretagne contre le comte de Toulouse qu'on avoit pareillement résolu de châtier.

La fuite du roi d'Angleterre causa la ruine de tout son parti en Poitou & en Saintonge. Renaud de Pons employa le crédit de tous les amis qu'il avoit à la cour pour faire sa paix : il l'obtint avec beaucoup de peine, en se livrant lui-même, & sa ville de

1242. Pons à la miséricorde du roi. Guillaume l'archevêque seigneur de Parthenai, en fit autant. Le vicomte de Thouars & tous les autres, racheterent de même leur ruine prochaine par une entière soumission. Les autres places qui appartenoient au roi d'Angleterre en ces quartiers-là, ouvrirent leurs portes & se rendirent au roi sans résistance, excepté Montauban & quelques châteaux des environs qui furent assiégés & pris.

On n'étoit encore qu'au mois d'août, & la consternation étoit si grande parmi les Anglois, que Henri appréhenda pour la Gascogne. Il fut informé que Louis étoit sur le point de marcher vers cette province; & de plus, quoiqu'on ne fît pas alors sur mer des armemens pareils à ceux qu'on a vus depuis, cependant les armateurs des deux nations se faisoient une cruelle guerre, où les Anglois avoient du dessous pour

l'ordinaire. Tant de mauvais succès obligèrent le roi d'Angleterre à de- 1242.
mander la paix. Le roi tout porté qu'il étoit à la douceur, ne voulut rien décider sans l'avis de son conseil. Les conjonctures étoient les plus favorables pour chasser de France les Anglois: mais on étoit à la fin de la campagne. Les chaleurs excessives avoient causé tant de maladies & de morts dans l'armée qu'elle en étoit fort affoiblie, le roi lui-même ne se portoit pas bien; & ce fut principalement cette dernière raison qui obligea le conseil de ce prince à écouter les propositions du roi d'Angleterre, auquel on accorda, non pas la paix, mais une trêve de cinq ans.

Rien ne pouvoit arriver de plus heureux pour les seigneurs de la suite de Henri: tous étoient réduits à la dernière misère. Tous quitterent l'armée sans congé pour regagner leur

~~_____~~ pays; mais n'osant s'embarquer en Gascogne, parce que l'ancien comte de Bretagne feignant d'ignorer la trêve, infestoit la Manche; ils demanderent la permission de passer par la France. Le roi leur fit donner tous les passeports nécessaires : c'est une sorte de grace, disoit-il, que je ne refuserai jamais à mes ennemis. Ils traverserent donc tout le royaume pour se rendre à Calais, & en furent quittes pour des railleries qu'il leur fallut essuyer.

Quelques courtisans voulurent aussi mêler Henri dans leurs plaisanteries : mais Louis leur imposa silence d'un ton très-sérieux. *Quand ce ne seroit pas*, leur dit-il, *fournir au roi mon frere un prétexte de me haïr, sa dignité mérite bien qu'on en parle avec respect. Il faut espérer que les aumônes & les bonnes œuvres qu'on lui voit faire, le tireront du mauvais pas où les méchans l'ont jetté par leurs con-*

seils imprudens. Sentimens vraiment dignes d'un héros, qui trouve toujours des motifs de faire grace à un ennemi malheureux. Sentimens aussi dans un cœur tel que celui de Saint Louis, conformes aux préceptes de l'Evangile qui nous ordonnent de pardonner à nos ennemis. Le saint Monarque fit plus encore, il usa des plus rudes menaces pour obliger le comte de Bretagne à laisser la mer libre. Le roi d'Angleterre en profita pour se retirer dans son royaume, où les réflexions qu'il fit sur sa malheureuse expédition, lui ôtèrent le desir de revenir désormais soutenir en France les rebelles à leur Souverain.

Ainsi finit l'année 1242 qui termina à la gloire de Saint Louis, une guerre dangereuse qui paroïssoit devoir ruiner la France. Guerre civile allumée par des vassaux également redoutables par leurs qualités personnelles, par leurs alliances, par l'étendue, les richesses

1242. & la puissance de leurs domaines.
 Guerre étrangere projetée par les rois de Navarre, de Castille & d'Arragon; conseillée par un grand empereur, entreprise & soutenue par un monarque puissant en hommes & en richesses. Louis presque seul, trouva dans sa prudence & son courage, les moyens de résister à tant d'ennemis réunis : & seul contre tous, les réduisit à recourir à sa clémence & à ses bontés. Les rois de Navarre, de Castille & d'Arragon n'osèrent se joindre au roi d'Angleterre, qui vaincu deux fois, fut forcé de rentrer dans son isle, & d'y paroître dans l'état le plus déplorable. Enfin les vassaux rebelles à la France, humiliés & domptés, contraints de rentrer dans leur devoir sans pouvoir en sortir.

Quand on réfléchit que Louis n'avoit que vingt-huit ans lorsqu'il exécuta de si grandes choses, & que son caractère étoit encore fort au-dessus de sa fortune,

on ne peut s'empêcher de reconnoître 1242.
 qu'un tel prince par ses grandes qua-
 lités & ses vertus, étoit né pour com-
 mander à l'Univers & pour en faire le
 bonheur.

Louis après avoir pourvu à la tran-
 quillité des pays qu'il venoit de sou-
 mettre, revint à Paris, dont les habi-
 tans le reçurent avec ces transports de
 joie qu'ils ont coutume de faire éclat-
 ter lorsqu'ils revoient leur prince cou-
 vert de gloire, sur-tout lorsqu'il les a
 eux-mêmes préservés des incommodi-
 tés de la guerre.

Leur joie augmenta encore par la
 naissance d'un prince, auquel la reine
 Marguerite donna naissance dans le
 même-temps. Il fut tenu sur les fonts
 par l'abbé de Saint-Denis, baptisé par
 l'évêque de Paris, & nommé Louis
 comme son pere & son ayeul.

Après avoir dompté les Anglois &
 les rebelles, il restoit encore au roi de

1272. mettre le comte de Toulouse à la raison. Il avoit été un des principaux & des plus ardens chefs de la ligue. Il y avoit fait entrer Roger comte de Foix, Amauri vicomte de Narbonne, Pons de Olargues, & quantité d'autres des plus puissans seigneurs du pays : mais en trahissant son Souverain, il étoit lui-même trahi par ses vassaux, qui le haïssant beaucoup, avoient moins dessein de le soutenir que de l'engager à se perdre lui-même, en prenant le parti du roi d'Angleterre. En effet Guillaume Arnaud, de l'ordre de saint Dominique, inquisiteur de la foi, & Etienne de l'ordre de saint François son collègue, ayant été assassinés par les Albigeois dans le palais même du comte de Toulouse à Avignon, & sans qu'il en eût fait faire aucune justice, le comte de Foix & les autres vassaux du comte prirent cette occasion pour dégager leur parole, protestant qu'ils ne repren-

droient jamais les armes en faveur d'un fauteur d'hérétiques, & d'un persécuteur déclaré des Catholiques. C'étoit cette conduite qui avoit empêché le comte de Toulouse abandonné par ses vassaux, de venir joindre avec ses troupes, le comte de la Marche & le roi d'Angleterre ; de sorte que jamais diversion ne fut plus favorable au roi, & c'est ce qui lui facilita beaucoup ses victoires. Le comte de Foix en profita pour secouer la domination du comte de Toulouse, & pour rendre son comté un fief relevant immédiatement de la couronne de France. Le comte de Toulouse dans cet embarras, ne pensa plus qu'à faire son accord avec le roi. Tandis que l'évêque de Toulouse agissoit pour lui à la cour de France, il écrivoit au roi pour lui demander pardon de sa révolte, & le laissa le maître des conditions qu'il voudroit lui imposer. Louis lui pardonna, & lui accorda la

1242.

1243.

1243. paix conformément à ce qui avoit été convenu avec lui par l'ancien traité de Paris *. Le comte pour sûreté de sa parole, livra encore quelques forteresses au roi : il renonça à tout commerce avec les Hérétiques, & fit punir de mort ceux qui avoient assassiné les inquisiteurs; & pour marquer au roi la sincérité de son retour à l'obéissance qu'il devoit à son Souverain, il lui remit entre les mains des lettres de l'empereur Frédéric II, par lesquelles ce prince l'exhortoit à continuer dans sa révolte.

* Rapporté
ci - devant
pag. 31. &
suivantes.

Il seroit difficile de pénétrer les motifs de cette conduite étrange du Monarque allemand. Louis malgré les grands avantages qu'on lui offre, refuse constamment de prendre les armes contre Frédéric. Frédéric, sans autre espérance que de brouiller, souleve contre lui une partie de son royaume. Que de générosité d'un côté, que de duplicité

de l'autre ! Telle est la supériorité de la véritable vertu !

1243.

Au mois d'avril de cette année , la trêve faite entre la France & l'Angleterre l'année précédente , après les batailles de Taillebourg & de Saintes, fut confirmée à Bordeaux & mise en exécution. Jusques-là, en considérant la maniere dont on s'étoit comporté de part & d'autre, depuis que les armées eurent quitté la campagne, il semble qu'on n'avoit fait alors qu'un simple projet de traité : par celui de Bordeaux le roi demeura en possession de toutes ses conquêtes. Henri lui rendit les places qu'il avoit prises depuis la dernière campagne, & s'obligea de lui payer cinq mille livres sterling en cinq années.

Le fruit des victoires de Louis & de cette trêve, en même-temps si glorieuses & si avantageuses, fut la tranquillité de la France, qui ne s'étoit depuis

long-temps trouvée jouir d'une si pro-
 1243. fonde paix dans toutes les parties de
 l'Etat. C'est ce qui donna lieu à ce
 prince de penser plus que jamais à
 procurer celle de l'Eglise.

Il y avoit dix-huit mois que le Saint-
 Siège étoit vacant par le décès de Cé-
 lestin IV : les cardinaux en rejettoient
 la faute sur Frédéric, & Frédéric sur les
 cardinaux. Ceux-ci se plaignoient sur-
 tout que l'empereur retenoit encore
 dans ses prisons ceux de leurs confreres
 qu'il avoit pris sur la mer, lorsqu'ils
 alloient au concile convoqué par Gré-
 goire IX, & protestoient qu'ils n'éli-
 roient point de pape que les cardi-
 naux prisonniers ne fussent remis en li-
 berté, afin de procéder ensemble à
 l'élection d'un commun consentement.
 L'empereur se relâcha sur ce point &
 délivra les cardinaux : mais voyant
 qu'ils ne pouvoient encore s'accorder,
 que leurs divers intérêts les tenoient
 partagés,

partagés, & qu'une affaire de cette importance n'étoit pas plus avancée qu'au-
paravant, il eut recours aux moyens les plus violens pour les contraindre à la finir : car il fit investir Rome par son armée, & ravager toutes les terres des cardinaux.

1243.

Le roi animé d'un zèle sans doute beaucoup plus pur & moins violent, écrivit en même-temps aux cardinaux une lettre fort vive sur le même sujet, dans laquelle il leur reprochoit leur partialité, & leur insensibilité pour le bien général de l'Eglise, leur promettant néanmoins sa protection contre Frédéric, *dont nous ne craignons, disoit-il, ni la haine, ni les artifices, & dont nous blâmons la conduite, parce qu'il semble qu'il voudroit être en même-temps empereur & pape.*

Les cardinaux pressés & sollicités ainsi de toutes parts, s'assemblerent à

1243. Anagnie, & élurent enfin le jour de saint Jean-Baptiste le cardinal Sinibalde, Génois de la maison de Fiesque, qui prit le nom d'Innocent IV. C'étoit un homme de mérite, d'un grand sens, fort habile, & aimé de l'empereur, qui connoissant cependant la fermeté de Sinibalde, dit à un de ses confidens lorsqu'il apprit la nouvelle de cette élection, *le Cardinal étoit mon bon ami, mais le pape sera pour moi un dangereux ennemi.* L'empereur avoit raison, il sçavoit le proverbe, *que les honneurs changent les mœurs.* Les intérêts d'un cardinal sont bien différens de ceux d'un pape, qui se regarde comme le premier Monarque de la Chrétienté.

Cependant Frédéric témoigna beaucoup de joie en public, de l'élection de Sinibalde : il lui envoya une solennelle ambassade, dont étoit chef le fameux Pierre Desvignes, chancelier

de l'empire, qui nous a conservé quan-
 tité de lettres sur les différends de l'em- 1243.
 pereur avec les papes.

Les ambassadeurs présenterent à Innocent, une lettre fort honnête de la part de ce prince, par laquelle il lui faisoit offre de ses services & de toute sa puissance pour le bien de l'Eglise, en ajoutant toutefois à la fin du compliment, *sauf les droits & l'honneur de l'empire & des royaumes que nous possédons* : paroles dont la signification étoit bien différente à la Cour de l'empereur & en celle des papes, & qui faisoient entr'eux toute la difficulté des accommodemens.

Le pape récrivit à l'empereur qu'il le verroit avec joie rentrer dans la communion des fidèles, & qu'il le recevrait à bras ouverts, pourvu qu'il satisfît l'Eglise sur les points pour lesquels Grégoire son prédécesseur l'avoit excommunié ; que lui de son côté, étoit

prêt de le satisfaire sur ses plaintes ;
 1243. qu'en cas qu'il pût prouver que le Saint
 Siège lui eût fait quelque tort, il étoit
 en résolution de les réparer ; qu'il s'en
 rapporteroit volontiers au jugement
 des rois & des évêques, dans un con-
 cile qu'il offroit de convoquer à ce
 sujet. Il lui fit demander aussi avant
 toutes choses par ses envoyés , la
 délivrance des autres personnes qui
 avoient été prises sur la mer avec
 les cardinaux qu'on avoit déjà rela-
 chés.

La négociation n'eut aucun succès ;
 non plus que les sollicitations du roi
 qui avoit cette paix fort à cœur. Fré-
 déric recommença à mettre en usage les
 voies de fait. Il fit garder tous les pas-
 sages des Alpes. Il mit en mer quan-
 tité d'armateurs pour empêcher que
 le pape pût avoir communication avec
 les autres princes ; & quelques peres
 cordeliers ayant été pris & trouvés fai-

fis de lettres du pape pour diverses Cours de l'Europe , Frédéric les fit ^{1243.} pendre.

Pendant que cette rupture jettoit de nouveau l'Italie dans la consternation , la France étoit dans la joie par la naissance d'un successeur à la couronne. C'étoit le troisieme enfant que la reine avoit mis au monde. Les deux autres étoient deux filles qui furent nommées , l'une Blanche & l'autre Isabelle. On donna au prince nouveau-né le nom de Louis.

Leroi qui desiroit autant qu'il lui étoit possible de maintenir la tranquillité dans son royaume & s'assurer de la fidélité de ses sujers , fit cette année une chose qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit osé entreprendre. Elle étoit contre un usage pratiqué de temps immémorial , dont la suppression devoit faire de la peine à beaucoup de seigneurs ; mais d'ailleurs elle étoit

1243. d'une très-grande importance pour empêcher toutes les intrigues secrètes que les esprits factieux tâchoient toujours d'entretenir avec les ennemis de l'Etat.

Plusieurs seigneurs & gentilhommes François, & principalement les Normands, avoient des fiefs en Angleterre. La coutume étoit que, quand il y avoit guerre entre les deux nations, ceux qui en vertu de ces fiefs qu'ils possédoient dans l'un & dans l'autre royaume étoient vassaux des deux rois, se déclarassent pour le parti de celui dont ils tenoient le plus considérable de leurs fiefs, étant par-là censés être ses sujets naturels, tant que la guerre duroit. Alors le prince contre lequel ils servoient, faisoit les autres fiefs du seigneur qui se trouvoient dans son royaume, à condition de les restituer après la guerre finie. Cette coutume ne s'observoit pas seulement en-

tre les rois de France & d'Angleterre, on en ufoir de même toutes les fois 1243. que l'Empire étoit en guerre avec la France.

Le roi prit donc la réfolution d'abolir cet ufage à l'égard de l'Angleterre; & dans une afsemblée qu'il fit de ces feigneurs qui avoient des fiefs dans les deux royaumes, il leur déclara qu'il leur laiffoit la liberté entiere de le choifir lui, ou le roi d'Angleterre, pour leur feul & unique feigneur, mais qu'il vouloit qu'ils fe déterminaffent pour l'un ou pour l'autre; alléguant à propos ce paffage de l'Evangile, *que perfonne ne peut fervir deux maîtres en même-temps*. Quelqu'intérêt qu'euffent ces feigneurs à ne pas fubir cette nouvelle loi qui les privoit, ou des biens qu'ils poffédoient en Angleterre, ou de ceux qu'ils poffédoient en France, ils s'y foumirent néanmoins, les uns par complaifance pour le roi, les au-

1243. tres parce qu'ils voyoient que leur résistance seroit inutile. Quelques-uns passerent au service d'Angleterre, la plupart s'attacherent à celui de France ; & le roi dédommagea ceux-ci de ce qu'ils perdoient, en leur donnant les terres de ceux qui le quitoient, ou d'autres récompenses. A cette nouvelle, le roi d'Angleterre qui avoit le talent de faire toujours mal ce qu'il auroit pu bien faire, se livra à toute l'impétuosité de son génie, & sans garder aucune mesure, ni proposer aucune option comme avoit fait le roi de France, il confisqua les terres que les seigneurs François & principalement les Normands possédoient dans ses Etats. Ceux-ci en furent tellement irrités, qu'ils firent tous leurs efforts pour engager le roi à déclarer la guerre à Henri ; mais il les adoucit

1244. par ses promesses & ses libéralités. Tandis que le roi prenoit les me-

tures les plus efficaces pour maintenir ~~la~~ la tranquillité dans son Etat ; l'Italie 1244 se trouvoit livrée plus que jamais aux horreurs de la guerre civile , dont le pape rejettoit toujours la faute sur l'empereur , & l'empereur sur le pape.

L'empereur écrivoit aux princes de l'Europe qu'il étoit prêt de s'en rapporter aux rois de France & d'Angleterre pour ses intérêts les plus essentiels ; & le pape protestoît au contraire qu'il ne demandoit que l'exécution des paroles que l'empereur lui avoit fait porter pour la paix , & que ce prince ne cherchoit par ses feintes & ses artifices qu'à imposer à toute l'Europe & à réduire l'Eglise & le Saint-Siège en servitude. Il fulmina de nouveau l'excommunication contre lui. Il la fit publier par-tout , & même à Paris dans les Eglises.

Ce fut à cette occasion qu'un curé de cette capitale fit une action aussi

1244. hardie, qu'elle étoit peu convenable à un sujet trop sérieux pour y faire entrer de la plaisanterie. Il monta en chaire & parla de cette sorte à ses auditeurs: « Vous sçauvez, mes freres, que » j'ai reçu ordre de publier l'excommunication fulminée par le pape » contre Frédéric empereur, & de le » faire au son des cloches, tous les » cierges de mon Eglise étant allumés. » J'en ignore la cause, & je sçai seulement qu'il y a entre ces deux puissances de grands différends, & une » haine irréconciliable. Je sçais aussi » qu'un des deux a tort, mais j'ignore » qui l'a des deux. C'est pourquoi de » toute ma puissance, j'excommunie & » je déclare excommunié celui qui fait » injure à l'autre, & j'absous celui qui » souffre l'injustice d'où naissent tant » de maux dans la Chrétienté ». Ce discours fit rire non-seulement dans l'auditoire & dans Paris, mais encore dans


tous les pays étrangers. L'empereur qui l'apprit des premiers, en fit faire 1244.
 au curé des complimens qu'il accom-
 pagna de présens considérables. Le
 pape s'en ressentit à son tour, & le
 curé quelque temps après fut mis en
 pénitence.

Cependant l'empereur poussa si vi-
 vement le pape, qu'il fut obligé de
 s'enfuir d'Italie, & de venir chercher
 un asyle en-deça des Alpes. Il se sauva
 d'abord au travers de bien des dangers
 à Gênes sa patrie : mais ne s'y croyant
 pas encore en sûreté, il en partit sans
 trop sçavoir encore quel lieu il choisiroit
 pour sa retraite. Son dessein étoit de
 venir en France : mais il n'étoit pas sûr
 qu'on voulût l'y recevoir, & son in-
 certitude n'étoit point sans fonde-
 ment.

Soit qu'il eût déjà fait sonder le roi
 sur ce sujet, soit que les seigneurs de
 France ne fussent pas dans une dispo-

1244. sition favorable pour lui, il ne s'adressa pas directement à ce prince, mais il prit une autre voie. Il sçavoit que le roi avoit une extrême considération pour tout l'ordre de Cîteaux; il apprit qu'il honoreroit de sa présence le chapitre général qui devoit s'y tenir au mois de septembre, & il engagea l'abbé & tout l'Ordre, à demander au roi son agrément pour sa retraite dans le royaume.

Le roi se rendit effectivement à Cîteaux avec la reine sa mere, les comtes d'Artois & de Poitiers, & quelques autres des principaux seigneurs de France. Comme c'étoit la première fois qu'il venoit à cette célèbre abbaye, on l'y reçut avec les honneurs & les cérémonies dûes à la majesté & à la vertu d'un si grand prince. L'abbé de Cîteaux, les abbés de l'Ordre & les religieux au nombre de cinq cents vinrent au-devant de lui. Le roi descendit

de cheval , & reçut leurs complimens 
avec la plus grande bonté. 1244

Ce prince entra dans le chapitre , & s'y étant assis accompagné des seigneurs & de la reine sa mere , à qui par respect pour elle , il fit prendre la premiere place ; l'abbé de Cîteaux à la tête de ce grand cortége d'abbés & de religieux , vint se jeter à ses pieds. Le roi les voyant tous à genoux , se mit à genoux lui-même , les fit relever & leur demanda ce qu'ils souhaitoient de lui. L'abbé fit un discours fort pathétique pour supplier sa majesté de prendre en main la cause du chef de l'Eglise , persécuté par l'empereur , & finit en le conjurant les larmes aux yeux , de vouloir bien lui donner un asyle dans son royaume. Les autres abbés & les religieux accompagnerent le discours de l'abbé de leurs gémissemens & de leurs larmes , & firent connoître au roi que c'étoit une grace que

1244. l'Ordre en général, pour lequel il avoit tant de bontés, lui demandoit tout d'une voix.

Le roi leur répondit qu'il étoit très-édifié de l'attachement qu'ils faisoient paroître pour le pere commun des fidèles, qu'ils ne pouvoient pas douter que lui-même n'en eût aussi beaucoup, & qu'il ne fût bien sensible aux maux que souffroit le pape; qu'il auroit égard à leur demande; qu'il étoit très-disposé à soutenir les intérêts de l'Eglise & à la mettre à couvert de toutes sortes d'injures; qu'il prendroit la protection du pape autant que son devoir & son honneur l'exigeoient de lui; mais qu'il ne pouvoit point recevoir le pape en France qu'il n'eût consulté sur cela les seigneurs qui l'accompagnoient, & il ajouta qu'il ne tiendrait pas à lui que tout l'Ordre ne fût satisfait.

Mais les principaux seigneurs consultés quelque temps après, ne furent

pas d'avis que le pape vînt faire sa demeure en France. La jalousie qu'ils avoient conçue contre la puissance des ecclésiastiques dans le royaume , avec lesquels ils contestoient sans cesse sur les bornes de leur juridiction, leur fit appréhender la présence du pape, en qui cette puissance réside avec plus de plénitude. On le fit prier comme il s'avançoit vers Lyon, de ne pas passer outre. Le roi d'Angleterre & le roi d'Arragon lui refuserent pareillement l'entrée de leurs Etats : de sorte qu'il fut obligé de demeurer à Lyon, qui n'étoit pas encore alors réuni au royaume de France ; il relevoit de l'empire, de maniere néanmoins que l'archevêque en étoit le seigneur, & que les empereurs depuis long-temps n'y avoient aucune autorité.

Le souverain pontife ressentit vivement ce refus, & lorsque le docteur Martin envoyé du roi d'Angleterre,

1244.

lui rapporta sa réponse, on dit que dans sa colere il lâcha ces paroles inconfidérées qui choquerent extrêmement les Souverains : *Il faut , dit-il, venir à bout de l'empereur ou nous accommoder avec lui , & quand nous aurons écrasé ou adouci ce grand dragon , nous foulerons aux pieds sans crainte tous ces petits serpens.* Dès-lors il résolut de faire son séjour à Lyon & d'y assembler un concile pour y citer Frédéric & l'y déposer , s'il refusoit de s'accommoder avec le Saint-Siège.

Mais sur ces entrefaites, il survint un accident qui jeta toute la France dans la plus extrême consternation. Le roi fut attaqué à Pontoise, Joinville dit à Paris, d'une dyssenterie cruelle jointe à une fièvre ardente, qui firent en peu jours désespérer de sa vie. Il se condamna lui-même, & après avoir donné quelques ordres sur des affaires importantes de son Etat, il ne pensa plus

qu'à paroître au jugement de Dieu, & ~~_____~~
 fans attendre qu'on l'avertît de son de- 1244,
 voir, il demanda & reçut avec les plus
 grands sentimens de piété, les sacre-
 mens de l'Eglise.

C'est en ces tristes occasions où paroissent l'estime & l'amour que les peuples ont pour leur Souverain, & jamais on n'en vit de plus sensibles & de plus sinceres marques qu'en celle-ci. L'affliction étoit générale par toute la France. La noblesse, les ecclésiastiques, le peuple, prenoient également part à ce malheur public. Les Eglises ne déssemplissoient point; on faisoit par-tout des prieres & des processions; on venoit en foule de toutes les provinces, chacun voulant s'instruire par soi-même de l'état où ce prince se trouvoit. Il tomba dans une si profonde léthargie qu'on fut en doute s'il étoit mort, de sorte qu'une dame de la cour qui l'avoit toujours soigné pendant sa mala-

die, le croyant passé, voulut lui cou-
 vrir le visage : mais une autre s'y op-
 posa, soutenant qu'il n'étoit pas encore
 mort : il fut un jour dans cet état, &
 le bruit de sa mort se répandit par
 toute l'Europe. La reine mere or-
 donna qu'on exposât la châsse de saint
 Denis : elle fit apporter le morceau de
 la vraie Croix & les autres reliques
 qu'on avoit eues de l'empereur Bau-
 douin, & les fit mettre sur le lit du
 malade, en faisant hautement à Dieu
 *cette fervente priere : *Seigneur, glorifiez,*
non pas nous, mais votre Saint Nom ;
sauvez aujourd'hui le royaume de France
que vous avez toujours protégé. Le roi
 revint à l'instant de son assoupissement,
 ce qui fut regardé de tout le monde
 comme un effet miraculeux opéré par
 ces sacrés monumens de la Passion du
 Sauveur du monde. Les premières pa-
 roles que ce prince proféra dans ce
 moment, furent pour demander à Guil-

laume d'Auvergne évêque de Paris, 1244.
 homme célèbre par ses écrits & par la
 sainteté de sa vie, qui étoit présent, la
 Croix pour faire vœu en la prenant
 d'aller au secours des Chrétiens de la
 Terre-Sainte, avec résolution d'em-
 ployer ses armes & la vie qui lui avoit
 été rendue, à les délivrer de la tyran-
 nie des Infidèles. Ce fut envain que le
 sage prélat lui représenta les suites d'un
 si grand engagement : il insista d'un air
 si touchant & si impérieux tout ensen-
 ble, que Guillaume lui donna cette
 Croix si désirée. Il la reçut avec un
 profond respect, la baïsa & assura qu'il
 étoit guéri. En effet son mal diminua
 considérablement. Dès que sa santé fut
 affermie, il vint à Paris goûter le plus
 grand plaisir qui puisse toucher un bon
 roi : il connut qu'il étoit tendrement
 aimé. L'empressement tumultueux du
 peuple, les transports inouis d'allé-
 gresse & la joie répandue sur tous les

visages lui firent mieux sentir la place
1244. qu'il occupoit dans tous les cœurs, que
n'eussent pu faire des arcs de triomphe,
des illuminations ou des harangues étu-
diées. Aussi s'appliqua-t-il plus que ja-
mais au bonheur de ce même peuple,
aux prières duquel il ne doutoit pas
qu'il eût été rendu.

Le vœu que le roi venoit de faire
diminua beaucoup la joie que le retour
de sa santé avoit donnée à toute la cour.
La reine-mère qui prévoyoit qu'il ac-
compliroit infailliblement cette pro-
messe, en parut presque aussi conster-
née qu'elle l'avoit été du danger ex-
trême où elle l'avoit vu quelques mo-
mens auparavant. Le roi, après deux

1245. mois de convalescence, se trouva par-
faitement rétabli : il n'exécuta pas néan-
moins si-tôt son dessein, les préparatifs
pour une expédition si importante &
d'autres affaires, lui firent différer le
voyage pendant deux ans & demi, &

en attendant il demanda au pape des ~~missionnaires~~ missionnaires pour prêcher la croisade ^{1245,} dans le royaume, & s'appliqua durant cet intervalle, à mettre la France en état de se passer de sa présence.

Cependant toute l'Europe étoit attentive à ce qui se passoit au concile convoqué à Lyon par le pape Innocent IV. Il avoit commencé à la fin du mois de juin de l'année 1245 (1).

Le but de ce concile n'étoit pas seulement de terminer les différens de l'empereur Frédéric avec le Saint-Siège & de rendre la paix à l'Eglise, mais encore d'unir tous les princes Chrétiens entre eux pour la défense de la Religion contre les Infidèles. L'engagement que le roi avoit déjà pris par son vœu étoit un grand exemple, & l'on peut même assurer que sans lui tous les efforts &

(1) Ce fut à ce concile que le pape donna le chapeau rouge aux cardinaux.

toutes les bonnes intentions, du pape
1245. auroient eu peu d'effet.

La premiere de ces deux importantes affaires fut celle qui occupa d'abord le concile : il ne s'agissoit pas moins que de la déposition de l'empereur. Je n'entrerai pas dans le détail de tout ce qui s'y passa, cela m'éloigneroit trop de mon sujet : je dirai seulement qu'après plusieurs sessions on alla aux suffrages, & la condamnation ainsi que la déposition de l'empereur furent résolues. Ensuite le pape prononça le jugement par lequel il déclara Frédéric déchu de l'empire & de ses Etats, défendant à tous les fidèles de le reconnoître désormais pour empereur ni pour roi, dispensoit tous ses sujets du serment de fidélité qu'ils lui avoient fait, ordonnoit aux électeurs de l'empire de procéder à l'élection d'un nouvel empereur.

Frédéric étoit à Turin lorsqu'il apprit cette nouvelle. On peut s'imaginer

les mouvemens qu'elle produisit dans le cœur d'un prince aussi violent que lui : s'étant un peu calmé il se fit apporter la couronne impériale , & la mettant sur sa tête , il dit : *La voilà cette couronne qu'on veut m'enlever , & il y aura bien du sang répandu avant qu'elle m'échappe.* 1245.

Cette menace n'eut que trop d'effet : mais pour prévenir l'impression que pourroit faire dans l'Europe la publication de ce jugement du pape , Frédéric écrivit une lettre circulaire à tous les princes , pour leur faire comprendre les conséquences de cette entreprise ; qu'il s'agissoit dans cette affaire , non pas de son intérêt particulier , mais de celui des rois , qui devoient tout appréhender d'un homme qui traitoit si outrageusement le premier des Souverains.

Outre cette lettre circulaire , Frédéric en écrivit une particulière au roi

1245. de France, où répétant les principales choses qui regardoient l'intérêt commun que tous les Souverains avoient de ne pas souffrir que les papes osassent attaquer ainsi les têtes couronnées, il lui faisoit remarquer que quoique par l'usage le couronnement des empereurs appartînt au pape, il ne leur donnoit nul droit sur leurs couronnes & sur leur puissance temporelle, & qu'en vertu de cette cérémonie il ne pouvoit pas plus les en dépouiller qu'un évêque particulier d'un royaume pouvoit détrôner le roi qu'il auroit couronné. Ensuite il lui représentoit la nullité des procédures qu'on avoit faites contre lui, le prioit de se souvenir de l'étroite alliance qu'il y avoit depuis si long-temps entre les empereurs de sa maison & les rois de France. On voit encore une lettre de Frédéric sur le même sujet, qui fut apportée par Pierre Desvignes son chancelier, à saint Louis,

Louis, où l'empereur le faisoit juge avec les pairs laïcs & la noblesse de France, de la justice de sa cause. 1245.

On ne fait point en détail ce que le roi répondit à ces lettres, mais on sçait seulement par le témoignage d'un auteur contemporain (1), qu'il étoit fort mécontent de la conduite du pape en cette occasion : & comme il désapprouvoit aussi beaucoup certains emportemens de Frédéric, il ne prit alors aucun parti dans cette affaire, résolu de garder la neutralité. Il eut cependant au mois de novembre de cette année une conférence avec le pape dans l'abbaye de Cluny, sur les moyens de rétablir la paix dans l'Eglise. La reine-mere fut seule admise à cette conférence, & le secret qu'on affecta de garder sur ce qui y avoit été traité, donna lieu à

(1) *Chronicon Abbatiæ Senonensis in Vosago, lib. 4.*

1245. bien des conjectures. Ce qu'on sçait seulement par une lettre de Frédéric au roi d'Angleterre, c'est que le pape ne put être fléchi par les prières du roi, & qu'il ne voulut entendre parler d'aucun accommodement, à moins que Frédéric ne se soumît absolument & sans restriction, à ce qu'il plairoit au pape de déterminer touchant les villes de Lombardie qui s'étoient depuis long-temps révoltées contre l'empereur.

Louis étant revenu à Paris, comme il étoit toujours occupé de la pensée de la croisade, il fit à cette occasion un petit trait de plaisanterie à ses courtisans, qui en engagea quelques-uns à se croiser, autant par respect humain que par dévotion.

C'étoit la coutume que le roi aux fêtes de Noël fît présent aux seigneurs qui étoient à sa cour, de certaines capes ou casques dont ils se revêtoient

fur le champ : c'est ce qui dans les anciens comptes de la maison du roi , est 1245.
 appelé du nom de livrée , parce que le roi donnoit ou livroit lui-même ces habits aux seigneurs. Il y a encore aujourd'hui quelques restes de cette ancienne coutume pour les officiers commensaux de la maison du roi. Il en avoit fait faire un plus grand nombre & d'étoffes plus précieuses qu'à l'ordinaire. La veille de Noël qu'il avoit destiné à cette distribution , il fit savoir qu'il iroit à la messe de grand matin. Les seigneurs se rendirent de bonne heure dans sa chambre , où l'on avoit affecté d'avoir peu de lumieres. Le roi leur distribua ces capes , & après qu'il les eurent prises ils le suivirent à la messe. Quand il fut jour ou bien à la clarté des cierges de l'Eglise , chacun remarqua à l'endroit de la cape qui répondoit à l'épaule de ceux qui étoient devant lui , des croix en belle

1245. broderie d'or, & s'apperçurent qu'ils en avoient autant sur la leur. Ils comprirent la pensée du roi & en rirent avec lui au sortir de la messe, mais il n'y eut pas moyen de s'en défendre.

1246. Au commencement de cette année, le roi fit épouser à Charles de France son frere, Beatrix quatrieme fille du comte de Provence, sœur de la reine de France, de la reine d'Angleterre & de l'épouse de Richard frere du roi d'Angleterre. Le comte de Provence étant mort dans les derniers jours de l'année précédente, le roi fit marcher des troupes du côté de la Provence pour s'en saisir, comme d'un bien appartenant à la reine sa femme, fille aînée du comte & par conséquent son héritiere. Charles fut reconnu comte de Provence & mis en possession de toutes les places. Par ce mariage, la Provence qui avoit été usurpée sur la France après la mort de Louis-le-Bègue,

& en avoit toujours été séparée depuis, rentra dans la maison royale de France 1246.
plus de trois cents ans après cette séparation.

Le roi dans la même année fit chevalier à Melun le nouveau comte de Provence, & l'investit des comtés d'Anjou & du Maine, lui assigna sur son épargne une pension considérable, & le rendit un Prince très-puissant.

Ces différens soins & le gouvernement de l'Etat n'empêcherent pas Louis de se préparer au voyage d'outre-mer, quelques efforts que la reine sa mere pût faire pour l'en détourner. Elle ne cessoit de lui répéter qu'un vœu fait dans l'extrémité où sa maladie l'avoit réduit, c'est-à-dire, dans un temps où la tête n'est pas bien libre, n'étoit en aucune façon capable de le lier ; que le seul intérêt du royaume sans autre dispense suffisoit pour l'en dégager ; que tout demandoit sa présence tant

1246. au-dedans qu'au-dehors; l'infidélité des Poitevins qui n'obéissoient qu'avec regret; les mouvemens du Languedoc, qui n'étoient qu'affoupis; l'animosité de l'Angleterre; l'irréconciliable inimitié du pape & de l'empereur, qui mettoient l'Allemagne & l'Italie en combustion; l'intérêt de ses peuples, qui ne devoient pas lui être moins chers que les Chrétiens de l'Orient; sa tendresse pour sa famille, que son absence exposoit peut-être par la suite à toutes sortes de malheurs; enfin les larmes d'une mere qui n'avoit plus gueres à vivre, & qui regardoit cette séparation comme devant être à son égard sans retour. Blanche n'étoit pas seule de son opinion, la plupart des seigneurs pensoient comme elle: ils vinrent avec elle trouver le roi & lui firent les remontrances les plus vives sur le danger d'une pareille émigration. Ils lui représentèrent les difficultés

extrêmes quel'on trouveroit à y réussir; 1246.
 l'éloignement des lieux où l'on alloit
 porter la guerre ; le péril du transport
 des troupes au-delà des mers ou de leur
 marche au travers des pays habités par
 des peuples barbares , ennemis ou sus-
 pects ; le mauvais succès de tant de
 semblables entreprises où les plus belles
 & les plus nombreuses armées avoient
 péri , partie par le fer , partie par la
 famine ou par les maladies.

La reine avoit attiré l'évêque de
 Paris dans son sentiment , & comme
 c'étoit lui qui avoit donné la Croix
 au roi dans sa maladie , il vint le trou-
 ver avec la reine. Ce sage prélat em-
 ploya envain tout ce que la raison a de
 plus convaincant & l'éloquence de plus
 séduisant. Louis parut touché , mais il
 ne fut point ébranlé : « Eh bien , dit-il ,
 » la voilà , cette Croix que j'ai prise
 » dans une circonstance où , selon vous ,
 » je n'avois pas une entière liberté d'es-

1246. » prit, je vous la remets; mais en même-
» tems si vous êtes mes amis, & si j'ai
» quelque pouvoir sur vous, ne me re-
» fûsez pas la grace que je vous de-
» mande, c'est de recevoir le vœu que
» je fais de nouveau d'aller combattre
» les Infidèles. Pouvez-vous douter
» que je n'aye actuellement toute la
» connoissance requise pour contracter
» un engagement? Rendez-moi donc
» cette sainte Croix, il y va de ma
» vie: je vous déclare que je ne pren-
» drai aucune nourriture que je ne me
» revoye possesseur de cette précieuse
» marque de la milice du Seigneur ». Personne n'osa répliquer. Chacun se retira en versant des larmes, & l'on ne pensa plus qu'à seconder les soins que le Monarque prenoit de hâter l'exécution d'un dessein qui paroissoit venir de Dieu.

• Pour augmenter le trésor que le roi avoit amassé dans cette vûe, on imposa

une taxe sur tout le clergé tant séculier 1246.
 que régulier : elle étoit de la dîme de
 leur revenu, ce qui causa de grands mur-
 mures dans ce corps qui avoit jusques là
 fort applaudi à la croisade , mais dont le
 zèle n'alloit pas toujours jusqu'au par-
 fait désintéressement *. Ils étoient en-
 core fort choqués de ce que cette le-
 vée se faisoit par les commissaires du
 pape , qui imposoient en même-temps
 une autre taxe pour avoir de quoi se
 maintenir contre l'empereur. Mais le
 roi , sur les remontrances qu'on lui fit ,
 empêcha cette seconde levée , ne vou-
 lant pas , disoit-il , qu'on appauvrit les
 Eglises de son royaume pour faire la
 guerre à des Chrétiens , c'est-à-dire , à
 l'empereur. Envain Innocent lui en-
 voya plusieurs légats pour le supplier
 de lui permettre au moins de faire un
 emprunt sur les évêques : il fut inflexi-
 ble , & le bien de ses sujets l'emporta
 dans son cœur sur le respect qu'il eut

* Daniel ,
Tome III,
Edition de
1722, pag.
145.

1246. toute sa vie pour le premier pontife de la religion.

Cependant ce prince ayant formé le dessein de débarquer d'abord au royaume de Chypre, comme un entrepôt qui lui paroïssoit commode, & où Henri de la maison de Lusignan, régnoit alors, il fit faire avec l'agrément de ce prince, de prodigieux magasins dans cette isle, & frêter par-tout des vaisseaux qui devoient se rendre à Aigues-mortes sur la Méditerranée, où l'embarquement de l'armée françoise devoit se faire. L'empereur Frédéric le seconda généreusement, ayant donné ordre dans tous ses ports de fournir aux munitionnaires de France, des bleds, des vivres, des vaisseaux & toutes les choses dont ils auroient besoin.

Comme le roi d'Angleterre étoit l'unique voisin que le roi eût à craindre pour son royaume durant son absence,

& que la trêve faite avec lui après la =====
 journée de Taillebourg étoit sur le 1246.
 point de finir, un de ses principaux soins
 fut d'en assurer la prolongation. Après
 plusieurs négociations la trêve fut faite,
 & le pape s'en rendit le garant.

Le roi menoit avec lui le comte de la
 Marche & le comte Pierre de Bretagne,
 les deux plus grands brouillons de son
 Etat : mais le comte de Toulouse au-
 quel il ne se fioit gueres d'avantage ,
 n'avoit point encore pris, du moins de
 concert avec lui, la même résolution.
 Il fallut l'engager à accomplir son vœu
 dans une occasion si favorable, qu'il
 ne pouvoit pas refuser avec honneur
 sans indisposer son Souverain contre
 lui. Il promit au roi de le suivre, &
 ce prince lui prêta de l'argent pour
 faire ses préparatifs : néanmoins n'ayant
 pu les achever lorsque le roi partit, le
 comte retarda son voyage jusqu'à l'an-
 née suivante.

1246. En tout cela le roi agissoit en prince sage, mais il paroissoit encore dans toute sa conduite, autant de piété que de prudence. Lorsqu'il fut proche de son départ il se fit une loi qu'il garda toute sa vie, de ne plus se vêtir d'écarlate, ni d'aucune autre étoffe précieuse. Il ne portoit plus d'éperons dorés; il affectoit une extrême simplicité jusques dans ses armes, dans les harnois des chevaux qu'il montoit, faisant donner exactement aux pauvres ce qu'il épargnoit par cette pieuse modestie. On remarquoit dans tout son extérieur un air de pénitence & d'humilité qui marquoit parfaitement que le desir de la gloire n'avoit aucune part dans l'expédition qu'il méditoit.

Il juge un grand différend entre les comtés de Flandre & de Hainaut.

Cependant avant de partir il termina un différend qui faisoit alors beaucoup de bruit en Flandre, & qui auroit pu causer une guerre entre ses vassaux pendant son absence.

Jeanne comtesse de Flandre , étoit 1246.
 morte sans laisser d'enfans, ni de Fer-
 rand de Portugal son premier mari, ni
 de Thomas de Savoie son second : ce-
 lui-ci n'avoit remporté de cette alliance
 d'autre avantage que le titre de comte
 & une pension de six mille livres.

Marguerite sœur de la comtesse, lui
 succéda, paya le rachat de la pension,
 fit son hommage au roi de France, &
 se soumit au traité fait au commence-
 ment du regne de Louis pour la liberté
 de Ferrand. Elle eut des enfans de deux
 maris, dont le premier vécut même
 long-temps après le second. C'est ce
 qui donna naissance à cette fameuse
 querelle dont il est ici question. Voici
 comme elle est rapportée dans les chro-
 niques de Flandre *.

Baudouin premier, empereur de
 Constantinople, pere des deux prin-
 cesses Jeanne & Marguerite de Flan-
 dre, les avoit mises sous la tutelle de

* Chron.
 Flam. p.
 26.

1246. Philippe comte de Namur, son frere. Celui-ci les remit entre les mains de Philippe - Auguste roi de France , qui lui-même les rendit aux Flamans. Jeanne, avec l'agrément du monarque, épousa Ferrand de Portugal. Margurite trop jeune encore, fut confiée à la garde de Bouchard d'Avesne. C'étoit un seigneur bienfait, de beaucoup de mérite, à qui l'on ne pouvoit reprocher autre chose que de s'être chargé d'un grand nombre de bénéfices, qui l'obligèrent même d'entrer dans les ordres sacrés.

Embarassé de la multitude de ceux qui prétendoient à l'alliance de sa pupille, il consulta Mathilde veuve de Philippe d'Alzace, oncle de la jeune princesse ; il en étoit fort estimé : elle lui fit entendre qu'il pouvoit les accorder en se mettant lui-même sur les rangs. Il n'en fallut pas davantage pour lui faire oublier ce qu'il étoit. Il de-

mandé Marguerite , il l'obtient sans au-
cune contradiction & l'épouse clandesti- 1246.
nement selon quelques auteurs , &
selon quelques autres publiquement.

La réflexion suit de près la faute.
Elle lui rappelle son sous-diaconat. Il
part pour Rome , & court aux pieds
du pape demander dispense & pardon.
On veut bien lui faire grace , à con-
dition qu'il ira passer un an dans la
Terre-Sainte ; qu'il remettra la prin-
cesse entre les mains de ses parens , &
qu'il leur fera satisfaction d'un tel ou-
trage. Il promet tout & peut-être de
bonne-foi. Mais un regard de Mar-
guerite , & le tendre accueil qu'elle lui
fit à son retour , firent évanouir ses
belles résolutions : il proteste qu'il pré-
féreroit la mort au malheur d'être sé-
paré d'elle. Aussi-tôt il se vit frappé de
tous les foudres ecclesiastiques , qui
n'empêcherent pas néanmoins qu'il ne
naquit trois enfans de ce mariage illé-

1246. gitime. Cependant cette passion si tendre qui avoit résisté à toute la sévérité des loix ne put tenir contre le temps, & s'éteignit tout-à-coup. Les deux époux se séparèrent, & Marguerite devenue libre, accepta la main de Guillaume de Dampierre fils de Gui sire de Bourbon, dont elle eut cinq enfans. Alors la tendresse de Bouchard se ralluma plus vive que jamais. Il écrivit à la princesse, lui fit mille reproches; mais il n'en tira d'autre réponse, sinon qu'il pouvoit aller gagner les distributions de ses chanoines; que pour elle il ne lui paroïssoit pas qu'il manquât rien à son bonheur.

La mort de ce second mari mit toute la Flandre en combustion. Les d'Avesnes, enfans de Bouchard, & les Dampierre nés de Guillaume, prétendirent au préjudice les uns des autres, posséder les comtés de Flandre & de Hainaut, qui regardoient l'aîné des fils de Margue-

rite après la mort de cette princesse. 1246.
 On courut aux armes : on ne voyoit par-tout que ravages & désolation. On convint enfin de part & d'autre de s'en rapporter au jugement du roi de France & du légat Odon. Les princes intéressés , la comtesse leur mere , les seigneurs de toutes les villes des deux comtés , s'obligerent par serment d'acquiescer purement & simplement à la décision du monarque.

Louis , tout mûrement considéré , & la bonne foi de la mere , & le bien de la paix préférable à tout intérêt particulier , adjugea la Flandre à l'aîné des Dampierre , & le Hainaut au premier des d'Avesnes. Tout le monde applaudit à la sagesse du juge , & la tranquillité fut rétablie en Flandre , du moins pour quelques années.

Cependant le roi continuoit ses préparatifs pour l'accomplissement de la croisade. Dès le mois d'août de l'année

1246. précédente, le pape à sa priere avoit envoyé en France en qualité de légat le cardinal Eudes de Château-Roux, évêque de Toulouse, pour prêcher la croisade. Il étoit François de nation, & avoit été chancelier de l'Eglise de Paris. Peu de temps après son arrivée au commencement d'Octobre, le roi tint à Paris un parlement, c'est-à-dire, une grande assemblée d'évêques, d'abbés, de seigneurs & de la principale noblesse de France, où le légat commença à faire les fonctions de sa mission.

Comme il fut parfaitement secondé de l'autorité, de l'exemple & des discours du roi, son zèle eut tout le succès qu'il pouvoit desirer; chacun s'enrôla à l'envi pour le secours de la Terre-Sainte, & l'on vit renaître dans le cœur des François l'ancienne ardeur de ces expéditions d'outre-mer, si coûteuses dans leurs préparatifs, tou-

jours si malheureuses dans l'exécution. 1246.
 Les plus illustres d'entre ceux qui prirent la Croix à l'exemple du Monarque, furent les trois princes ses freres, Robert, Alfonse & Charles, Pierre comte de Bretagne & Jean son fils, Hugues duc de Bourgogne, Guillaume de Dampierre comte de Flandre, le vaillant comte de Saint-Pol & Gaucher de Châtillon son neveu, Hugue de Lusignan, comte de la Marche & Hugue le Brun son fils aîné, les comtes de Dreux, de Bar, de Soissons, de Réthel, de Montfort & de Vendôme, le sire Imbert de Beaujeu connétable, Jean de Beaumont grand chambellan, Philippe de Courtenai, Archambaud de Bourbon, Raoul de Coucy, Jean Desbarres, Gaubert d'Apremont & ses freres, Gilles de Mailli, Robert de Béthune, Hugue de Noailles & Jean sire de Joinville, dont l'histoire qu'il nous a donné de cette croisade

1246. est d'un stile si naïf, qu'elle porte le sceau de la sincérité & de la vérité. On nomme parmi les prélats qui se croiserent, Juhel de Mayenne archevêque de Reims, Guillaume Berruyer archevêque de Bourges, Robert de Cressonfac évêque de Beauvais, Garnier évêque de Laon, Guillaume de Buffi évêque d'Orléans, Hugue de la Tour évêque de Clermont, & Gui du Chatel ou de Châtillon évêque de Soissons. Car on étoit persuadé par l'usage de deux siècles, que quoique l'Eglise défendît aux prêtres d'aller à la guerre, il en falloit excepter les expéditions contre les infidèles, parce que c'étoit courir au martyre.

On peut juger de l'effet que produisit sur la simple noblesse & sur le peuple l'exemple des princes, des premiers seigneurs de l'Etat & des évêques. Par-tout où la croisade fut prêchée, on vint en foule prendre la

Croix, & le roi eut de quoi choisir 1246.
 parmi tous ceux qui se présenterent
 pour former une nombreuse & florif-
 sante armée.

Cette croisade produisoit réellement d'excellens effets : ceux qui s'y enrôloient satisfaisoient aux devoirs de chrétien , dont les moins scrupuleux & les moins exacts s'acquittoient d'ordinaire fidèlement. Les périls extrêmes qu'ils alloient courir, la résolution où ils étoient de prodiguer leur vie & d'acquérir la couronne du martyr en combattant contre les Infidèles , faisoient qu'ils se préparoient à ce voyage comme à la mort : ils mettoient ordre à leurs affaires domestiques, & plusieurs faisoient leur testament ; ils se reconcilioient avec leurs ennemis , mais surtout ils avoient grand soin de restituer le bien mal acquis, & d'examiner s'ils n'avoient rien à se reprocher en cette matière. Le sire de Joinville raconte

de lui-même ce qu'il fit avant de partir
 1246. en ces termes :

« Je fus toute la semaine à faire
 » fêtes & banquets avec mon frere de
 » Vauquelour & tous les riches hom-
 » mes du pays qui là étoient, & di-
 » soient après que avions bu & mangé
 » chançons les uns après les autres, &
 » demenoient grande joie chacun de
 » sa part, & quand ce vint le vendredi
 » je leur dis : Seigneurs, saichés que je
 » m'en vais outre-mer, je ne sçai si je
 » reviendrai jamais ou non ; pourtant
 » s'il y a nul à qui j'aye jamais fait aucun
 » tort & qu'il veuille se plaindre de moi,
 » se tire avant, car je le veux aman-
 » der, ainsi que j'ai coutume de faire à
 » ceulx qui se plaignent de moi ne de
 » mes gens, & ainsi le feys par com-
 » mun dit des gens du pays & de ma
 » terre. Et afin que je n'eusse point de
 » support, leur conseil tenant, je me
 » tirai à quartier, & en voulus croire

» tout ce qu'ils en rapporteroient sans
 » contredict ; & le faisoie , parce que 1246.
 » je ne vouloye emporter un seul de-
 » nier à tort. Et pour faire mon cas ,
 » je engaigé à mes amis grande quan-
 » tité de ma terre , tant qu'il ne me de-
 » moura point plus haut de douze cents
 » livres de terre de rente : car madame
 » ma mere vivoit encore qui tenoit la
 » plupart de mes choses en douaire ».

Le religieux Monarque donnoit lui-même l'exemple de ces œuvres de piété , moins pour se conformer à la coutume usitée dans ces sortes d'occasions que par la disposition de son cœur à la plus exacte justice. Son principal soin fut de découvrir & de réparer les désordres commis par ses officiers. Il envoya des commissaires dans toutes les provinces pour s'informer s'il n'y avoit rien de mal acquis dans ses domaines. On ne voit pas même qu'il s'en soit fié à ces premiers envoyés ; il fit partir

1246. secrètement de saints ecclésiastiques
 & de bons religieux pour aller faire
 les mêmes informations, afin de voir
 par leur rapport si ceux qu'il croyoit
 gens de bien n'étoient pas eux-mêmes
 corrompus. Il y eut très-peu de plain-
 tes, & dans ce petit nombre, celles qui
 se trouverent fondées, obtinrent les
 satisfactions convenables.

Le roi tout occupé qu'il étoit des
 préparatifs de son voyage, ne voyoit
 qu'avec une extrême douleur les maux
 de l'Eglise continuer par la guerre
 cruelle que le pape & l'empereur se
 faisoient l'un à l'autre, & qui produi-
 firent même des deux côtés, des con-
 jurations contre leurs propres per-
 sonnes.

Henri Landgrave de Turinge, après
 la déposition de Frédéric avoir été élu
 empereur en sa place par les archevê-
 ques de Cologne & de Mayence, &
 par quelques autres princes de l'empire.

Depuis

Depuis son élection , Henri avoit rem-
 porté une victoire sur Conrad fils de 1147.
 Frédéric , auquel par cette circonstance ,
 le pape étoit devenu plus redoutable
 qu'auparavant. Frédéric espéra que
 Louis dans la conjoncture du grand
 service qu'il alloit rendre à la Religion ,
 pourroit par de nouvelles instances ga-
 gner quelque chose sur l'esprit du sou-
 verain pontife. Il écrivit au roi pour
 lui demander de nouveau sa média-
 tion. Il lui donna plein pouvoir d'offrir
 en son nom au pape toutes sortes de
 soumissions , & d'aller consacrer le reste
 de ses jours au service de Dieu dans
 la Palestine , à condition seulement que
 le pape lui donnât l'absolution , & qu'il
 fit empereur à sa place son fils Conrad.

Ces offres avoient de quoi toucher ,
 ou du moins éblouir le pape : mais il
 ne craignoit gueres moins le fils que
 le pere , & dans une entrevue qu'il
 eut avec le roi à Cluny , il lui répon-

1247. dit que c'étoit-là un des artifices ordinaires de Frédéric, auquel il étoit bien résolu de ne pas se laisser surprendre ; que les parjures de ce prince devoient lui avoir ôté toute créance ; qu'au reste il s'agissoit de la cause de l'Eglise, dans laquelle rien n'ébranleroit jamais sa fermeté.

Le roi lui répliqua que quelque grandes que fussent les fautes que Frédéric avoit commises contre l'Eglise, on ne devoit point lui ôter toute espérance de pardon ; que Jésus-Christ dont les papes étoient les vicaires sur la terre, avoit ordonné de pardonner autant de fois que le pécheur se reconnoîtroit ; que la réconciliation de ce prince étoit de la dernière importance pour le bien de l'Eglise, & en particulier pour la guerre sainte ; que Frédéric étoit le maître de la Méditerranée, & qu'il étoit en état de beaucoup contribuer au succès de cette en-

treprise , ou beaucoup y nuire. Ecou-
 tez mes prieres , lui dit le saint roi , ^{1247.}
 celles de tant de milliers de pellerins
 qui attendent un passage favorable ;
 celles enfin de toute l'Eglise , qui vous
 demande par ma voix de ne pas re-
 jeter des soumissions que Dieu ne re-
 jette peut-être pas. Tout ce qu'il put
 dire fut inutile. Le pape fut inflexible.
 Il ne voulut rien écouter , & le roi
 sortit de cette conférence avec quelque
 indignation.

- On ne sauroit trop admirer dans ces
 occurrences la sagesse du roi. Il étoit
 assez puissant pour faire pencher la
 balance en faveur de celui dont il vou-
 droit prendre le parti : mais il voulut
 la laisser dans l'équilibre par la crainte
 qu'il eut que la justice ne fût pas du
 côté de celui qu'il soutiendrait. Il ne
 faut pas douter que ses lumieres & sa
 prudence ne lui eussent fait connoître
 que le pape & Frédéric avoient tort.

chacun de leur part, & qu'ils pouſſoient
 1247. leurs prétentions au-delà des véritables
 bornes de la juſtice. C'eſt pourquoi il
 attendit avec réſignation ce que la
 Providence en devoit ordonner.

 Après trois années de préparatifs,
 1248. tous les vaiſſeaux deſtinés pour le
 voyage de la Terre-Sainte étant aſſem-
 blés à Aigues-mortes, où les croiſés
 ſe rendoient de toutes parts, le roi
 qui étoit alors âgé de trente-trois ans,
 ſe mit en état de partir. Il manda à
 Paris ſes Barons, leur fit faire homma-
 ge & ſerment de fidélité, & obligea
 ceux qui demeureroient en France, de
 jurer qu'ils ne feroient rien contre ſon
 ſervice pendant ſon voyage, & garde-
 roient fidélité & loyauté aux deux
 princes ſes enfans Louis & Philippe
 qu'il laiſſoit en France.

Il ſe rendit enſuite à Saint-Denis,
 pour y prendre ſelon la coutume l'o-
 riſtame, qui étoit l'étendart royal, le

bourdon & les autres marques de pèlerin de la Terre-Sainte. Il les reçut 1248.
 par les mains d'Odon cardinal-légat ,
 qui devoit l'accompagner pendant tout
 le voyage , & se mit en marche au
 mois de juin , le vendredi d'après la
 Pentecôte de l'année 1248. De-là
 conduit par le clergé , la Cour & la
 ville , il alla monter à cheval à l'abbaye
 de Saint Antoine & prit le chemin de
 Corbeil , où les deux reines devoient
 se rendre le lendemain.

Etant arrivé à Corbeil , il y déclara
 régente la reine sa mere. La sagesse de
 cette princesse , ses lumieres , sa pruden-
 ce , une expérience de vingt-deux années
 dans le gouvernement , tout contribuoit
 à persuader au roi , qu'il ne pouvoit
 mettre l'Etat en de meilleures mains. Il
 lui fit expédier des lettres-patentes ,
 par lesquelles il lui donnoit le pou-
 voir de se former un conseil , d'y ad-
 mettre ou d'en exclure ceux qu'elle

1248.

jugeroit à propos, d'établir & de révoquer les baillifs, les châtelains, les forestiers par-tout le royaume, de conférer les charges & les bénéfices vacans, de recevoir en vertu de la régale les sermens de fidélité des évêques & des abbés, en un mot tout l'exercice de l'autorité royale.

Quoiqu'Alfonse comte de Poitiers, frere du roi, eût pris la croix avec les autres princes & seigneurs, il jugea à propos qu'il différât d'un an son voyage, pour aider la reine mere de ses conseils & de son autorité dans les commencemens de sa régence. La jeune reine Marguerite, oubliant la délicatesse de son sexe voulut absolument suivre le roi son mari. La comtesse d'Anjou imita son exemple. La comtesse d'Artois prit la même résolution : mais étant enceinte & se trouvant trop proche de son terme, on ne voulut pas lui permettre de s'embarquer en cet état. Elle retourna à

Paris, & ne fit le voyage que l'année suivante avec le comte de Poitiers. 1248.

Le roi continua sa route par la Bourgogne jusqu'à Cluny, où il eut encore diverses conférences avec le pape, principalement sur l'accommodement de Frédéric avec le Saint-Siège : mais elles furent aussi inutiles que les précédentes, nonobstant la mort de Henri Landgrave de Hesse, qui fut une fâcheuse circonstance pour le pape. Il fit élire à sa place roi des Romains, Guillaume comte de Hollande, qu'il opposa de nouveau à Frédéric. Il donna sa parole au roi d'employer toute son autorité pontificale pour empêcher que personne & en particulier le roi d'Angleterre fit aucune entreprise contre la France.

Le roi ayant reçu la bénédiction du pape, continua son voyage. Il fit forcer en chemin faisant la Roche-de-Gluy, qui étoit un château dont le seigneur

1248. nommé Roger de Clorêge *, faisoit de grandes vexations aux passagers & aux pèlerins de la Terre-Sainte, voloit & pilloit tous les marchands qui passoient sur ses terres. Le roi en fit une sévère justice : une partie du château fut rasée, & le tyran forcé de restituer ce qu'il avoit pris.

Le roi
part pour la
Terre-Sain-
te.

Le roi étant arrivé à Aigues-mortes où tout étoit prêt, il s'embarqua le vingti-cinq d'août, & après avoir attendu deux jours à l'ancre un vent favorable, il fit voile avec une très-belle armée, & une flotte parfaitement bien équipée.

Le trajet fut de trois semaines, & le roi arriva heureusement en Chypre vers le vingtième de septembre, au port de Limeffon sur la côte orientale de l'isle, où Henri de Lusignan roi de Chypre, le reçut à la tête de la noblesse de son royaume. Ce prince avoit aussi pris la Croix & il avoit pro-

mis au roi de le suivre dans son expédition, dès qu'on auroit résolu de quel côté on porteroit la guerre. Il conduisit le roi à Nicosie capitale de son royaume, & le logea dans son palais. Toute l'armée mit pied à terre les jours suivans, & se reposa des fatigues de la mer. Les provisions de bouche s'y trouverent en abondance : on ne se lassoit point, dit Joinville *, de voir & d'ad- 1248.

mirer les magasins que les pourvoyeurs françois avoient faits : c'étoit d'un côté, des milliers de tonneaux de vin posés les uns sur les autres, avec tant d'ordre qu'on eût pu les prendre pour de grandes maisons artistement étagées : de l'autre, des amas prodigieux de bleds qui formoient au milieu des champs, comme autant de grosses montagnes couvertes d'une herbe verte, parce que les pluies en avoient fait germer la superficie, ce qui les con-

1248. ferva toujours beaux & frais jufqu'à ce qu'on voulût les transporter à la fuite des troupes. Mais quoiqu'on n'eût rien à fouffrir de la difette , le changement d'air, les mauvaifes eaux , la bonne chair peut-être , & la débauche caufèrent une efpece de peste , qui emporta beaucoup de monde. Les comtes de Dreux, de Montfort & de Vendôme, Archambaud de Bourbon, Robert évêque de Beauvais, Guillaume Desbarres & près de deux cents cinquante chevaliers en moururent. Le faint roi ne s'épargnoit pas dans cette défolation publique : il alloit lui-même vifiter les malades, les confoler fans craindre de gagner leur mal : il donnoit de l'argent aux uns , des médicamens aux autres ; il les exhortoit tous à profiter de leur état en l'offrant à Dieu ; qui content de leur bonne volonté , les vouloit couronner avant même qu'ils euflent combattu.

C'étoit contre son inclination que 1248.
 le roi avoit pris le parti de passer l'hiver en Chypre. Quoique la moitié des Croisés ne fût pas encore arrivée, *si n'eussent été ses barons & ses proches*, dit Joinville, *il fût hardiment parti seul & avec peu de compagnie*. Mais il sçut utilement employer ce délai qui coûtoit tant à son cœur. Les fonds de la plupart des Croisés se trouvoient considérablement diminués par ce long séjour que personne n'avoit pu prévoir, il profita de la circonstance pour se les attacher. Joinville n'avoit plus que douze vingt livres tournois d'or; cependant il falloit faire subsister ses dix chevaliers, plusieurs menaçoient de le quitter. *Lors, dit-il, je fus un peu ébahi en mon courage, mais toujours avois fiance en Dieu. Quand le bon roi sçut ma destinée, il m'envoya querir, me retint à lui & me donna*

1248. huit cents tournois (1). Guillaume de Dampierre, Gaucher de Châtillon, Raoul de Coucy, & beaucoup d'autres seigneurs, se voyoient dans le même embarras que le sire de Joinville : le généreux Monarque s'obligea pour eux à des marchands Italiens, parmi lesquels on compte des Spinola & des Doria, noms qui sont devenus depuis si célèbres.

Le mélange des Latins avec les Grecs avoit fait naître de grands différends entre les Insulaires. Les Grecs par les soins du roi revinrent de leur schisme, abjurèrent les erreurs qu'ils y avoient ajoutées, & leur archevêque y fut rétabli.

(1) Il faut observer que tous les seigneurs qui s'étoient croisés, qui avoient suivi le roi, ne recevoient aucune paye : ils vivoient à leurs dépens & entretenoient leurs chevaliers.

La division regnoit entre la noblesse & leur archevêque ; il eut aussi le bonheur de les réconcilier. Mais ce qui étoit encore plus important , il fit la paix entre les Templiers & les Hospitaliers , en leur faisant comprendre qu'envain ils s'étoient dévoués au service de Dieu, si par leurs inimitiés conduites par leur intérêt particulier , ils effaçoient les belles actions qu'ils avoient faites contre les ennemis de la foi. 1248.

Aithon roi d'Arménie , Bohemond V prince d'Antioche & de Tripoli , se faisoient une cruelle guerre pour des intérêts fort embrouillés : Louis leur représenta si vivement les suites funestes de leurs divisions , qu'il les engagea enfin à conclure une trêve. *Ce Aithon , dit Joinville , étoit homme de grand renommée , & y eut beaucoup de gens qui passèrent en Arménie pour aller en*

sa bataille gagner & profiter , desquels
 1248. *puis n'en ouit-on nouvelles.*

La piété du Saint Roi Louis & la sagesse qui paroïssoit dans toutes les actions de sa vie, le rendoient puissant sur les esprits & sur les cœurs. On ne pouvoit le voir prier Dieu d'une manière si persuadée qu'on ne se sentît touché; & plusieurs Sarrazins esclaves dans l'isle de Chypre après l'avoir vu, demanderent le baptême, & voulurent être de la religion d'un prince qui étoit l'exemple de toutes les vertus.

On ne voyoit parmi les croisés que d'éternelles querelles qu'il n'étoit pas aisé d'accommoder : le Monarque obligé à beaucoup d'égards, agissoit en ces occasions moins par autorité que par douceur & par insinuation. Tous les grands seigneurs fiers de leur naissance, & qui la plupart faisoient le voyage à leurs dépens, n'obéïssient

qu'à demi : les traiter avec hauteur 1248.
 c'eût été les rebuter ; il falloit de grands
 ménagemens & Louis possédoit admi-
 rablement cet art précieux : sans ou-
 blier qu'il étoit leur maître, il leur fai-
 soit sentir qu'il étoit leur ami : chacun
 croyoit suivre son inclination & ne
 suivoit réellement que son devoir. Ja-
 mais il n'employa l'autorité, & toujours
 il trouva le moyen d'obtenir ce qu'il
 vouloit.

Ce fut encore à sa sollicitation que
 les Génois & les Pisans, acharnés de-
 puis long-temps les uns contre les au-
 tres, sacrifierent enfin leurs intérêts à
 celui de la religion, & signerent une
 suspension d'armes.

Telles étoient les occupations du
 saint Monarque lorsqu'il reçut une am-
 bassade de la part d'un prince Tartare
 nommé Ercalthai, qui se disoit converti
 à la foi chrétienne, & faisoit paroître le
 zèle le plus sincere pour son avance-

1248. ment. Le chef de cette députation étoit un certain David, que des religieux de la suite de Saint Louis reconnurent pour l'avoir vu en Tartarie, où le pape les avoit envoyés quelques années auparavant. Il remit au roi une lette pleine de traits de dévotion, où cependant l'affectation se remarquoit encore plus que le style du pays, & l'assura que le grand Cham s'étoit fait baptiser depuis trois ans; que les chrétiens n'avoient pas un plus zélé protecteur, & qu'il étoit prêt de favoriser de tout son pouvoir l'expédition des François.

On croit aisément ce qu'on souhaite; Louis charmé de ces prétendues conversions qui pouvoient être si utiles à la religion, fit tout l'accueil possible aux ambassadeurs, les traita magnifiquement, les mena au service de l'Eglise pendant les fêtes de Noël, les renvoya comblés de ses bienfaits, & les fit accompagner de quelques religieux

chargés de présens pour leur maître. ~~_____~~

C'étoit entr'autres choses, dit Join- 1248.

ville, une tente faite à la guise d'une chapelle, qui étoit moult riche & bien faite, car elle étoit de bonne écarlate fine, sur laquelle il fit entailler & par image l'Annonciation de la Vierge & tous les autres points de la Foi. Mais envain nos ambassadeurs Jacobins & Mineurs chercherent le prétendu Ercalthai : ils ne purent en avoir aucunes nouvelles. La conversion du grand Cham se trouva de même un être imaginaire : loin de protéger les Chrétiens, il se préparoit à leur faire une guerre cruelle. Ce qu'on peut conjecturer de tout ceci, c'est que le prince Ercalthai pouvoit être quelque petit seigneur Tartare peu connu & Chrétien, tel qu'il y en avoit dans ce pays-là. « De-là cette maxime énoncée dans » sa lettre, que Dieu veut que tous » ceux qui adorent la Croix, Latins,

1248.

» Grecs , Arméniens , Nestoriens vi-
 » vent en paix ensemble fans aucun
 » égard à la diverfité des fentimens ».
 Peut-être auffi cette fourberie étoit-
 elle l'ouvrage des moines de ces con-
 trées, gens corrompus pour la plupart,
 & qui ne cherchoient qu'à tirer quel-
 que chofe de la libéralité du roi, que
 fon zèle pour la religion expofoit plus
 qu'un autre à ces fortes de furprifes.

Tel étoit l'état de la Palestine lorf-
 que le roi prit les armes pour la fe-
 courir. Les Chrétiens originaires de
 l'Europe y poffédoient quatre princi-
 pautés, fçavoir celle d'Acre ou Ptolé-
 mais, dans laquelle les Vénitiens, les
 Génois & les Pifans avoient chacun un
 quartier qui leur appartenoit. Celle de
 Tripoly, celle de Tyr & celle d'An-
 tioche, fans parler de quelques autres
 feigneuries mouvantes pour la plupart
 de ces quatre principales : mais elles
 fe trouvoient investies & reflerrées de

tous côtés par les Mahométans, dont le plus puissant étoit Melech-Sala sou- 1248,
dan d'Egypte.

Le roi pour commencer la guerre avoit deux partis à prendre, c'étoit de la porter en Palestine ou dans l'Egypte. Les efforts de la plupart des croisades avoient été en Palestine, mais le succès que Jean de Brienne roi de Jérusalem avoit eu quelques années auparavant en Egypte, où la prise de Damiette avoit jetté les Sarrafins dans la dernière consternation, fit résoudre le roi à tourner ses armes de ce côté-là. Les suites funestes de l'expédition de Jean de Brienne ne l'étonnerent point. Comme Louis en connoissoit les causes, il espéroit éviter les embarras où Jean de Brienne étoit tombé malgré lui, & qui l'avoient obligé de rendre Damiette aux Infidèles. Ce fut donc dans les Etats de Melech-Sala, appelé dans nos histoires tantôt soudan de Babilone,

1248. tantôt soudan d'Egypte, que le roi se déterminâ de porter la guerre.

Quoique le bruit fût assez constant que le dessein du roi étoit d'aller en Egypte, néanmoins son séjour en Chypre tenoit en échec les princes d'Orient, jusque-là que le soudan de Babilone se flatta pendant quelque temps, que l'armement étoit en effet destiné contre la Palestine, & même que le roi dans l'impatience de se mettre au plutôt en possession de Jérusalem, se joindroit à lui contre les soudans avec lesquels il étoit en guerre, & sur-tout contre celui d'Alep.

Le soudan de Babilone assiégeoit alors Ernesse, ville du domaine de celui d'Alep, qui ayant trouvé le moyen de le faire empoisonner, le força de retourner en Egypte où il ne fit plus que languir. Cependant le calife de Baldak agit si prudemment auprès d'eux par ses envoyés, qu'il leur fit conclure

une suspension d'armes, afin d'être en ~~l'état~~
 état de repousser l'armée Chrétienne 1248.
 qui étoit sur le point de les attaquer.

Cependant le roi se dispoisoit sérieusement à partir : la perte qu'il avoit faite de beaucoup de brave noblesse & de soldats par les maladies, étoit en plus grande partie réparée par l'arrivée d'un grand nombre de croisés qui n'avoient pu partir de France avec la grande flotte. Un renfort considérable fut amené par Guillaume de Salisbury surnommé *longue-épée*, qui arriva en Chypre avec deux cents chevaliers Anglois. Le roi leur fit le plus gracieux accueil : il recommanda surtout aux François d'user à l'égard du comte & de ses chevaliers, de beaucoup de politesse & de complaisance, & il conjura les uns & les autres de suspendre du moins pendant la guerre sainte, l'antipathie des deux nations,

1248. & de penser qu'ils combattoient sous les enseignes de Jésus-Christ leur unique chef.

La saison s'avançoit & tout se préparoit au départ. Dès l'arrivée du Monarque en Chypre, il s'étoit tenu un conseil de guerre, dans lequel les avis avoient été fort partagés sur les projets de la campagne. Les uns vouloient qu'on allât droit à Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre, persuadés qu'on reprendroit aisément le royaume de Jérusalem, dont toutes les places étoient démantelées. Le principal but des croisés, disoient-ils, étoit de recouvrer la sainte cité, & Louis acquéroit une gloire immortelle s'il pouvoit rétablir le culte du vrai Dieu dans ces mêmes lieux où le salut du monde avoit été opéré.

Ainsi pensoient les Templiers & les Hospitaliers, soit que ce partileur parût

véritablement le meilleur , soit qu'il _____
 fût plus conforme à leurs intérêts par- 1248.
 ticuliers.

Les autres au contraire , ayant le roi de Chypre à leur tête , prétendoient que la conquête du royaume de Jérusalem , à la vérité facile , ne pouvoit pas se soutenir contre la puissance du soudan d'Egypte ; qu'avant que toutes les places en fussent rétablies , la plupart des croisés seroient retournés en France ; qu'il falloit aller à la racine du mal en attaquant Damiette ; qu'après que les soudans auroient été domptés , on iroit prendre possession de la Palestine. Louis fut touché de ces raisons , & encore plus lorsqu'il vit le roi Henri & tous les grands seigneurs de l'isle prendre la Croix.

Il fut donc résolu de porter la guerre en Egypte : mais parce que les loix de la religion , de l'honneur & de la che-

1248. valerie ne permettoient pas d'attaquer un ennemi sans aucune déclaration préliminaire, le Monarque envoya défier le soudan qui regnoit alors sur cette belle partie de l'Afrique. Le cartel annonçoit en même-temps un roi d'un courage intrépide & un missionnaire plein de zèle pour la Foi. Melech-Sala, c'est le nom du soudan, étoit sommé de rendre à la Croix l'hommage que tous les hommes lui doivent, s'il ne vouloit pas voir son pays ravagé par des gens qui ne craignoient rien lorsqu'il s'agissoit d'étendre l'empire de Jésus-Christ. On dit que ce malheureux prince, soit qu'il sentît sa fin approcher, il étoit gangrené de la moitié du corps, soit qu'il craignît pour ses Etats, ne put lire cette lettre sans répandre beaucoup de larmes. Il répondit cependant avec fierté « que les » François auroient moins de confiance » en leur nombre & en leur valeur, » s'ils

» s'ils avoient vu le tranchant de ses épées,
 » qui venoient d'enlever aux 1248.
 » Chrétiens leurs anciennes & nouvelles
 » conquêtes; que jamais nation n'avoit
 » insulté l'Egypte sans porter la juste
 » peine de sa témérité : que ceux qui
 » venoient l'attaquer de gaieté de cœur,
 » reconnoîtroient bientôt ce que sça-
 » voient faire des troupes jusques-là
 » toujours victorieuses, dont la pre-
 » miere journée seroit la dernière des
 » Chrétiens : que les enfans, comme
 » dit le saint Alcoran, s'entretiendroient
 » quelque jour de ce qui seroit arrivé.
 » Enfin que Dieu permet souvent que
 » le petit nombre remporte l'avantage
 » sur le plus grand, parce qu'il est
 » toujours pour ceux qui sont humbles
 » & patiens ». Ainsi de part & d'autre,
 on ne pensa plus qu'à se préparer à
 l'attaque & à la défense.

Sur cette réponse le roi se mit en
 état de partir. Grand nombre de vaif-

1249. seaux plats propres à faire des descen-
tes, qu'il avoit fait construire en divers
endroits de l'isle, se rendirent au lieu
marqué pour l'embarquement, aussi-
bien qu'un grand nombre de navires
qu'il avoit achetés fort chers des Gé-
nois & des Vénitiens.

Enfin le samedi d'après l'Ascension,
l'armée monta sur la flotte au port de
Limeffon, où elle attendit pour faire
voile que le vent fût favorable.

Cette flotte étoit composée de dix-
huit cens vaisseaux tant grands que pe-
tits. Il y avoit dans l'armée deux mille
huit cens chevaliers François, Anglois,
Cypriots. A en juger par cette multi-
tude de chevaliers, il falloit que l'ar-
mée fût très-nombreuse; car chaque
chevalier avoit d'ordinaire une assez
grande suite, & les historiens de ce
temps-là ne marquent gueres la gran-
deur des armées que par le nombre
des chevaliers qui s'y trouvoient, &

dont les plus considérables avoient chacun leur *ost*, c'est-à-dire, leur camp, leurs troupes & leurs bannieres séparés des autres corps. 1249.

Le roi avant de quitter le port de Limeffon, assembla les principaux seigneurs de l'armée, & après le conseil de guerre, déclara à tous les capitaines des vaisseaux qu'on alloit à Damiette; & qu'en cas que dans la route quelques-uns fussent séparés de la flotte, ils eussent à se rendre de ce côté-là. Le vent contraire les empêcha de sortir jusqu'au mercredi suivant. Ils en partirent ce jour-là. Mais ils n'étoient pas encore fort loin en mer, lorsqu'une furieuse tempête survint qui dissipa la flotte. Le roi fut obligé de relâcher à la pointe de Limeffon le jour de la Pentecôte 1249, avec une partie des vaisseaux; le reste fut poussé du côté d'Acre & en divers autres endroits; de sorte qu'il ne se trouva avec le roi

1249. que sept cens chevaliers , de deux mille huit cens qui s'étoient embarqués avec lui , sans qu'il sçût ce que le reste étoit devenu.

Il se remit en mer le jour de la Trinité. Il rencontra en chemin Guillaume de Ville-Hardouin prince de Morée , avec le duc de Bourgogne , qui ayant passé l'hiver en Morée , avoit joint son escadre à celle de Ville-Hardouin. Cette rencontre consola un peu le roi , mais ne le tira pas de l'inquiétude où il étoit pour le reste de sa flotte. Il arriva en quatre jours à la vue de Damiette , & jetta l'ancre assez près du rivage , où les Sarrafins l'attendoient bien préparés.

Cette ville passoit pour la plus belle , la plus riche , & la plus forte place de l'Egypte , dont elle étoit regardée comme la clef principale. Elle étoit à une demi-lieue de la mer , entre deux bras du Nil , dont le plus confi-

dérable formoit un port capable de ~~contenir~~
 contenir les plus grands vaisseaux. 1249.
 C'est-là qu'on voyoit cette grosse tour
 que les Chrétiens avoient prise avec
 tant de fatigues sous le roi Jean de
 Brienne. Elle servoit de défense contre
 l'ennemi, & de barrière pour les vais-
 seaux qui arrivoient d'Ethiopie & des
 Indes. Une grande chaîne, qui abou-
 tissoit de cette forteresse à une des
 tours de la ville, fermoit tellement
 l'issue que rien ne pouvoit ni entrer,
 ni sortir, sans la permission du sultan;
 ce qui lui procuroit un tribut immense,
 parce que c'étoit alors le seul passage
 pour les marchandises qui devoient être
 distribuées sur toutes les côtes de la
 Méditerranée. Le corps de la place
 étoit forrifié d'une enceinte de mu-
 railles, double le long du Nil, triple
 du côté de la terre, avec des fossés
 très-larges & très-profonds. C'étoit dans
 la conservation de cette ville, que le

1249. sultan avoit mis toute son espérance ;
 & c'étoit à la prise de cette place que
 tendoient tous les vœux de Louis ,
 persuadé que cette conquête le ren-
 droit maître de toute l'Egypte.

On ne fut pas plutôt à la vue de
 l'ennemi que toute la flotte se rassem-
 bla autour du roi. Les principaux sei-
 gneurs monterent sur son bord, & lui-
 même se présenta sur le tillac , avec
 un air à donner de la résolution aux
 plus timides. Sa taille étoit avantageuse
 & bien proportionnée, & *vous pro-*
metts , dit Joinville, *que oncques si bel*
homme armé ne vis , car il paroissoit
pardeffus tous , depuis les épaules en
amont. Et quoiqu'il fût d'une com-
 plexion très-délicate, son courage le
 faisoit paroître capable des plus grands
 travaux. Il avoit les cheveux blonds
 comme ceux de la maison de Hainaut ,
 dont il étoit par sa grande mere , &
 réunissoit tous les autres agrémens qui

accompagnent ordinairement cette cou-
leur. Sa chevelure extrêmement courte 1249.
suivant la coutume de ce temps-là,
n'en laissoit que mieux voir les graces
naturelles répandues sur son visage. On
y remarquoit je ne sçai quoi de si doux,
& en même temps de si majestueux,
qu'en le voyant on se sentoît pénétré
tout à la fois, & de l'amour le plus
tendre & du respect le plus profond.
La simplicité même de ses habits &
de ses armes, simplicité néanmoins
qui admettoit toute la propreté sans
affectation, lui donnoit un air guer-
rier encore plus que n'auroit pu faire
la richesse qu'il négligeoit.

« Mes amis, dit-il aux chefs de son
» armée, ce n'est pas sans dessein que
» Dieu nous a conduits à la vue de nos
» ennemis lorsque nous nous en croyions
» encore fort éloignés. C'est sa puissance
» qu'il faut ici envisager, & non pas
» cette multitude de barbares qui dé-

1249. **=====** » fendent le royaume où nous portons
 » la guerre. Ne me regardez point
 » comme un prince en qui réside le
 » salut de l'Etat & de l'Eglise. Vous êtes
 » vous-mêmes l'Etat & l'Eglise, & vous
 » n'avez en moi qu'un homme dont la
 » vie comme de tout autre, n'est qu'un
 » souffle que l'Eternel peut dissiper
 » quand il lui plaira. Marchons donc
 » avec assurance dans une occasion où
 » tout événement ne peut que nous être
 » favorable: si nous en sortons victorieux,
 » nous acquérons au nom chrétien une
 » gloire qui ne finira qu'avec l'univers.
 » Si nous succombons, nous obtenons
 » la couronne immortelle du martyre.
 » Mais pourquoi douter du succès,
 » n'est-ce pas la cause de Dieu que nous
 » soutenons? Oui sans doute, c'est par
 » nous & pour nous que le Sauveur
 » veut triompher de ces barbares:
 » commençons par en rendre gloire à
 » son saint nom, & préparons-nous à
 » celle d'en avoir été les instrumens».

On ne peut exprimer l'ardeur que ce discours inspira , & bientôt les Sarrafins en ressentirent l'effet. 1247.

Le sultan averti par ses sentinelles qu'on découvroit dans la mer une forêt de mâts & de voiles , envoya quatre galères bien armées pour reconnoître ce que c'étoit. Elles parurent au moment même que Louis achevoit de parler ; & s'étant trop avancées , elles furent tout-à-coup investies par quelques bâtimens qu'on avoit détachés contr'elles.

Trois accablées de pierres lancées par les machines que portoient les vaisseaux françois , furent coulées à fond avec tous les équipages ; la quatrième eut le bonheur d'échapper , & alla porter la nouvelle que le roi de France arrivoit suivi de toute son armée. Aussi-tôt le Monarque Egyptien donna ses ordres pour se préparer à la défense , & *dans peu* , dit Joinville , *il*

1249. *y eut grande compagnie à nous attendre.* Le spectacle de part & d'autre avoit quelque chose d'agréable & de terrible tout ensemble. La côte se trouva en un instant bordée de toute la puissance du soudan. La plage étoit couverte de navires, dont les pavillons de différentes couleurs faisoient une agréable peinture de la puissance des Chrétiens. La flotte ennemie composée d'un nombre infini de vaisseaux, étoit rangée dans une des embouchures du Nil par où l'on montoit vers Damiette. Le sultan en personne, d'autres disent Facardin son lieutenant, commandoit l'armée de terre. Le rivage & la mer retentissoient du bruit de leurs cors recourbés & de leurs nacaires, espece de timballes dont deux faisoient la charge d'un éléphant; c'étoit en affrontant ces deux armées ennemies qu'il falloit hasarder la descente; c'étoit aussi ce qu'on avoit ré-

folu de faire, & il n'étoit question que
de délibérer, si on la tenteroit avant
l'arrivée du reste des troupes & de la
flotte. 1249.

D'abord que le roi eut fait jetter
l'ancre, il manda les principaux chefs
de l'armée pour tenir conseil de guerre.
La plupart furent d'avis de différer la
descente, & d'attendre que le reste
des vaisseaux écartés par la tempête fût
rassemblé, le roi n'ayant pas avec lui
le tiers de ses troupes. Mais ce prince
guidé par son zèle, ne fut pas de ce
sentiment : il représenta avec vivacité
que le retardement feroit croire aux
ennemis qu'on les craignoit : qu'il n'y
avoit point de sûreté de demeurer à
l'ancre sur une côte fort sujette aux
tempêtes : qu'on n'avoit aucun port pour
se mettre à couvert de l'orage & des
entreprises des Sarrafins : qu'une se-
conde tourmente pourroit disperser le
reste des vaisseaux, aussi-bien que ceux

1249. que l'on vouloit attendre; que ce retard enfin pourroit ralentir cette première chaleur, qui pour l'ordinaire fait réussir les entreprises, & répandroit dans toute l'armée une impression de crainte dont on auroit peut-être de la peine à revenir. Tout le monde se rendit à des raisons si plausibles, & la descente fut résolue pour le lendemain à la pointe du jour.

On fit une garde exacte toute la nuit, & dès la levée de l'aurore, on fit descendre les troupes dans les chaloupes & dans les bateaux plats que le roi avoit fait construire en Chypre. Jean Dybelin comte de Jasse, eut son poste à la gauche en tirant sur le bras du Nil, sur lequel étoit la ville de Damiette. Le roi pour donner l'exemple, descendit le premier dans sa barque & choisit la droite, accompagné des princes ses frères & du cardinal-légar, qui portoit lui-même une croix fort

haute pour animer les soldats par cette vue. Le comte Erard de Brienne, le 1249.
 sire de Joinville & le seigneur Baudouin de Reims furent placés au centre. On avoit aussi disposé sur les aîles, des barques chargées d'arbalétriers, pour écarter les ennemis qui bordoient la rive. Ensuite venoit le reste des gens de guerre, qui faisoit comme le corps de réserve.

- Une multitude prodigieuse de Sarrafins tant infanterie que cavalerie, étoit rangée en bataille le long des bords de la mer. Le soudan n'y étoit pas, parce que sa maladie ayant beaucoup augmenté, il s'étoit fait transporter en une maison de plaisance, distante d'une lieue de Damiette.

Le signal ayant été donné, les vaisseaux chargés de troupes s'avancèrent au-devant des ennemis, qui d'abord qu'on fut à portée tirèrent un nombre prodigieux de flèches, à quoi

1249.

l'on répondit de même pour tâcher de les écarter. Les bateaux du milieu où étoit le sire de Joinville, voguerent plus diligemment que les autres. Lui & ses gens débarquerent vis-à-vis d'un corps d'environ six mille Sarrafins à cheval, vers lequel ils marcherent. Cette cavalerie vint au galop pour les attaquer; mais eux sans s'étonner, se couvrant de leurs boucliers s'arrêtèrent, & présentant les pointes de leurs lances qui étoient alors beaucoup plus longues qu'elles ne furent par la fuite, firent une espece de bataillon carré, derrière lequel les troupes qui arrivoient se rangeoient en ordre de bataille. Les Sarrafins effrayés d'une telle contenance, n'osèrent entreprendre de les forcer, se contentant de caracoler sans en venir aux mains: mais ils furent bien plus surpris lorsque la plupart des troupes de ce corps furent descendues à terre, ils virent toute cette infanterie

s'ébranler & marcher droit à eux. Alors ils tournerent bride & prirent la fuite. La chose se passa à peu près de même à la gauche, où le comte de Jasse fit sa descente. Il marcha en avant pour gagner du terrain, & vint former une même ligne avec le sire de Joinville. Alors la cavalerie sarrafine vint encore vers eux pour les attaquer, mais voyant qu'on ne s'épouvantoit point, & qu'on les attendoit de pied ferme, ils retournerent joindre le gros de leur armée.

Les bateaux de la droite où étoit le roi, aborderent les derniers à une portée d'arbalète du corps de Joinville. Les soldats du bateau qui portoit la bannière de Saint-Denis, autrement appelée l'oriflame, sauterent à terre, au milieu desquels un cavalier Sarrafin, ou emporté par son cheval, ou se croyant suivi de ses gens, vint se jeter le sabre à la main; mais il fut en même-temps

1249. percé de plusieurs coups & resta sur la place.

Le roi voyant la bannière de saint Denis arrivée , ne put se contenir , ni attendre que son bateau gagnât le bord : il se jeta dans la mer où il avoit de l'eau jusqu'aux épaules , & malgré les efforts que fit le légat pour l'arrêter , il marcha droit aux ennemis , *l'écu au cou , son heaume sur la tête & son glaive au poing.* L'exemple du Monarque fut un ordre bien pressant pour les François. Les chevaliers qui l'accompagnoient en firent de même. Dès qu'il eût gagné la terre , il voulut aller attaquer les Sarrafins , quoiqu'il n'eût encore que très-peu de monde avec lui , mais on l'engagea d'attendre que son bataillon fût formé : ayant eu le temps de mettre ses troupes en ordre de bataille à mesure qu'elles abordoient , il se mit à leur tête &

marcha droit aux ennemis qui s'étoient renfermés dans leurs retranchemens : mais en étant fortis ils se présentèrent en ordre de bataille. L'action devint générale , on se battit de part & d'autre avec beaucoup de courage. Ces braves croisés se surpassèrent en quelque sorte eux-mêmes, à l'exemple de leur saint roi qu'on voyoit toujours le premier par-tout. Les Egyptiens après une opiniâtre résistance , se virent enfin forcés de se retirer en désordre. Ceux qui échappèrent au glaive des vainqueurs prirent la fuite. Le carnage fut grand de leur coté : ils perdirent entr'autres généraux le commandant de Damiette & deux émirs très-distingués parmi eux. Ils ne furent pas plus heureux sur la mer. Leurs navires résistèrent quelque temps & leurs machines firent beaucoup de fracas : mais celles des François lancerent de grosses pierres & des feux d'artifice avec tant de

1249. promptitude, d'adresse & de bonheur, que les Infidèles maltraités par-tout furent obligés de plier après un combat de plusieurs heures. L'abordage acheva leur déroute, une partie de leurs vaisseaux fut prise ou coulée à fond, l'autre remonta le Nil & les Croisés demeurèrent maîtres de l'embouchure.

Pendant que les Croisés étoient occupés à faire leur descente, les généraux Sarrafins avoient envoyé trois fois au soudan pour lui rendre compte de ce qui se passoit & pour recevoir ses ordres : le troisieme message étoit pour l'avertir que le roi de France étoit lui-même à terre, mais ils n'en reçurent aucune réponse. La raison étoit que dans cet intervalle le bruit se répandit qu'il étoit mort; cependant cette nouvelle étoit fausse.

Prise de la
ville de Da-
miete,

Après cette victoire, le roi établit son camp sur le bord de la mer. Le

lendemain il fit débarquer tous les chevaux & toutes les machines sans que les Sarrafins parussent davantage. Pendant que l'on étoit occupé de ce travail, l'on vit Damiette tout en feu. Un moment après quelques esclaves Chrétiens en sortirent, & vinrent avertir le Monarque que les ennemis sur le bruit de la mort de leur soudan, avoient abandonné la ville & l'avoient livrée aux flammes. Le roi ayant reçu cet avis & s'en étant fait assurer encore par ceux qu'il y envoya, il y fit marcher ses troupes. On trouva le pont sur lequel il falloit passer pour entrer dans la place, rompu en partie. Il fut bientôt réparé, on éteignit le feu, & le roi se vit maître sans coup férir, & contre toute espérance, d'une des plus fortes villes de l'Orient, le premier Dimanche d'après la Trinité.

La prise de cette place fut sans doute un de ces coups extraordinaires

1249. de la providence de Dieu , qui répandit la terreur dans le cœur de ses ennemis pour produire un effet si surprenant & aussi peu espéré que celui-là. On ne perdit presque personne à la descente & nul seigneur de marque , excepté le comte de la Marche qui mourut quelque tems après de ses blessures.

Le saint roi ne manqua pas de reconnoître en cette occasion , la visible protection de Dieu : il en donna de sensibles marques en entrant dans Damiette , non pas avec la pompe & le faste d'un conquérant ; mais avec l'humilité d'un prince véritablement Chrétien , qui fait un hommage humble & sincere de la victoire au Dieu qui la lui a procurée.

Il entra dans la ville en procession pieds nuds , avec la reine , les princes ses freres , le roi de Chypre & tous les Seigneurs de l'armée précédés par le

légat, le patriarche de Jérusalem, les évêques & tout le clergé du camp. On 1249.
 alla de cette manière jusqu'à la principale mosquée, que le légat purifia & réconcilia avec les cérémonies ordinaires de l'Eglise, à la mere de Dieu, à laquelle elle avoit été dédiée par le Roi Jean de Brienne lorsqu'il avoit pris Damiette quelques années auparavant.

Il eût été à souhaiter que les sentimens de piété que tous les Croisés témoignèrent en cette occasion, eussent été aussi constans qu'ils le furent toujours dans le cœur du roi même. La prospérité en eût sans doute été par la suite la récompense, au lieu des malheurs dont Dieu châtia leurs débauches & les autres excès auxquels ils s'abandonnerent, malgré les ordres, les exhortations & l'exemple d'un prince qui n'étoit pas toujours aussi exactement obéi qu'il l'eût souhaité & qu'il le méritoit.

1249. On fut obligé de s'arrêter à Damiette, non-seulement pour attendre les vaisseaux dispersés par la tempête & qui arriverent heureusement les uns après les autres , mais encore à cause de l'accroissement du Nil qui se fait au mois de juin où l'on se trouvoit alors. L'exemple du roi Jean de Brienne qui s'étoit malheureusement engagé au milieu de l'inondation après la première prise de Damiette, fit prendre cette sage précaution.

Ce fut dans ce séjour & le repos si fatal à l'armée Chrétienne , que la plupart des Croisés ne pensèrent qu'à se divertir , ou plutôt à se livrer aux plus horribles désordres. Ces jeunes chevaliers ne se voyant point d'ennemis en tête , s'abîmèrent dans les plaisirs. Le grand jeu les posséda & leur fit perdre la raison avec leurs biens. Ils se consolèrent avec le vin de la perte de leur argent , de leurs chevaux & même

de leurs armes : leur fureur alla jusqu'à violer les filles & les femmes au mépris de toutes les loix divines & humaines. Les grands seigneurs consumoient tous leurs fonds en festins, dont la somptuosité étoit le moindre excès. Les simples soldats passaient les jours & les nuits à boire & à jouer. Tout étoit plein de lieux de débauches : *il y en avoit*, dit Joinville *, *jusques à l'entour du pavillon royal, qui étoient tenus par les gens du roi.* * Joinville, page 32. On peut dire avec un célèbre moderne (1), *que toutes sortes de vices y regnoient, ceux que les pèlerins avoient apportés de leurs pays & ceux qu'ils avoient pris dans les pays étrangers.* Il se commettoit mille violences contre les gens du pays & sur-tout envers les marchands; de sorte que la plupart

(1) Monf. l'abbé Fleury, mœurs des Chrétiens, pag. 399.

1249. de ceux qui d'abord apportotent des vivres en abondance, cessèrent d'y venir, & l'on vit bientôt la cherté causer la disette.

Le Monarque faisoit ce qu'il pouvoit pour remédier à tant de désordres, mais le peu d'obéissance qu'il trouva rendit presque tous ses efforts inutiles. On doit dire néanmoins à la gloire de ce grand prince, que tous les étrangers se louoient hautement de sa justice, & publioient par-tout qu'il leur donnoit les mêmes marques de bonté qu'à ses propres sujets. Quant à ceux qui dépendoient plus particulièrement de lui & à ses domestiques, ils furent châtiés très-sévèrement, chassés & renvoyés en France.

Cependant on apprit certainement que le bruit qui avoit couru de la mort du soudan, n'étoit pas véritable. Ce prince quoiqu'il fût dangereusement malade, avoit eu soin de cacher aux

Chrétiens

Chrétiens l'état où il étoit. Il envoya défier le roi pour décider dans un seul combat, de la fortune de l'Egypte : 1249.
 il lui marqua le jour & lui laissa le
 choix du lieu. La réponse du Monar-
 que fut, « qu'il n'acceptoit aucun jour
 » préfix, parce que c'étoit excepter les
 » autres ; qu'il défioit Melech-Sala
 » pour le lendemain comme pour tous
 » les autres jours ; qu'en quelqu'en-
 » droit & à quelque heure qu'ils
 » se rencontrassent, il le traiteroit en
 » ennemi jusqu'à ce qu'il pût le regar-
 » der comme son frere ». C'est que ce
 sage Monarque instruit que le soudan
 étoit attaqué d'un mal incurable, espé-
 roit profiter du trouble & des guerres
 civiles que sa mort causeroit parmi les
 Sarrafins. Il se contenta donc de for-
 tifier son camp & de faire faire la
 garde la plus exacte. Cette bravade
 du sultan n'aboutit à rien, car il n'a-
 voit pas assez de force pour se tenir

1249. à cheval : il envoya seulement un grand corps de troupes qui fit quelques mouvemens pour attaquer le camp du roi : mais ce prince sans vouloir permettre à plusieurs seigneurs qui le prièrent de leur laisser faire une sortie sur les Sarrafins, se contenta de se mettre en état de les repousser s'ils osoient tenter l'attaque. Il n'y eut que le seigneur Gauthier d'Autreche châtelain de Bar, de la maison de Châtillon, qui malgré les défenses du roi sortit avec un seul écuyer, pour voir s'il ne pourroit point enlever ou tuer quelques Mahométans. Il étoit monté sur un cheval entier fort en bouche, qui l'emportant vers l'armée des ennemis le jeta par terre. Aussi-tôt quatre Sarrafins vinrent fondre sur lui & l'assommerent à coups de massues. Il fut toutefois secouru par le connétable de Beaujeu avant qu'ils eussent pu l'achever ; mais il mourut de ses blessures.

fures. Tout brave qu'il étoit, le roi ne le plaignit point, & dit sagement 1249.
 qu'il seroit bien fâché d'avoir dans son
 armée beaucoup de ces faux braves sans
 obéissance ni subordination, capables
 d'y faire beaucoup plus de mal par
 leur sottise vanité & leur mauvais exem-
 ple, que de rendre aucun service.

Mais les Sarrafins n'osant attaquer
 l'armée chrétienne à force ouverte, ne
 laissoient pas de l'incommoder par des
 partis de cavalerie qui rodant tout au-
 tour du camp tuoient tous ceux qui
 s'en écartoient. Comme le soudan avoit
 promis un besant d'or à quiconque lui
 apporteroit la tête d'un chrétien, des
 Arabes, appelés Bedouins, se couloient
 toutes les nuits dans le camp, malgré
 la garde à cheval qui faisoit la ronde,
 & entroient jusques dans les tentes où
 ils coupoient la tête aux soldats qu'ils
 trouvoient seuls; de sorte que le roi
 fût obligé de mettre des corps-de-garde

1249. à pied au-dehors du camp, si près les uns des autres, qu'il étoit impossible que personne y entrât sans être découvert.

Les eaux du Nil étant rentrées dans leur lit à la fin de septembre, les seigneurs pressoient le roi de se mettre en campagne : mais il avoit résolu de n'en rien faire avant l'arrivée de son frere Alfonse comte de Poitiers, qui étoit parti d'Aigues-mortes au mois d'août avec la comtesse sa femme, la comtesse d'Artois & l'arrière ban de France. Leur retardement tenoit le roi fort en peine; mais enfin le comte débarqua heureusement à Damiette sur la fin d'octobre.

Il apportoit au roi une somme d'argent considérable. Le pape lui avoit accordé un bref apostolique, par lequel tout ce qu'on pourroit recevoir des croisés qui voudroient racheter leur vœu, & toutes les sommes données

par testament dont l'objet ne seroit pas déterminé, seroit remis au roi. L'empereur lui-même, lui envoya des vivres d'Italie & lui fit présent de cinquante beaux chevaux : « Charmé, di-
» soit-il, de trouver l'occasion de s'ac-
» quiter d'une partie des obligations
» qu'il avoit à ce prince pour les bons
» services qu'il en avoit reçus dans ses
» malheurs ».

1249.

L'arrivée du comte de Poitiers répandit une grande joie dans toute l'armée. On délibéra sans tarder de quel côté on porteroit la guerre. Il y eut sur cela deux sentimens. Les uns proposerent d'aller assiéger Alexandrie, appelée Babylone dans les histoires de ce temps-là, quoique bien différente de l'ancienne Babylone qui étoit bâtie sur l'Euphrate, & de Bagdad, aussi appelée Babylone, qui est sur le Tigre, au lieu qu'Alexandrie est sur le Nil. Les autres proposerent d'aller

1249.

attaquer le grand Caire. C'étoit le sentiment du comte Pierre de Bretagne, fondé sur ce que cette ville avoit un bon port où l'on pourroit mettre la flotte en sûreté, & tirer aisément des vivres par mer, soit de la Palestine, soit des autres endroits de la Méditerranée. Cet avis qui étoit aussi celui du comte d'Artois prévalut, parce que le Caire étant la ville capitale de l'Egypte, sa prise entraîneroit infailliblement celle de toutes les autres villes. Il y eut ordre de se tenir prêt à marcher au Caire. On laissa la reine & les autres princesses & dames à Damiette avec une forte garnison, & ensuite l'armée se mit en marche. L'armée du roi augmentée des troupes que le comte de Poitiers avoit amenées, & des autres renforts qu'il avoit reçus de la Palestine, étoit de soixante mille hommes, parmi lesquels étoient vingt mille cavaliers.

De si nombreuses troupes, si la dis-

cipline & l'obéissance y avoient égalé la bravoure, étoient plus que suffisantes 1249. pour la conquête entière de l'Egypte. On fit remonter le Nil à la flotte que cottoyoient les troupes de terre, jusqu'à l'endroit où le bras le plus oriental du Nil, se sépare de celui sur lequel étoit située Damiette.

Pendant qu'on étoit en marche, cinq cens cavaliers Sarrafins des mieux montés, faisant semblant de déserter de l'armée du foudan, vinrent se rendre au roi, qui les crut trop légèrement, défendit de leur faire aucun mal, & leur permit de marcher en corps avec l'armée. Un jour qu'ils crurent avoir trouvé l'occasion favorable, ils attaquèrent les Templiers, dont la brigade marchoit à la tête de l'armée: ils renversèrent un de leurs chevaliers aux pieds du maréchal Renaut de Bichers, & ceux-ci s'étant mis en défense les chargerent si vigoureusement que

1249. pas un feul de ces traîtres n'échapa. Ils furent tous pris, tués ou noyés en voulant traverser le fleuve. Les Sarrafins firent encore quelques tentatives, & il est parlé dans leurs histoires d'un combat où l'un de leurs émirs appelé Magelas fut tué, avec beaucoup de perte de leur part & très-peu du côté des Chrétiens.

Le roi étant arrivé à la pointe qui fépare les deux bras du Nil, s'y arrêta & y établit son camp, tant pour y faire reposer l'armée, que pour délibérer sur la maniere dont on pourroit passer le bras oriental de la riviere, qu'on appelloit alors le Thanis, parce que l'armée du foudan étoit campée fort proche de l'autre côté, à peu de distance d'une ville appelée Maffoure.

L'armée du foudan étoit très-nombreuse, toutes les forces de l'Egypte s'y étant rassemblées sur les nouvelles de l'approche de l'armée des croisés, qui

avoit répandu la terreur dans tout le pays; de sorte que dans la grande Mosquée du Caire, on exhorta tous les Musulmans à prendre les armes pour la défense de la religion Mahométane, qui n'avoit jamais été dans un plus grand péril. 1249.

Les premiers exploits qu'on avoit vu faire aux François à leur débarquement, la perte de Damiette, la maladie du foudan qui augmentoit tous les jours, étoient pour les Mahométans de terribles présages de ce qu'ils avoient à craindre d'une armée victorieuse, à laquelle rien ne paroïssoit impossible; & ils voyoient bien que si elle passoit une fois le Thanis tout étoit perdu. Ce fut ce qui obligea le foudan de faire des propositions de paix, qui paroïssent si avantageuses qu'il sembloit qu'on ne pouvoit les rejeter. Il envoya proposer au roi de le mettre en paisible possession de tout ce qu'avoient

1249. possédé autrefois les rois de Jérusalem, de donner la liberté à tous les Chrétiens captifs dans son empire, & même de lui laisser Damiette avec ses environs.

Ces offres étoient en effet telles qu'on n'eût pas balancé pour les accepter, si l'on eût pu s'assurer de l'exécution ; mais cette incertitude & les difficultés qu'on y prévoyoit les fit refuser : & quand on les auroit acceptées, la mort du soudan qui arriva dans ce temps-là, y auroit fait naître de nouveaux obstacles.

Cette mort, comme il l'avoit fort recommandé, fut tenue très-secrete, pour donner le temps à son fils Almoadan, qui étoit en Mésopotamie, de venir prendre possession de ses Etats. Il mit même entre les mains de deux de ses ministres auxquels il se fioit le plus, un grand nombre de blancs-signés, afin d'envoyer par-tout des ordres sous

son nom jusqu'à l'arrivée de son fils. Il chargea du gouvernement Secedum ^{1249.}
 Facardin , général de son armée. Cet
 homme passoit pour le plus vaillant &
 le plus sage de l'Egypte , & l'empereur Frédéric dans son voyage de Palestine , & après la trêve qu'il conclut avec les Mahométans , l'avoit fait chevalier ; honneur dont ce général faisoit tant de cas , que dans ses bannières il portoit les armoiries de Frédéric , avec celles du soudan d'Alep & celles du soudan d'Egypte.

Facardin justifia par sa conduite le choix que son maître avoit fait de lui dans des conjonctures si délicates. Il tenoit sans cesse l'armée des Chrétiens en haleine ; & tandis qu'avec le gros de ses troupes , il demeuroid toujours en état de s'opposer à leur passage , il envoyoit continuellement des détachemens , auxquels il faisoit passer la rivière par de petites places dont il étoit le

1249.

maître, pour insulter leur camp par les derrieres & enlever les convois qui venoient de Damiette.

Un de ces détachemens s'étant avancé secretement le jour de Noël jusques fort près du camp, enleva tout ce qui se trouva dehors, & força ensuite un quartier. Le sire de Joinville qui en fut averti, monta promptement à cheval avec le seigneur Pierre d'Avalon, & soutenu par les chevaliers du Temple, il repoussa les Sarrafins, & délivra les seigneurs Perron & Duval, deux freres qu'ils emmenoiient prisonniers.

Le roi pour plus grande sûreté, fit rapprocher les quartiers les uns des autres, & donna moins d'étendue à son camp. Il se chargea lui-même avec son frere le comte d'Anjou, de la garde des retranchemens opposés au camp des ennemis; confia au comte de Poitiers & au sire de Joinville, celle des lignes du côté de Damiette : le comte

d'Artois eut celle du parc de l'artillerie ou des machines de guerre. 1249.
 Facardin quelques jours après s'étant mis à la tête d'un gros détachement, parut en bataille entre Damiette & le camp des Croisés à dessein de l'insulter. Le comte d'Anjou s'étant trouvé en cet endroit, sortit au-devant des ennemis dont il fit un assez grand carnage dans la première ligne, & força les fuyards de se jeter dans le Nil où la plupart se noyèrent : mais il ne voulut pas attaquer la seconde ligne à cause de la multitude des pierriers qui tiroient sans cesse au travers de ses bataillons & bleissoient beaucoup de monde. Ce prince fit paroître beaucoup de valeur en cette occasion, où il se mêla plusieurs fois avec les ennemis, & s'acquit une grande réputation parmi les troupes.

Lorsque le roi eut assuré l'affiette de son camp, il fit prendre les mesures

nécessaires pour passer le Thanis. L'entre-
 1249. prise étoit très-difficile à exécuter :
 il étoit large & profond : tout ce que
 l'Egypte avoit de plus brave étoit
 sur le rivage opposé, dans la résolu-
 tion de défendre courageusement un
 passage de cette conséquence. Le saint
 Roi vit bien que tant d'obstacles ne
 feroient point aisés à surmonter. Pour
 en venir à bout, on résolut de cons-
 truire une digue ou chaussée dans la
 riviere, & de la pousser le plus près
 que l'on pourroit de l'autre bord. En-
 suite pour couvrir les travailleurs, on
 fit élever sur le bord de la riviere
 deux befrois : c'étoit des especes de
 tours à plusieurs étages faites de char-
 pente, semblables à celles dont on se
 servoit dans les attaques des villes : on
 y logeoit des arbalétriers ou des ar-
 chers pour écarter les ennemis à coups
 de flèches, & on les couvroit de cuirs
 de bœuf ou de cheval contre les feux

d'artifice des ennemis. Derriere ces tours on avoit fait deux chatz-chateils, ^{1249.} c'est le nom que l'on donnoit à des galeries pour aller à couvert dans les beffrois. Le comte d'Anjou commandoit dans cet endroit pendant le jour, & le sire de Joinville pendant la nuit. Si-tôt que les ennemis eurent reconnu le dessein des François, ils firent transporter de ce côté-là seize grosses machines qui lançoient sans cesse des pierres contre les travailleurs & contre les tours : le roi pour démonter ces machines & pour empêcher les ennemis d'approcher de si près, en fit faire dix-huit à-peu-près pareilles, de l'invention d'un ingénieur nommé Josselin de Courvant, homme très-habile qu'il avoit amené d'Europe. Les grands efforts de part & d'autre se firent en cet endroit : c'étoit une grêle continuelle de pierres & de flèches qui tuoient beaucoup de soldats : malgré cet obsta-

de la chaudière s'avançoit toujours

1249. Mais ce fut quelque chose de bien plus épouvantable lorsque les ennemis eurent préparé leur feu grégeois, artifice tout particulier, inconnu aux Européens, & dont le secret s'est perdu : ils le jettoient avec une espece de mortier ou de pierrier, ou bien avec des arbalètes à tour, desquelles on le décochoit après les avoir fortement bandées par le moyen d'une manivelle qui avoit beaucoup plus de force que les bras. Celui principalement qu'on lançoit avec le mortier paroissoit quelquefois en l'air de la grosseur d'un tonneau : on le souffloit aussi dans les combats avec de longs tuyaux de cuivre. « *Celui sur-tout qu'on lançoit avec le mortier*, dit Joinville *, sembloit à qui guettoit un dragon volant par l'air, & répandoit si grande clarté qu'il faisoit aussi clair dedans notre ost, camp, comme

* Joinville,
Pag. 39.

» le jour, tant y avoit grand flâme de
 » feu. Un soir avint que les Turcs ame- 1249.
 » nerent cet engin terrible, engin à
 » mal faire par lequel ils nous jette-
 » rent le feu grégeois a planté, qui
 » étoit la plus terrible chose que onc-
 » ques jamais je viffe. A donc s'écria
 » messire Gauthier mon compagnon,
 » seigneur, nous sommes perdus à ja-
 » mais sans nul remede : car s'ils brû-
 » lent nos chatz-chateils nous sommes
 » ars & brûlés : si nous laissons nos
 » gardes nous sommes ahontés. Par-
 » quoi, que chacun se jette à genoux,
 » & crions mercy à notre Seigneur,
 » *en qui est toute puissance* ». Ils le
 firent, & le redoutable feu ne leur
 causa aucun dommage. Le saint roi de
 son côté étoit toujours prosterné en
 terre & crioit à haute voix : *Beau Sire*
 Dieu Jésus-Christ, garde-moi & toute
 ma gent, & *crois moi*, continue le

1249. sénéchal de Champagne, *que ses bonnes prieres & oraisons nous eurent bon métier.* Nos François sçavoient le secret d'éteindre ce feu, & ils y réussirent quelquefois. Les Infidèles le jetoient plus souvent la nuit que le jour : mais une fois en plein jour, après avoir fait pendant quelques temps des décharges continuelles de leurs pierriers contre les beffrois & aux environs, pour écarter tous ceux qui étoient sur le bord de la rivière, ils jetterent leur feu si juste & si heureusement qu'il ne put être éteint, & qu'il consuma les beffrois & les galeries. Le comte d'Anjou étoit présent & se désespéroit de voir que ce malheur arrivoit dans le temps de sa garde. On eut toutes les peines du monde à l'arrêter & l'empêcher de se jeter lui-même au milieu du feu pour tâcher de l'éteindre.

1250. Cet accident chagrina fort le roi,

d'autant plus qu'en ce pays-là on ne trouvoit point de bois propres à répa-
rer ce dommage. 1250.

Il y avoit près de trois mois qu'on étoit dans ce poste, & le travail n'étoit gueres plus avancé qu'aux premiers jours, parce que les ennemis avec leur artillerie, ruinoient souvent en un jour ce qu'on avoit fait en plusieurs. On commençoit à manquer de vivres, & déjà l'on délibéroit de reprendre le chemin de Damiette lorsqu'un Bedouin ou Arabe, abandonnant & sa religion & les Sarrafins, vint trouver le connétable de Beaujeu & lui offrit pour cinq cents besans d'or, de lui indiquer un gué où toute la cavalerie pouvoit passer. La proposition fut acceptée avec joie, on ne pensa plus qu'au choix des mesures les plus convenables à la circonstance. Le duc de Bourgogne fut choisi pour demeurer à la garde du camp avec les seigneurs & les troupes

1250. de la Palestine , tout le reste eut ordre de se tenir prêt à franchir le fleuve. Le comte d'Artois, prince avide de gloire, demanda l'honneur de passer le premier à la tête de l'armée : le roi qui connoissoit son courage bouillant, emporté, fougueux, lui représenta avec douceur, que son extrême vivacité ne lui permettroit pas d'attendre les autres ; qu'infailliblement il s'attireroit quelque malheur, & que peut-être même sa trop grande précipitation exposeroit l'armée à se perdre. « Mon-
 » sieur , répondit le comte avec feu,
 » je vous jure sur les saints Evangiles,
 » que je n'entreprendrai rien que vous
 » ne soyez passé ». Le Monarque se rendit à cette condition & crut avoir pourvu à tout, soit en ordonnant que les Templiers feroient l'avant-garde quand on seroit de l'autre côté, soit en prenant le serment de son frere & qu'il sçauroit se modérer, serment

qu'il ne devoit pas tenir & dont le violen-
tement fut la perte de toute la ^{1250.}
 Chrétienté d'Orient.

Le jour commençoit à peine à paroître lorsque le comte d'Artois entra dans le fleuve à la tête de l'avant-garde, & s'avança fièrement vers un corps de trois cents chevaux Sarrafins qui semblerent vouloir lui disputer le passage. Tout prit la fuite à son approche, & l'armée continua de passer sans aucun obstacle. On perdit néanmoins quelques hommes qui se noyèrent, le gué manquant en certains endroits. De ce nombre fut Jean d'Orgemont, chevalier très-estimé pour son mérite & sa valeur.

Rien n'égala la consternation des Infidèles à la vue de l'intrépidité françoise. Le comte d'Artois témoin de cette frayeur, oublie bien-tôt les sages remontrances du roi son frere. L'aspect d'un ennemi tremblant & fuyant de tous

1250. côtés, irrite son courage : il aspirait à l'honneur de cette journée. Il part dès le matin & se met à la poursuite des fuyards. Envain les Templiers lui crient qu'il trouble l'ordre, & que cette retraite des Egyptiens n'est peut-être qu'une ruse concertée : il n'écoute rien que son ardeur & la crainte que quelqu'un ne le devance. Malheureusement il avoit auprès de lui un seigneur d'une grande considération, que les années avoient rendu si sourd qu'il n'entendoit point ce que disoient les Templiers : c'étoit Foucault de Melle, qui avoit été son gouverneur, & qui par honneur tenoit la bride du cheval de son élève. Ce brave vieillard n'ayant rien tant à cœur que de voir le comte remporter le prix de cette journée, loin de l'arrêter suivant l'ordre du roi qu'il ignoroit, crioit à pleine voix, *or à eux, or à eux*. Quand les Templiers virent l'inutilité de leurs repré-

sentations, *ils se pensèrent être ahontés*, dit Joinville, *s'ils laissoient aller le* 1250.
prince devant eux : lors tout d'un ac-
cord, vont serir des éperons tant qu'ils
purent. Cette troupe de preux au nombre
 de quatorze cents chevaliers, d'autres
 disent deux mille, arrive dans cet état au
 camp des Infidèles, passe les premières
 gardes au fil l'épée, & porte par-tout
 la terreur & la mort. Ils ne s'atten-
 doient pas à une attaque de cette es-
 pece. Facardin étoit alors dans le bain : il mon-
 te à cheval presque nud, court aussi-tôt
 vers le lieu de l'alarme, rallie quel-
 ques-uns de ses gardes, & soutient
 quelques momens l'impétuosité fran-
 çoise. Enveloppé de toutes parts, il
 reçoit au travers du corps un coup de
 lance qui lui ôte la vie. Le bruit de sa
 mort assure la victoire aux François. Ce
 ne fut plus qu'une déroute, tous les
 Sarrafins prennent la fuite. Si-tôt que
 l'avant-garde fut passée, elle entra dans

1250. le camp ennemi, fit main-basse sur tout ce qui s'y rencontra, le mit au pillage & s'empara de toutes les machines de guerre.

Le comte d'Artois voyant les ennemis fuir de tous côtés, eut bien-tôt oublié son serment : accompagné de quelques-uns de ses chevaliers, il quitta la tête de l'avant-garde & se mit à poursuivre les ennemis. Ce fut inutilement que Guillaume de Sonnac grand-maître du temple, essaya de lui représenter que leur petit nombre déjà épuisé de fatigue, ne leur permettoit pas de s'engager plus avant; que se montrer à découvert c'étoit vouloir détromper les Infidèles, qui les avoient pris pour toute l'armée; que revenus de leur erreur, ils se rallieroient suivant leur coutume avec la même facilité qu'ils s'étoient dissipés; qu'alors on couroit risque d'être enveloppé & de ne pouvoir être secouru qu'en affoiblissant l'armée;

mée, ou peut-être même en y mettant ~~le désordre~~
 le désordre. *Voilà*, dit le comte en ^{1250.}
 regardant le grand-maître de travers,
*voilà les actions ordinaires des Tem-
 pliers, ils ne veulent point que la guerre
 finisse, & leur intérêt marche toujours
 devant celui de la religion.* Les remon-
 trances du comte de Salisbery ne fu-
 rent pas reçues plus agréablement : l'in-
 trépide comte court à bride abattue
 vers la ville de Massoure. Les Tem-
 pliers le suivent. Les Anglois, soit
 émulation, soit jalousie, veulent par-
 ticiper à la victoire. Tout cède à leur
 impétuosité. Les Barbares fuyant de
 tous côtés, se sauvent dans la ville
 avec tant de précipitation, qu'ils ou-
 blient d'en fermer les portes. Les
 vainqueurs y entrent après eux, trou-
 vent les rues désertes, pénètrent jus-
 qu'au palais du sultan, & poursuivent
 les fuyards jusques dans la campagne
 qui conduit au Grand-Caire.

1250. Si le comte d'Artois & les Templiers s'étoient contentés de la prise de cette ville, & si agissant de concert & avec ordre ils s'en fussent assurés s'ils y eussent fait reprendre haleine à leurs soldats : s'ils y eussent attendu le roi avec le reste de l'armée, leur débâillance aux ordres du prince eût été au moins réparée par un si heureux succès, qui le mettoit en état de porter ses conquêtes encore plus loin.

Mais ce que le grand-maître du Temple avoit prédit au comte d'Artois ne manqua pas d'arriver. Les Infidèles s'étant ralliés en divers endroits, vinrent fondre sur lui. Il étoit peu accompagné ; une partie de ses gens s'étoit arrêtée dans la ville pour piller. Bondocdar un des chefs des Mammelus, ayant chargé avec beaucoup de vigueur le comte d'Artois, le força de rentrer dans Massoure. Bondocdar l'y poursuivit. Le comte se jeta dans une

maison , où il fut investi. Les habitans
 & les soldats ennemis qui s'étoient ca- 1250.
 chés dans la première déroute , se
 voyant secourus reprennent courage ,
 & des fenêtres des maisons où ils s'é-
 toient barricadés , ils lançoient des ja-
 velots , des flèches , des pierres , du
 feu grégeois , de l'eau bouillante &
 tout ce qui leur venoit sous les mains.
 L'infortuné comte d'Artois désespéré
 de voir tant de braves gens périr par
 sa faute , fit des actions de valeur qui
 auroient mérité d'avoir toute la terre
 pour témoin. Mais que pouvoit-il seul
 contre cette multitude d'ennemis ? Le
 comte de Salisberi , Raoul de Couci ,
 Robert de Verd & un grand nombre
 d'autres braves , venoient d'expirer sur
 des monceaux de morts & de mou-
 rans. Le prince lui-même , accablé par
 le nombre , tombe percé de mille
 coups. *Guerrier aussi courtois que vail-*
lant , dit un auteur du temps * , digne * Mouskes

1250.
 évêque de
 Tournay ,
 pag. 93.

frere de Louis , par toutes les vertus dont il étoit orné , mais d'une hauteur de courage qui dégénérant en témérité , causa bien des malheurs. La gloire & les circonstances de ses derniers momens effacent en quelque sorte cette tache. Il fut regretté de tout le monde , & il méritoit de l'être. C'est la seule faute que l'histoire lui reproche. Le grand-maître du Temple après avoir perdu un œil dans ce combat , se fit jour au travers des ennemis & se sauva de Massoure avec quelque peu de ses gens , ayant laissé morts dans cette place deux cents quarante de ses chevaliers. Le comte Pierre de Bretagne aussi fort blessé , se sauva quoique poursuivi par plusieurs Infidèles qui n'osèrent jamais l'approcher , étonnés de l'intrépidité avec laquelle il s'arrêtoit pour les attendre , & leur insultoit même par des paroles de raillerie.

Tandis que cette sanglante scène se

passoit à Massoure, on vint avertir le ~~roi~~ 1250
 roi du péril où étoit le comte d'Artois.
 Ce fut le connétable de Beaujeu qui
 lui porta cette triste nouvelle. Conné-
 table, s'écria le monarque, courez-y
 avec tout ce que vous pourrez rassem-
 bler de braves, & soyez sûr que je
 vous suivrai de près.

Mais le corps d'armée que Bondoc-
 dar avoit posté entre celle du roi & la
 ville, & qui croissoit de momens en
 momens par le retour & le ralliement
 des fuyards, s'opposoit à ce secours.
 Les ennemis même faisoient paroître
 une contenance plus assurée qu'à l'or-
 dinaire, & sembloient vouloir réparer
 la honte de leur première fuite. Outre
 le corps dont j'ai parlé, on voyoit en-
 core de tous côtés, sur les hauteurs &
 dans la campagne, diverses troupes
 qu'il étoit dangereux de laisser grossir
 davantage. C'est pourquoi le roi & le
 Connétable faisoient avancer promte-

ment les bataillons & les escadrons ;
 1250. pour se saisir de quelques postes avantageux , & charger les ennemis dans les endroits où ils ne paroissent pas en ordre de bataille. Le sire de Joinville fut un des premiers qui donna sur une de ces troupes. Ayant devancé ceux qui le suivoient, il apperçut un Sarrafin d'une taille gigantesque qui mettoit le pied à l'étrier pour monter à cheval. *Je lui donnai*, dit Joinville, *de mon épée sous l'aisselle tant comme je pus la mettre avant , & le tuai tout mort d'un coup.* Mais s'étant un peu trop abandonné à la poursuite des ennemis , il fut coupé par près de six mille Sarrafins qu'il apperçut trop tard , qui vinrent fondre sur son escadron. Le seigneur de Trichâteau qui portoit la bannière , fut tué. Raoul de Vainon fut pris , mais délivré aussi-tôt par Joinville. Ceux qui l'accompagnoient ayant ferré leur escadron , se firent jour l'é-

pée à la main pour gagner une maison voisine & s'y défendre. Ils étoient la plupart démontés, & ils furent encore chargés dans leur retraite : un escadron entier passa sur le corps de Joinville qui ne fut point pris, parce qu'on le crut mort : il se releva & gagna la maison avec ses chevaliers. Les Infidèles revinrent pour les y forcer, & le combat recommença. Les seigneurs d'Escoffe, Raoul de Vainon, l'Oppey & Sugeraï y furent blessés : celui-ci fut envoyé par Joinville au comte d'Anjou, qui étoit le plus à portée de les secourir. Ce prince s'avança aussi-tôt vers eux & les délivra après avoir dissipé les ennemis.

Cependant le roi parut en bataille sur le haut d'une colline, d'où il vint fondre avec un grand bruit de trompettes, de tambours & de timballes sur l'armée Sarraſine, qu'il fit attaquer l'épée & la lance à la main. La charge fut

1242. terrible, mais elle fut courageusement soutenue. Ce vaillant prince monté sur un grand cheval de bataille, étoit dans l'impatience de charger lui-même : mais par le conseil du seigneur Jean de Vallery, grand capitaine & très-expérimenté, il s'avança du côté de la droite pour s'approcher du Nil. Les Sarraïns dont les troupes grossissoient toujours, firent aussi approcher leur aîle gauche de la riviere. Le choc fut rude en cet endroit : quelques escadrons François plierent. Ils abandonnerent le roi, & s'enfuirent vers le camp du duc de Bourgogne : mais comme leurs chevaux étoient extrêmement fatigués, la plupart porterent la peine de leur lâcheté, en se noyant dans la riviere qu'il falloit passer pour gagner le camp.

Bientôt tout retentit de la nouvelle du danger où étoit le roi. Le connétable de Beaujeu qui étoit à la tête de

fix cens cavaliers , délibéra avec Joinville sur ce qu'il y avoit à faire pour lui donner du secours : mais s'apercevant que pour aller droit à lui , il falloit percer un corps d'environ deux mille Sarrafins , qui étoit entr'eux & le roi , & qu'il auroit été difficile de rompre , ils résolurent de prendre un détour pour les éviter. Ils trouverent sur leur route un ruisseau sur lequel il y avoit un petit pont. Quand ils y furent arrivés , Joinville fit remarquer au connétable l'importance de garder ce passage , parce que si les ennemis s'en rendoient maîtres, ils pourroient vu le grand nombre de leurs troupes , venir prendre l'armée en flanc & envelopper le roi. Le connétable approuva la sagesse de ce conseil. Il laissa Joinville dans ce poste avec le comte de Soissons ; le seigneur Pierre de Noville , & environ cinquante gentilhommes , & alla joindre le roi.

1250.

Il le trouva qui faisoit des choses si prodigieuses, qu'il auroit fallu en être témoin pour les croire. On le voyoit par-tout, soit pour soutenir les gens lorsqu'ils chanceloient, soit pour achever de rompre les ennemis lorsqu'ils commençoient à plier. Une fois son ardeur l'emporta si loin des siens, qu'il se vît tout-à-coup seul au milieu de six Sarraïns qui tenoient les rênes de son cheval, & s'efforçoient de l'emmener prisonnier ; mais il fit de si grands efforts de la masse & de l'épée, que les ayant tous tués ou mis hors de combat, il étoit déjà libre lorsqu'on arriva pour le dégager. *C'est à cette valeur plus qu'humaine, dit Joinville, que l'armée fut redevable de son salut, & je crois que la vertu & la puissance qu'il avoit lui doubla lors de moitié par le pouvoir de Dieu.*

Ce brave sénéchal de son côté, campé sur son pont avec sa petite troupe,

faisoit si bonne contenance que les In-
fidèles n'osèrent l'attaquer que de loin 1250.
& à coups de traits. Il y recut cinq
blessures & son cheval quinze. Telle
étoit l'intrépidité de ces anciens preux ,
qu'au milieu de tant de périls, la bra-
voure de ces seigneurs leur permettoit
encore de se réjouir & de plaisanter.
Un jour quant nous fumes retournés ,
dit Joinville, * *de courir après ces vi-* * Joinville,
lains, le bon comte de Soissons se ^{pag. 17.}
railloit avec moi , & me disoit , séné-
chal , laissons crier & braire cette que-
naille , & par la cresse Dieu , ainsi
qu'il juroit , encore parlerons-nous ,
vous & moi de cette journée en chambrz
devant les dames. Quelque temps après
le connétable revint avec les arbalê-
triers, qu'il rangea le long du ruis-
seau, ce qui fit perdre aux ennemis
route espérance de forcer le passage :
aussi-tôt ils s'enfuirent & laisserent les
croisés en paix.

1250. Alors Joinville par ordre du connétable, alla joindre le roi, qui vainqueur par-tout se retiroit dans son pavillon. Le fidèle sénéchal *lui ôta son casque qui l'incommodoit par sa pesanteur, & lui donna son chapel de fer qui étoit beaucoup plus léger, afin qu'il eût vent.* Ils marcherent ensemble s'entretenant de cette piteuse journée, lorsque le prieur de l'Hôpital de Ronray vint lui baiser la main toute armée, & lui demanda s'il sçavoit des nouvelles du comte d'Artois son frere. Tout ce que je sçai, répondit le saint Roi, c'est qu'il est maintenant au ciel. On regardoit alors comme autant de martyrs ceux qui perdoient la vie dans ces guerres de religion. Le bon chevalier, pour lui ôter une si triste idée, voulut lui parler des avantages qu'on venoit de remporter. « Il faut louer Dieu de tout, dit Louis, en l'interrompant, & adorer ses profonds

» jugemens ». Aussi-tôt les larmes com-
mencerent à couler de ses yeux : spec-
tacle qui attendrit tous les seigneurs
de sa suite, *qui furent moult oppressés
d'angoisse, de compassion & de pitié,
de le voir ainsi.**

1250.

* Joinville,
loc. cit.

La douleur cependant ne lui fit pas
oublier les choses nécessaires. La pru-
dence exigeoit qu'on se mît en état de
n'être point surpris par un ennemi re-
poussé à la vérité, mais qui regardoit
comme une grande victoire de n'avoir
pas été entièrement battu par des hom-
mes que jusques-là il croyoit invinci-
bles. Ainsi au lieu de prendre un repos
dont on avoit grand besoin, on tra-
vailla toute la nuit à la construction
d'un pont de communication avec le
duc de Bourgogne. Telle fut l'ardeur
du soldat qu'en très-peu de temps l'ou-
vrage fut achevé, & que dès le lende-
main, on fit passer une partie des trou-
pes dans le camp du Roi. On exami-

1250. na ensuite la perte , qui se trouva très-
considérable , tant pour le nombre que
pour la qualité des personnes qui avoient
été tuées en se défendant glorieusement.
Celle des Infidèles excédoit de beau-
coup ; mais ils étoient dans leur pays , &
par conséquent plus à portée de la ré-
parer : avantage qui manquoit aux
François , auxquels il ne restoit que
très-peu de chevaux.

Les ennemis n'attendirent pas jus-
qu'au jour à inquiéter l'armée : car sur
la fin de la nuit , le mercredi des Cen-
dres , ils vinrent avec de la cavalerie &
de l'infanterie insulter le camp. On son-
na aussi-tôt l'alarme , & un valet de cham-
bre que Joinville avoit envoyé pour sça-
voir ce que c'étoit , revint en grande hâte
lui dire que les Infidèles , après avoir
taillé en pieces les gardes avancées , at-
taquoient le quartier du roi , pour se
faire des machines qu'on leur avoit pri-
sés le jour précédent & qu'on y avoit

placées. Joinville monta aussi-tôt à cheval avec sa brigade , armé à la légère 1250.
comme la plupart de ses autres chevaliers , leurs blessures ne leur permettant pas de se charger de toutes leurs armes ordinaires. Il repoussa les ennemis , & cependant le roi envoya Gaucher de Châtillon , avec ordre de se poster devant les machines, entre Joinville & les Sarrafins, sur ce qu'il avoit appris que ce seigneur & ses chevaliers n'étoient pas assez armés.

Châtillon poussa de nouveau les ennemis jusqu'à leur gros , qui avoit passé la nuit sous les armes hors de leur camp de peur qu'on ne vînt les y forcer. Alors les Infidèles commencèrent à travailler à un épaulement pour se couvrir contre les arbalétriers françois , & tiroient eux-mêmes sans cesse des flèches dans le camp du roi , où quoique tirées au hazard , elles bleffoient & tuoient bien du monde.

2250. Joinville ayant été reconnoître le re-
tranchement des ennemis, & l'ayant
trouvé assez foible, proposa à ses gen-
darmes d'aller la nuit suivante le rui-
ner. Ils lui promirent de le suivre,
mais la hardiesse d'un prêtre leur four-
nit l'occasion de le renverser plutôt.

* Il étoit
aumônier
du sire de
Joinville.

Ce prêtre s'appelloit Messire Jean
de Vaifi, * qui après qu'on se fut re-
tiré de part & d'autre, vit six capi-
taines Mahométans qui s'entretenoient
devant leur retranchement. Il prend
une cuirasse, met sur sa tête un casque
& une épée à son côté, s'avance par
un chemin détourné, vient le long du
retranchement vers ces six capitaines,
qui le voyant seul, le prirent pour un
homme de leur camp. Etant tout pro-
che d'eux, il tire son épée & les atta-
que dans cette surprise : ils se sauve-
rent presque tous blessés dans leur
camp. L'alarme s'y met aussi-tôt, &
en même-temps plusieurs cavaliers en

fortent ; ne voyant que le prêtre qui avoit fait cette esclandre, ils piquèrent vers lui. On les apperçut du camp du roi, d'où cinquante gendarmes de Joinville sortirent, obligèrent les Sarrafins de s'arrêter & donnerent le temps au prêtre de se retirer. Lès ennemis furent poursuivis par les cinquante gendarmes, & par d'autres qui se joignirent à eux ; & qui pour ne pas perdre leur peine, allerent du même pas à l'épaulement. Comme il n'étoit fait que de pierres mises les unes sur les autres, il fut bientôt renversé, & l'on en fit même emporter les pierres. Tel fut l'unique exploit de cette journée, qui se fit le premier jour de carême.

Dès le lendemain le roi fit travailler à une palissade ou barriere autour de son camp, contre les insultes de la cavalerie ennemie. Mais Bondocdar chef des Mammelus, auquel le commandement de l'armée avoit été déferé pour

1250. les belles actions qu'il avoit faites le jour précédent, ne demeuroid pas oisif. Pour animer ses gens il fit courir le bruit que le comte d'Artois, dont on avoit démêlé le corps parmi ceux qui avoient été tués à Mafloure, étoit le roi même. La cotte-d'armes de ce prince toute dorée & fleur-delisée qu'il fit élever dans le camp pour être vue de tout le monde, lui servit à ce stratagème, & toute l'armée fut persuadée que c'étoit celle du roi. Bondocdar assembla tous ses officiers, leur exagéra la perte que les Chrétiens avoient faite dans la dernière bataille, leur dit que n'ayant plus de chef, c'étoit des gens perdus, qu'on n'auroit plus que la peine de les prendre, & fit résoudre pour le vendredi suivant l'attaque du camp.

Le roi fut averti de cette résolution par les espions qu'il avoit dans l'armée ennemie. Il ne négligea aucune des précautions que la prudence

pouvoit suggérer, & dès le milieu de ~~la~~
 la nuit toutes ses troupes se trouverent 1250.
 sous les armes entre les tentes & la
 barriere : elles étoient partagées en dif-
 férens corps la plupart d'infanterie ,
 presque tous les chevaux ayant été tués
 dans le dernier combat, & il n'en res-
 toit gueres que pour les chefs.

Le comte d'Anjou avoit la droite
 au bord du Nil : à côté de lui étoient
 Guy & Baudouin d'Ybelin deux fre-
 res, avec les troupes de la Palestine
 & de Syrie, & Gaucher de Châtillon
 avec les siennes. Ces deux corps étoient
 les plus entiers, les mieux montés &
 les mieux armés, parce que celui de
 Gaucher de Châtillon avoit moins souf-
 fert à la bataille, & que les troupes de
 la Palestine étoient demeurées durant
 le combat, dans l'ancien camp au-deçà
 du Nil. A côté de Châtillon étoit Guil-
 laume de Sonnac, grand-maître des
 Templiers, avec le peu qui lui étoit

resté de chevaliers de la défaite de
1250. Massoure, & comme ce corps étoit
très-foible, il avoit devant lui les ma-
chines qu'on avoit prises sur les Sarra-
fins, pour s'en servir dans le combat.

A la gauche des Templiers étoit Guy
de Mauvoisin seigneur de Rosni, avec
le comte de Flandres jusqu'au bras oc-
cidental du Nil. Cette brigade étoit
au-dedans de la barriere du camp &
couvroit celle de Joinville, parce que
la plupart de ceux qui la composoient
ne pouvoient, à cause des blessures
qu'ils avoient reçues à la dernière ba-
taille, se charger de leurs armures.

Plus avant en tirant toujours vers
la gauche, étoit le comte de Poitiers
qui n'avoit que de l'infanterie, lui seul
étant à cheval. Et enfin le seigneur
Jocerant de Brancion, oncle du sire de
Joinville, fermoit la ligne de ce côté-
là. Lui & Henri son fils étoient seuls à
cheval, tous les chevaliers qui avoient

perdu leurs chevaux étant à pied. Le duc de Bourgogne étoit encore dans l'ancien camp , tant pour le défendre en cas qu'on l'attaquât , que pour faire un corps de réserve & pour envoyer par le pont de communication , du secours où il en seroit besoin. 1250.

Il s'en falloit bien que ces troupes fussent aussi nombreuses & aussi lestes que lorsqu'elles passerent la riviere : la perte d'hommes & de chevaux qu'on avoit faite à Massoure & dans la dernière bataille , les avoit extrêmement diminuées. Plusieurs étoient hors de combat & même parmi ceux qui devoient combattre , il y en avoit quantité de blessés , à qui le seul courage & la nécessité de vaincre ou de périr donnoit assez de forces pour se tenir à cheval ou à pied. Telle étoit l'ordonnance de cette armée.

Celle des ennemis parut en bataille dès la pointe du jour. Bondocdar qui

fut étonné de se voir prévenu par des
 1250. gens qu'il espéroit lui-même surprendre , étoit à la tête de quatre mille hommes de cavalerie , très-bien montés & très-bien armés. Il en fit une ligne parallele au front de l'armée Chrétienne , laissant entre les escadrons d'assez grands espaces pour y faire passer des fantassins selon qu'il le jugeroit à propos durant la bataille. Il fit une seconde ligne d'une multitude infinie d'infanterie , à laquelle il donna plus de longueur , & qui en se courbant sur la droite , pourroit investir tout le camp du roi jusqu'au bras occidental du Nil. Outre cela il avoit derriere ces deux lignes une autre armée , dont il faisoit son corps de réserve , qui étoit encore aussi forte que celle des Chrétiens.

Les troupes étant rangées dans cet ordre , Bondocdar monté sur un petit cheval , s'approcha de l'armée Chrétienne.

tienne pour en voir mieux la disposition, & selon qu'il reconnut que les 1250.
 escadrons ou bataillons étoient plus ou moins forts, il renforça à proportion ceux de son armée qui leur étoient opposés. Il fit ensuite passer le bras occidental de la riviere à trois mille Bedoins, pour tenir en échec le duc de Bourgogne, & l'empêcher d'envoyer du renfort au roi pendant la bataille.

Sur le midi il fit sonner la charge par les tambours, les trompettes & les timballes avec un bruit effroyable dans toute l'étendue de cette armée, qui s'ébranla toute en même-temps. Les Barbares embouchant de longs tuyaux de cuivre, répandoient par-tout le redoutable feu grégeois, qui s'attachant aux habits des soldats & aux caparaçons des chevaux, les embrasoit depuis les pieds jusqu'à la tête. Quand par ce déluge de feu que les François

1250. n'avoient pas encore vu mettre en usage dans les combats, les ennemis avoient fait quelqu'ouverture dans les bataillons, leur cavalerie y donnoit à toute bride & tâchoit de les enfoncer. C'est ainsi que la bataille du comte d'Anjou fut rompue. Ce prince désarçonné de son cheval & à pied, alloit être pris ou tué lorsque le roi, averti du danger où il étoit, part comme un éclair, *l'épée au poing*, se précipite au travers des dards & des flammes, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, perce jusqu'à l'endroit où son frere défendoit courageusement sa vie, le fait remonter à cheval, le dégage & rétablit les choses de ce côté-là.

On combattoit par-tout avec une égale vigueur, mais avec des succès différens. Le preux & vaillant Châtillon, le brave Meauvoisin & les seigneurs de la Palestine firent des actions incroyables

incroyables de valeur, & ne purent ~~être entamés~~ ^{1250.}

être entamés ni par le nombre ni par l'ardeur des Infidèles. *Il en alloit pauvrement*, dit Joinville, à l'autre bataille qui suivoit, où le courage, quantité de machines & d'assez bons retranchemens de bois ne servirent de rien aux Templiers. Accablés par la multitude, ils furent presque tous taillés en pieces. *On trouva*, dit Joinville*, ^{* Joinville, pag. 53.} *au-delà de l'espace qu'ils avoient occupé, une superficie d'environ cent perches, si couverte de pilles, de dards & d'autres traits, qu'on n'y voyoit point de terre. Leur grand-maître avoit perdu un œil au combat de Massoure, il y perdit l'autre à celui-ci, car il y fut tué & occis.*

Le comte de Flandres combattit plus heureusement, & *fit les plus grands faits d'armes*. Peu content d'avoir repoussé les ennemis, il les poursuivit l'épée dans les reins, en tua un grand nombre

1250. & revint chargé de leurs dépouilles. Il n'en étoit pas de même à l'extrémité de l'aîle gauche, où le comte de Poitiers fut enfoncé & pris. C'étoit un prince humain, débonnaire, bienfaisant : il éprouva dans cette occasion combien il importe aux maîtres du monde de posséder les cœurs de leurs sujets. Déjà les Sarrafins l'emmenaient, lorsque les vivandiers, les valets qui gardoient le bagage, les femmes même transportées d'un courage extraordinaire, coururent à son secours : avec les instrumens de leurs métiers & les armes qu'ils ramassèrent sur le champ de bataille, ils firent de si grands efforts qu'ils l'arracherent des mains des Barbares, & le mirent en état de rallier ses gens, qui repoussèrent les Infidèles loin du camp. L'intrépide Brancion secondé de son fils, eut aussi la gloire, quoique sans cavalerie, de forcer les Egyptiens à se retirer en désordre ;

mais le jour même il expira des blessures qu'il avoit reçues, *s'estimant trop heureux*, dit Joinville son neveu, *de mourir pour Jésus-Christ, faveur qui étoit depuis long-temps l'objet de ses vœux*. Par-tout enfin les Sarrafins attaquèrent avec furie, & par-tout ils furent repoussés avec grande perte. Les François dans cette occasion, se surpassèrent, pour ainsi dire, eux-mêmes, & remportèrent tout l'honneur de la journée, sans cavalerie, presque sans armes, & contre une armée quatre fois plus forte que la leur.

C'est cet avantage si glorieux que le Saint Roi, qui joignoit toujours la modestie au plus parfait héroïsme, exprime dans sa lettre sur sa prison & sur sa délivrance par ces termes si simples, mais si énergiques : « Les Infidèles avec toutes leurs troupes vinrent fondre sur notre camp : Dieu se

1250. » déclara pour nous, le carnage fut
 1250. » très-grand de leur côté ».

Pénétré des mêmes sentimens , aussitôt que les ennemis eurent fait sonner la retraite , il assembla les seigneurs de son armée , pour les exhorter à rendre graces au Dieu tout-puissant qui les avoit soutenus , & dont le secours leur étoit si nécessaire dans la conjoncture où ils se trouvoient.

Elle étoit des plus glorieuses ; mais il en auroit fallu profiter , ont dit ceux qui se mêlent de juger des événemens lorsqu'ils sont arrivés , & qui ont blâmé la conduite de Saint Louis. L'armée Chrétienne étoit diminuée de moitié : il semble qu'il n'y avoit qu'à retourner à Damiette pour y attendre les secours de l'Europe. Cette ville étoit la plus forte de l'Egypte , & les troupes du roi étoient plus que suffisantes pour la défendre si les Sarrafins osoient l'atta-

quer. On y auroit mis en sûreté les malades & les blessés, & l'on auroit 1250. tiré par la Méditerranée, les vivres & les munitions nécessaires. Louis ayant assemblé les seigneurs de l'armée, ils ne furent pas d'avis de décamper. Ils s'imaginèrent que les ennemis n'étoient pas en état de tenter une troisième attaque, & on ne voulut pas qu'une retraite leur donnât lieu de s'attribuer l'avantage du combat. Vanité ridicule, l'honneur des François étant assez à couvert par les actions courageuses qu'ils avoient faites. Ils déterminèrent donc le roi à consentir de rester dans le camp, après lui avoir encore représenté, que dans leur retraite ils pourroient être attaqués par les Sarrasins. Cette résolution fut blâmée par beaucoup de personnes : mais ce ne fut que par la suite lorsqu'on en jugea par l'événement, sans approfondir les raisons qui avoient obligé de la prendre. Elle au-

1250. roit sans doute réuſſi, ſans la funeſte révolution qui arriva dans l'Egypte quelques jours après, & cauſa les plus grands malheurs.

Pendant que le roi faiſoit repoſer ſon armée, dont il adouciſſoit les peines par ſes libéralités & par les exemples de patience qu'il lui donnoit, on apprit l'arrivée d'Almoadan, fils du dernier ſoudan Melech-Sala. C'étoit un jeune prince de vingt-cinq ans, fort ſage, inſtruit par l'adverſité, qui avoit déjà de l'expérience, & dont le mérite ayant donné de la jaloſie à ſon pere, le lui avoit fait tenir toujours éloigné & comme priſonnier au château de Caïſa en Méſopotamie. Sa préſence, les bonnes qualités qu'on remarquoit en ſa perſonne, l'armée qu'il conduiſoit, firent reprendre courage aux Egyptiens, & il paroiſſoit dans les ſoldats Muſulmans un grand empreſſement pour aller ſous ſa conduite ache-

ver d'exterminer ce reste de Chrétiens, 1250.
dont on n'ignoroit pas la mauvaife si-
tuation.

Néanmoins ce jeune prince ayant pris l'avis de son conseil, jugea que la voie d'un traité étoit plus sûre, & en fit faire la proposition au roi, qui l'accepta. On convint d'un lieu où les députés s'assembleroient, & le roi y envoya, entr'autres, Geoffroi de Sargines.


On convint que le roi rendroit la ville de Damiette, & que le foudan le mettroit en possession de tout le royaume de Jérusalem : que tous les malades & blessés de l'armée seroient transportés à Damiette : qu'on y pourvoiroit à leur sûreté jusqu'à ce qu'ils fussent rétablis & en état de partir : que le roi en retireroit toutes les machines de guerre qui lui appartenoient : que les Sarrafins laisseroient emporter aux François tous les magasins de chair salée

1250. qu'ils y avoient faits, & qu'ils pour-
roient, après avoir évacué la place, en
tirer des provisions à un prix raison-
nable.

Quand ce traité eut été conclu, le
soudan demanda des otages pour assu-
rance de l'exécution. On offrit de lui
donner un des deux freres du roi, le
comte d'Anjou ou le comte de Poi-
tiers. Les Mahométans le refuserent:
soit que le soudan n'eût commencé à
traiter avec les Chrétiens que pour les
amuser, soit qu'il crût que l'extrémité
où ils étoient réduits les ameneroit aux
plus dures conditions, il protesta qu'il
n'accepteroit d'autre otage que la per-
sonne du roi même. A ces mots le bon
chevalier Geoffroi de Sargines fut saisi
d'une noble colere. « On doit assez
» connoître les François, dit-il avec
» indignation, pour les croire prêts à
» souffrir mille morts plutôt que de
» livrer leur prince entre les mains de

» les ennemis. *Ils aimeroient beaucoup*
 » *mieux que les Turcs les eussent tous* 1250.
 » *tués, qu'il leur fût reproché qu'ils*
 » *eussent baillé leur roi en otage* ». Peu
 s'en fallut que tout le conseil ne fût
 paroître autant de chaleur contre le
 monarque lui-même. Il vouloit qu'on
 lui permît de se sacrifier pour le sa-
 lut de son peuple. Tous au contraire,
 demandoient à mourir pour lui : rare
 espece de combat, aussi glorieux pour
 le Souverain qui cette fois ne fut pas
 le maître, que pour les sujets, qui
 dans cette occasion se firent un devoir
 de désobéir. Ainsi, toute négociation
 fut rompue.

Cependant on ne vit jamais d'ar-
 mée accablée en même-temps de
 plus de maux & de miseres que l'étoit
 celle des Chrétiens. Les maladies se
 mirent dans tous les quartiers, & prin-
 cipalement le scorbut & les fièvres ma-
 lignes, causées par les extrêmes cha-

 leurs. Mais ce qui augmenta la corruption de l'air, fut l'infection des corps qui avoient été jettés dans la riviere après les deux batailles, & qui au bout de neuf ou dix jours revenant sur l'eau, s'arrêterent au pont de communication du camp du roi avec celui du duc de Bourgogne, répandant fort loin une odeur insupportable.

On eût remédié à ce mal, si on avoit rompu le pont, mais on n'avoit garde de prendre cet expédient, qui auroit séparé les deux camps. Le roi paya cent hommes pour faire passer les cadavres par-dessous le pont, & ce travail dura huit jours, parce que ce prince, par piété, voulut qu'on démêlât, pour les faire inhumer, les corps des Chrétiens d'avec ceux des Mahométans. Cette peine qu'on se donna à remuer tous ces corps déjà pourris, & qui dura si long-temps, ne servit qu'à empester l'air davantage. Nul de

ceux qui y furent occupés ou présens, ne manqua d'être frappé de maladie, 1250.
 un très-grand nombre en mourut, &
 le camp ne fut plus qu'un hôpital ou
 un cimetière. Pour comble de mal-
 heur la famine suivit de près toutes ces
 miseres. Les Sarrafins enlevoient tous
 les convois que la reine faisoit em-
 barquer à Damiette. Rien ne venoit
 par terre. Les vivres en peu de jours
 furent à un prix excessif. Cette épreuve
 ne put vaincre la constance & la charité
 du Saint Roi, il ne parut jamais plus
 grand que dans cette cruelle extrémité.

La bonne fortune n'avoit point éle-
 vé son cœur, la mauvaise ne fut point
 capable de l'abattre. Il donnoit ordre
 à tout, il voyoit tout par lui-même.
 Envain les seigneurs de sa suite lui
 représenterent qu'il exposoit sa vie
 en visitant chaque jour des malheu-
 reux attaqués d'un mal pestilentiel; ils
 n'en reçurent d'autre réponse, sinon

1250.

qu'il n'en devoit pas moins à ceux qui s'exposoient tous les jours pour lui. Il leur portoit des médicamens, les soulageoit de son argent, les consolait par ses exhortations. Guillaume de Chartres, l'un de ses chapelains, rapporte qu'étant allé exhorter à la mort un ancien valet-de-chambre du roi, nommé Gaugelme, fort homme de bien, serviteur fidèle & très-chéri : « J'attends mon saint maître, dit le » moribond, non je ne mourrai point » que je n'aie eu le bonheur de le » voir ». Il arriva en effet dans le moment, & à peine fut-il sorti que le malade expira dans les sentimens de la plus parfaite résignation.

Mais l'événement ne justifia que trop ce que tout le monde avoit prévu. Le Saint Roi fut attaqué du même mal avec une violente dyssenterie, & son courage qui l'avoit soutenu jusques-là contre tant de fatigues, céda enfin à la

contagion de l'air & à la délicatesse de sa complexion : il se vit réduit tout-à-coup à une extrême foiblesse. 1250.

Dans cette extrémité, on prit la résolution de quitter ce camp & de faire retraite vers Damiette. C'étoit une chose bien difficile. Les Sarrafins qui voyoient bien que l'armée Chrétienne feroit forcée de prendre ce parti, avoient une armée toute prête à charger l'arriere-garde durant la marche, & ce n'étoit pas-là le plus grand danger.

Il y avoit du camp à Damiette près de vingt lieues, & il falloit les faire à travers une multitude innombrable d'ennemis qui gardoient tous les passages. Mais c'étoit une nécessité, il fallut tout hazarder.

Avant que le roi se mît en marche, il fit passer tous les malades & tous les bagages ; il les suivit étant malade lui-même, & confia l'arriere-garde à Gau-

1250. cher de Châtillon. Au premier mouvement que fit l'armée, les ennemis chargerent l'arriere-garde & prirent le seigneur Errart de Valery; mais il fut repris par Jean son frere, & ils n'oserent plus revenir. Dès que l'armée eut passé la riviere du Thanis, & que le roi se fut joint au camp du duc de Bourgogne, il fit embarquer sur ce qui lui restoit de vaisseaux les malades & les blessés, avec ordre de descendre la riviere & de regagner Damiette. Plusieurs compagnies d'archers furent commandées pour les escorter: il y avoit un grand navire sur lequel se mit le légat avec quelques évêques. Tous les seigneurs conjurent le roi d'y monter aussi, mais quoique très-foible & pouvant à peine se soutenir, « Il protesta qu'il ne pou-
 » voit se résoudre à abandonner tant
 » de braves gens qui avoient exposé si
 » généreusement leur vie pour le ser-

» vice de Dieu & pour le sien; qu'il
 » vouloit les ramener avec lui, ou mou- 1250.
 » rir prisonnier avec eux ».

Il marcha donc à l'arrière-garde que commandoit toujours l'intrépide Châtillon, & de tous les gendarmes, Louis ne retint avec lui que le seul Geoffroi de Sargines. L'état où sa maladie l'avoit réduit ne lui permit pas de se charger de tout l'attirail de la guerre qui étoit alors en usage. Il étoit monté sur un cheval de petite taille dont l'allure douce s'accommodoit davantage à sa foiblesse, sans casque, sans cuirasse, sans autres armes que son épée. L'armée avoit fait peu de chemin, lorsqu'elle se vit harcelée par les troupes Sarraïnes, qui tomboient de toutes parts sur elle, sans néanmoins s'engager au combat, se contentant d'escarmouches redoublées à tous momens. Gui Duchâtel, évêque de Soissons, de la maison de Châtillon, ne pensant

1250. qu'à périr glorieusement, s'abandonna dans une de ces escarmouches au milieu des ennemis, & après en avoir tué un grand nombre de sa main, il trouva enfin cette glorieuse mort qu'il cherchoit en combattant pour Jésus-Christ. Alors on croyoit bonnement que les canons qui défendent aux ecclésiastiques de manier les armes, ne s'étendoient pas jusqu'aux guerres saintes, & que les pasteurs qui quittoient leur troupeau pour courir après les loups, étoient en droit de les tuer.

Châtillon & Sargines montrèrent plus de conduite sans faire paroître moins de valeur; ils soutinrent presque seuls tout l'effort des barbares. Le saint Roi ne cessoit depuis de faire en toutes rencontres l'éloge de ces deux guerriers, & disoit que jamais il n'avoit vu de chevaliers faire tant & de si vaillans exploits, pour le défendre dans cette fâcheuse extrémité. Ce fut

ainsi que les deux intrépides chevaliers conduisirent le Monarque jusqu'à une petite ville, nommée par Joinville Cas-
 sel, * & par d'autres Sarmosac, ou Char-
 masac. Là, dit Joinville, *il fut descendu
 au giron d'une bourgeoise de Paris. (1)
 Telle étoit sa foiblesse, que tous le cui-
 derent voir passer, & n'espéroient point
 que jamais il pût passer celui jour sans
 mourir.*

1250.

Joinville,
pag. 77.

Châtillon cependant qui veilloit à la gloire & à la sûreté de ce prince, défendit long-temps seul l'entrée d'une rue étroite, qui conduisoit à la maison où étoit le roi. On voyoit Châtillon tantôt fondre sur les Infidèles, abbatant & tuant tous ceux dont il avoit pu prévenir la

(1) Il faut croire que c'étoit apparemment une femme de Paris, qui par quelque aventure extraordinaire étoit établie dans cette ville si éloignée de sa patrie.

1250. fuite par sa vîtesse ; tantôt faisant retraite pour arracher de son écu , de sa cuirasse & même de son corps , les flèches & les dards dont ils étoient hérissés. Il retournoit ensuite avec plus de furie , & se dressant sur les ériers , il crioit de toute sa force : *A Châtillon chevaliers , à Châtillon , & où sont mes prud'hommes ?* Mais envain , personne ne paroïssoit. Accablé enfin par la foule , épuisé de fatigue , tout couvert de traits & percé de coups , il tomba mort en défendant la religion & son roi. Ainsi périt Gaucher de Châtillon , jeune seigneur de vingt-huit ans. Heureux si en s'immolant pour le bien public , il eût pu garantir des malheurs auxquels il fut exposé , un prince qui méritoit de pareils sacrifices. Mais Dieu en avoit autrement ordonné. Il voulut que Louis donnât au monde le spectacle d'une autre sorte de gloire que

les Chrétiens seuls savent trouver dans les souffrances, l'opprobre & l'ignominie. 1250.

Cependant les restes de l'arrière-garde arriverent, toujours poursuivis, toujours faisant une vigoureuse résistance. Philippe de Montfort vint trouver le roi pour lui dire, *qu'il venoit de voir l'émir avec lequel on avoit traité d'une trêve quelques jours auparavant, & que si c'étoit son bon plaisir, que encore de rechef il lui en iroit parler.* Le Monarque y consentit, promettant de se soumettre aux conditions que le soudan avoit d'abord demandées. Le Sarrafin ignoroit l'état pitoyable où les croisés étoient réduits. Monfort connoissoit l'impatience qu'avoit le soudan de se revoir en possession de Damiette. Tout ce qu'il avoit vu faire aux François, lui donnoit lieu de craindre que le courage joint au désespoir ne les portât à des choses plus grandes en-

1250. core : il accepta donc la proposition & voulut bien traiter de nouveau. La trêve fut conclue à la satisfaction des deux parties. Montfort pour assurance de la parole qu'il donnoit, tira l'anneau qu'il avoit au doigt, & le présenta à l'émir qui le reçut. Déjà ils se touchoient dans la main, lorsqu'un *traître,* mauvais huissier*, dit Joinville, *nommé Marcel*, commença à crier à haute voix, *seigneurs, chevaliers François, rendez-vous tous, le roi vous le mande par moi & ne le faites point tuer*. A ces mots la consternation fut générale. On crut que le Monarque étoit en effet dans un grand danger; *chacun rendit ses bâtons & harnois*. L'émir ne fut pas long-temps à s'appercevoir d'un changement si soudain; & voyant que de tous côtés on emmenoit prisonniers les gens du roi, il dit au malheureux Montfort, qu'on ne faisoit point de trêve avec un ennemi vaincu, & le

* Joinville,
Pag. 62.

força lui-même de rendre les armes. 1250.

En même-temps l'un des principaux émirs, nommé Gemaledin, entra dans Charmafac avec un corps considérable de troupes ; & trouvant le roi environné de gens qui songeoient bien moins à le défendre qu'à l'empêcher d'expirer, il se saisit de sa personne, & de tous ceux qui s'empressoient à le soulager : les deux princes ses freres, Alfonse & Charles, tomberent aussi entre les mains des Infidèles. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ceux qui se retiroient par terre, seigneurs ou simples soldats, subirent le même sort ; les uns plutôt, les autres plus tard, tous furent tués ou pris. L'oriflame, tous les autres drapeaux, tous les bagages furent conduits en triomphe à Massoure avec les captifs, dont le nombre étoit si grand qu'ils y furent entassés les uns sur les autres. Le destin de ceux qui étoient sur le Thanis ne fut pas plus heu-

1250. reux. Il n'y eut que le légat, le duc de Bourgogne, & quelques autres montés sur de grands vaisseaux qui eurent le bonheur d'échaper. Les autres bâtimens moins forts, investis de tous côtés, ou périrent par le feu grégeois, ou demeurèrent à la merci des barbares. Tout ce qu'il y avoit de malades fut impitoyablement massacré : on ne fit grace qu'aux gens de marque dont on espéroit tirer une grosse rançon. Joinville que son extrême foiblesse avoit obligé de s'embarquer, eut aussi le malheur d'être enveloppé. Il fit jeter l'ancre au milieu du fleuve; mais ayant vu dans le moment quatre grands vaisseaux ennemis qui venoient l'aborder, il délibéra avec ses chevaliers sur ce qu'il y avoit à faire : tous convinrent qu'il falloit se rendre, excepté un sien clerc, qui disoit que tous devoient se laisser tuer afin d'aller en paradis; *ce que ne voulumes croire*, dit-il avec sa naïveté

ordinaire, *car la peur de la mort nous* 1250.
pressoit trop fort. Il se rendit, de l'avis
 de ceux qui étoient en sa compagnie,
 après avoir jetté dans la riviere un pe-
 tit coffre où il y avoit toutes ses pier-
 reries & ses reliques. Comme il étoit
 presque mourant, il couroit risque d'être
 tué, mais un de ses mariniers, pour
 lui sauver la vie, dit aux Infidèles que
 ce chevalier étoit cousin du roi. Sur
 cela un Sarrafin qui vouloit le faire
 son prisonnier, vint à lui & lui dit
 qu'il étoit perdu s'il ne le suivoit &
 n'entroît dans son vaisseau. Il y con-
 sentit, & s'étant fait attacher à une
 corde, il se jeta dans l'eau avec le
 Sarrafin même, qui se fit tirer avec lui
 dans le vaisseau. Il fut conduit à terre
 où d'autres Sarrafins vouloient le tuer :
 mais celui qui l'avoit pris, le tenant em-
 brassé crioit de toute sa force, *c'est le*
cousin du roi, ne le tuez pas. Cela lui
 sauva la vie, & même le fit traiter

1250. avec assez d'humanité, jusques-là qu'un seigneur Sarrafin lui fit prendre un breuvage qui le guérit en peu de jours de la maladie dont il étoit attaqué, & qui l'avoit mis presque à l'extrémité.

Il fut conduit au commandant de la flotte, qui lui demanda s'il étoit cousin du roi : il répondit que non, & que c'étoit un de ses mariniers qui avoit dit cela de lui-même. Il lui demanda s'il n'étoit pas allié de l'empereur Frédéric; il répondit qu'il l'étoit par sa mere. Le général lui répartit qu'à la considération de ce prince qu'il estimoit, il auroit des égards pour lui.

Il eut la douleur de voir égorger en sa présence un grand nombre de malades, & entr'autres ce brave prêtre messire Jean de Vaissi, son aumônier, dont j'ai parlé, qui avoit attaqué & mis en fuite six Sarrafins; & comme il eut fait dire par le Sarrafin dont il étoit prisonnier, aux officiers qui présidoient

à ce cruel massacre : *Qu'ils faisoient* ~~un grand mal~~
grand mal & contre le commandement 1250.
de leur grand Saladin , qui disoit qu'on
ne devoit tuer , ni faire mourir homme
depuis qu'on lui avoit fait manger de
son pain & de son sel : ils répondirent
qu'ils le faisoient ainsi par compassion
pour leur misere , & pour leur épar-
agner les douleurs que la maladie leur
causoit.

Louis dans sa prison parut aussi grand
 que sur le trône, sur le pont de Tail-
 lebourg & à la descente à Damiette.
 On ne lui avoit laissé que son bréviaire :
 il le prit de la main de son chapelain ,
 & le récita avec autant de tranquillité
 que s'il eût été dans l'oratoire de son
 palais. Les barbares eux-mêmes admi-
 rerent sa constance plus qu'héroïque :
 Il étoit si foible qu'il falloit le porter
 lorsqu'il vouloit faire un pas : il man-
 quoit des choses les plus nécessaires ;
 au commencement, Il n'eut, pour se

1250.

couvrir la nuit , qu'une vieille casaque qu'un prisonnier lui donna ; il étoit dénué de presque tout secours ; jamais rien ne put l'ébranler. Un seul homme , nommé Isambert , composoit tout son domestique. Il lui préparoit à manger , faisoit son pain , & lui tenoit lieu de toute cette foule d'officiers , si pressés pour le service des rois. Tout foible & tout malade qu'il étoit , il ne lui échappa jamais ni signe de chagrin , ni mouvement d'impatience. Il récitoit tous les jours son bréviaire avec son chapelain , & il se faisoit lire toutes les paroles de la messe , excepté les paroles de la consécration.

La santé de Louis étant si fort affoiblie qu'il pouvoit à peine se soutenir , le sultan Almoadan , appréhenda enfin de le voir mourir , de perdre la grosse rançon qu'il en espéroit , & de ne pouvoir rentrer en possession de la ville de Damiette. Cette crainte

le fit changer tout-à-coup de conduite à l'égard de son prisonnier. Il lui permit de faire venir des étoffes , lui fit présent de deux vestes de taffetas noir fourrées de vair , avec une garniture de boutons d'or , lui donna ses gens pour le servir avec ordre de lui fournir tout ce qu'il demanderoit. Enfin il lui envoya ses médecins qui lui firent prendre un breuvage avec lequel il fut guéri en quatre jours. Le temps dont je parle étoit chez les Mahométans un siècle de lumière. Ils cultivoient les sciences, & entr'autres la médecine avec succès.

Quelque temps après, le lieutenant du sultan fit monter à cheval le sire de Joinville, & le faisant marcher à côté de lui, il le conduisit au lieu où étoit le roi avec les deux princes ses freres. Là étoient aussi plusieurs seigneurs & plus de dix mille autres captifs de toute condition; mais les pri-

1245. sonniers de marque séparés des autres ;
& ceux-ci renfermés dans une espèce de parc, clos de murailles.

Au bout de quelques jours un des principaux officiers Sarrafins y arriva avec des soldats, & faisant sortir du parc les prisonniers les uns après les autres, on leur demandoit s'ils vouloient renoncer Jésus-Christ : ceux qui répondoient que non, avoient la tête tranchée dans le moment ; ceux qui renonçoient étoient mis à part.

Joinville & les autres seigneurs furent mis dans un quartier de réserve que les Infidèles faisoient exactement garder, & le roi dans une tente, entourée pareillement d'une forte garde. Le dessein du soudan en les faisant ainsi séparer, étoit de traiter en même-temps avec le roi d'une part, & de l'autre avec les seigneurs.

Almoadan leur envoya un de ses

émirs avec un truchement, qui leur de-
 manda s'ils vouloient traiter de leur ^{1250.}
 délivrance, & leur dit de choisir quel-
 qu'un d'entr'eux pour convenir de leur
 rançon. Ils choisirent le comte Pierre
 de Bretagne, auquel on proposa d'a-
 bord de remettre entre les mains du
 soudan quelques-unes des forteresses
 que les Chrétiens tenoient encore dans
 la Palestine. A quoi le comte répondit
 que la chose n'étoit pas en leur dispo-
 sition, mais en celle de l'empereur
 Frédéric comme roi de Jérusalem, &
 que ce prince n'y consentiroit pas. On
 lui proposa en second lieu de rendre
 au soudan quelques places qui dépen-
 doient des chevaliers du Temple, ou
 de ceux de l'Hôpital. Le comte ré-
 pondit que cela étoit impossible, par-
 ce que ceux à qui l'on en confioit la
 garde faisoient un serment particulier
 en y entrant, de ne rendre aucunes

1250. places pour sauver la vie à qui que ce fût. L'officier Mahométan répondit en colere qu'il, voyoit bien qu'ils ne vouloient pas être délivrés, & que bientôt ils feroient traités comme ils venoient d'en voir traiter tant d'autres, & ensuite il congédia le comte de Bretagne & les envoyés qui l'avoient accompagné.

On leur en donna la peur toute entière : car un moment après ils virent venir vers eux un grand nombre de jeunes soldats, ayant à leur tête un vieillard Musulman, qui paroissoit un homme de distinction, qui leur fit demander par un truchement, s'il étoit vrai qu'ils crussent en un seul Dieu, qui fût né, crucifié & mort pour eux, & ensuite ressuscité. Ils répondirent tous avec fermeté qu'ils le croyoient. Mais la repartie qu'il leur fit les surprit beaucoup. « Si cela est, leur répondit-il,

» ne vous découragez point dans l'état malheureux
 » malheureux où vous vous trouvez : 1250.
 » vous souffrez, mais vous n'êtes pas
 » encore morts pour lui comme il est
 » mort pour vous, & s'il est ressuscité
 » lui-même, il aura le pouvoir de vous
 » délivrer bien-tôt de votre captivité ».
 Après avoir parlé de la sorte, il se retira.
 Comme on ne devoit guere attendre
 une pareille morale de la part d'un
 Mahométan, les prisonniers tirèrent de-
 là un bon augure pour leur délivrance.

Almoadan n'espérant plus rien ob-
 tenir des seigneurs François, se tour-
 na du côté du roi, lui fit faire les mê-
 mes demandes & en reçut les mêmes
 réponses. Alors transporté de colere,
 il le fit menacer, s'il persistoit dans son
 obstination, de le faire mettre en ber-
 nicles, espece de torture très-cruelle,
 dont Joinville a voulu nous faire la
 description ; mais il s'est si mal expli-

Traité du
 roi pour sa
 liberté avec
 Almoadan,
 soudan d'E-
 gypte.

qué, qu'il est difficile d'y comprendre quelque chose.

Louis toujours égal à lui-même, répondit avec modestie : *Je suis prisonnier du sultan, il peut faire de moi à son vouloir.* Le soudan pleinement convaincu qu'il ne gagneroit rien par cette voie, fit proposer au roi de donner pour sa rançon & pour celle des autres prisonniers, un million de besans d'or & la ville de Damiette. Louis répondit avec une noble fierté, *qu'un roi de France n'étoit point tel qu'il se voulût rédimer pour aucune finance de deniers; mais qu'il donneroit la ville pour sa personne, & payeroit le million de besans pour la délivrance de sa gent.* Le sultan étonné de la générosité de son prisonnier, s'écria : *Par ma loi franc & libéral est le François, qui n'a voulu barguigner mais a octroyé de faire & payer ce qu'on lui a demandé. Or*

lui allez dire que je lui remets le cin-
quieme de la somme, & qu'il n'en payera 1250.
que huit cents mille besans, lesquels,
 selon quelques auteurs contemporains,
 réduits à la monnoie de France de ce
 temps-là, faisoient environ cent mille
 marcs d'argent.

Le traité fut donc conclu à ces con-
 ditions : « qu'il y auroit trêve pour dix
 » ans entre les deux nations : que tous
 » les prisonniers qu'on avoit faits de
 » part & d'autre, non-seulement de-
 » puis l'arrivée des François, mais en-
 » core depuis la suspension d'armes
 » avec l'empereur Frédéric, seroient
 » remis en liberté : que les Chrétiens
 » posséderoient paisiblement toutes les
 » places qu'ils tenoient dans la Palef-
 » tine & dans la Syrie : que le roi
 » payeroit huit cents mille besans d'or
 » pour la rançon de ses sujets captifs,
 » & donneroit Damiette pour sa per-
 » sonne : que tous les meubles que le

1250. » Monarque, les princes, les seigneurs
 » & généralement tous les Chrétiens,
 » laisseroient dans cette ville, y feroient
 » conservés sous la garde d'Almoadan
 » jusqu'à ce que l'on envoyât des vais-
 » seaux pour les transporter où l'on
 » jugeroit à propos : que les malades
 » & ceux qui avoient encore affaire à
 » Damiette y feroient en sûreté tout le
 » temps qu'ils feroient forcés d'y de-
 » meurer : qu'ils pourroient se retirer
 » par mer ou par terre, selon leur vo-
 » lonté; & que le soudan feroit obligé
 » de donner des saufs conduits à ceux
 » qui prendroient cette dernière voie
 » pour se rendre en quelque place de
 » la domination des Chrétiens ».

Les choses étant ainsi réglées, il
 n'étoit plus question que de se dispo-
 ser à l'accomplissement du traité. Le
 soudan fit amener le roi dans un lieu
 de plaisance nommé Pharescour, situé
 sur le bord du Nil, où il avoit fait bâ-

tir un palais assez vaste, mais construit de bois seulement, couvert de toiles peintes 1250. de différentes couleurs. Ce fut là que les deux princes se virent & conférèrent ensemble dans une tente qu'on avoit préparée exprès. On ignore les particularités de leur entrevue. Tout ce qu'on sçait c'est que le traité y fut ratifié, & qu'on fit de part & d'autre les sermens convenus. Il n'étoit plus question que de se disposer au départ & à l'évacuation de Damiette. On fit monter le roi avec les principaux seigneurs de son armée sur quatre vaisseaux, pour descendre la rivière vers cette ville : mais l'accident du monde le plus imprévu , jetta le roi en de plus grands embarras & de plus grands dangers que jamais. Ce fut la mort d'Almoadan , contre lequel les Mammelus avoient fait une conspiration qui éclata sur ces entrefaites , & dont voici les causes & les suites.

1250.
Almoadan
est assassiné
par les
Mammelus.

Ces Mammelus étoient une espèce de milice à-peu-près semblable à celle des jannissaires d'aujourd'hui, excepté qu'elle combattoit d'ordinaire à cheval. Melech-Sala, pere du nouveau soudan, l'avoit formée : elle étoit composée de soldats qui dès leur enfance, avoient été achetés, soit en Europe, soit en Asie, par les ordres du soudan : ainsi ne connoissant ni leurs peres, ni leurs meres, ni souvent même leur pays, ils ne pouvoient avoir d'attachement que pour le prince & pour son service. Il les faisoit élever dans tous les exercices militaires, & les traitoit comme un régiment de ses gardes : qu'il distinguoit beaucoup de ses autres troupes : c'étoit parmi eux qu'il choisissoit ceux qui avoient le plus de mérite & de talent pour en faire ses émirs & les autres officiers de ses armées.

Ce corps étoit fort nombreux & fort

brave : Il devint redoutable au soudan ~~_____~~
 même , qui sur le moindre soupçon 1250.
 faisoit couper la tête aux commandans
 & confisquoit leurs biens à son profit.

Almoadan fils de Melech-Sala , suivit à contre-temps , & sans doute avec trop d'imprudence, ce rude despotisme. Lorsqu'il fut arrivé en Egypte , & eut été reconnu souverain , il déposa la plupart de ceux qui possédoient les charges de la cour & de l'armée, pour les donner à ceux qu'il avoit amenés d'Orient. C'étoit des jeunes gens qui avoient toute sa confiance & qui engloutissoient toutes les graces.

Ce fut pendant le temps qu'on négocioit la trêve avec le roi de France ,
 que les émirs qui étoient tous du corps des Mammelus, formerent une conjuration contre Almoadan, dans laquelle entra la sultane Sajareldor, veuve du défunt soudan , qui avoit été disgraciée. Ils s'imaginèrent que lorsqu'Al-

Le sultan
 est assassiné
 par les
 Mammelus.

1250.

moadan feroit maître de Damiette & que l'Egypte feroit entièrement pacifiée, son caractère absolu difpoferoit de leurs biens & de leurs vies fuivant fes foupçons & fes caprices. C'eft pourquoy ils réfolurent d'exécuter leur defsein à Pharefcour. Ils gagnèrent plusieurs officiers fubalternes & un grand nombre de foldats, & comme le foudan étoit fur le point de partir pour aller prendre poffeffion de Damiette, fuivant le traité fait avec le roi de France, il fit mettre fon armée fous les armes & marcher vers la ville : pour la faire avancer plus promptement les chefs des conjurés firent répandre le bruit que Damiette avoit été prife fur les Chrétiens, & qu'il falloit fe hâter pour avoir part au butin. Le départ de l'armée n'avoit laiffé auprès du foudan pour fa garde à Pharefcour, qu'une partie des Mammelus, qui étoient de la conjuration, & ce prince infortuné

qui ne se défoit de rien, se trouva livré à leur discrétion. Il avoit dîné à Phares-
 cour dans le palais de bois dont j'ai par-
 lé, qui étoit d'une grandeur prodigieu-
 se & contenoit différens appartemens.
 Après son repas s'étant levé de table,
 comme il congédioit plusieurs émirs,
 pour se retirer dans une chambre voi-
 sine, celui qui portoit l'épée nue de-
 vant lui selon la coutume, se tourna
 brusquement, & lui en déchargea un
 grand coup, qui ne fit cependant que
 lui fendre la main depuis le doigt du
 milieu jusques bien avant dans le bras.
 Le foudan se voyant sans armes, prit
 la fuite & se sauva vers le haut du bâ-
 timent, où il se renferma sans qu'on se
 mit en peine de le poursuivre : mais
 aussi-tôt le feu grégeois ayant été jetté
 en différens endroits de l'édifice, il fut
 en un moment tout en flammes. Le
 foudan voyant qu'il falloit périr, aima
 mieux s'exposer à la fureur des conju-

1250. rés que de se voir brûler tout vif. Il descendit & se jeta au milieu des soldats pour gagner la riviere. Il fut blessé dans le flanc d'un poignard qui y resta, & avec lequel il se jeta dans le Nil pour le passer à la nage. Il y fut poursuivi par neuf assassins qui lui ôterent la vie. Un d'eux nommé Octai, l'ayant tiré à terre, lui ouvrit la poitrine, en arracha le cœur, & aussi-tôt tenant ce cœur dans sa main toute ensanglantée, il monta sur le vaisseau où étoit le roi & lui dit : Que me donneras-tu pour t'avoir délivré d'un ennemi qui t'en eût fait autant s'il eût vécu? Louis ne répondit à cette brutale question que par une œillade méprisante qui fit assez voir qu'il avoit horreur d'une action si détestable. On ajoute qu'Octai le pria de le faire chevalier de sa main; que le roi lui répondit qu'il le feroit volontiers, s'il vouloit se faire Chrétien, & que l'infidèle se retira plein de respect pour

ce prince, dont il ne pouvoit assez ad-
mirer la fermeté & le courage. 1250.

Un moment après, entrèrent dans le vaisseau trente de ces assassins tout forcenés en criant, *tue, tue*. Chacun en ce moment se crut mort. Plusieurs se jetterent aux pieds d'un religieux de la Trinité, de la suite de Guillaume comte de Flandres, pour lui demander l'absolution. Le seigneur Guy d'Ybelin, connétable de Chypre, se jeta à genoux devant Joinville, & se confessa à lui : *& je lui donnai, ajoute ce seigneur, telle absolution comme Dieu m'en avoit donné le pouvoir, mais de chose qu'il m'eût dite, quand je fus levé, oncque ne m'en recordai de mot; mais en droit moi ne me souvenois alors de mal ne péché que oncque j'eusse fait, & je m'agenouillai aux pieds de l'un d'eux, tendant le cou, & disant ces mots en faisant le signe de la Croix : Ainsi mourut sainte Agnès. Telle étoit*

1250. la simplicité de ces bons chevaliers, qui avoient au moins beaucoup de foi. Ils n'eurent que la peur. Les trente assassins sortirent du vaisseau sans faire mal à personne. Une pareille scène se passoit dans la tente du roi, où une troupe de ces scélérats entra avec confusion, l'épée nue, & teinte encore du sang de leur prince. Leur démarche, leurs cris, leur fureur enfin qui paroïssoit peinte sur leurs visages, n'annonçoient rien que de funeste. Louis sans rien diminuer de cet air majestueux qui inspiroit le respect, même aux plus barbares, laissa tranquillement rugir ces bêtes féroces, ne montrant ni moins de sérénité, ni moins de dignité que s'il eût été à quelque cérémonie d'éclat au milieu de ses barons. Cette constance héroïque lui attira l'admiration de ces infâmes parricides : ils s'adoucirent tout d'un coup, & se prosternant jusqu'à terre : *Ne crai-*

gnez rien , Seigneur , lui dirent - ils , vous êtes en sûreté ; il falloit que les 1250.
choses se passassent comme elles vien-
nent d'arriver : nous ne vous deman-
dons que l'exécution du traité , & vous
êtes libre.

On dit même qu'ils furent si touchés de son intrépidité , qu'ils mirent en délibération de le choisir pour leur foudan : mais le voyant si ferme dans ce qui regardoit sa religion , ils appréhenderent qu'il ne renversât bientôt toutes leurs mosquées. Un jour le Saint Monarque s'entretenant de cette aventure avec Joinville , lui demanda s'il croyoit qu'il eût accepté la couronne d'Egypte. Le naïf sénéchal répondit * , *qu'il eût fait en vrai fol , vu* * Joinville ,
qu'ils avoient ainsi occis leur seigneur. pag. 73.

Or sçachez , reprit Louis , *que je ne l'eusse mie refusée.* Tel étoit le zèle de ce prince véritablement chrétien , que dans l'espérance de convertir ces Inf-

déles, il se fût exposé à une mort cer-
1250. taine.

Le lendemain les émirs envoyèrent demander communication du traité fait avec le soudan. Le comte de Flandres avec le comte de Soissons & plusieurs seigneurs, allèrent leur parler à ce sujet. Les émirs leur répéterent ce qu'ils avoient déjà dit au roi, que le dessein du soudan si-tôt qu'il eût été en possession de Damiette, étoit de lui faire couper la tête, & à tous les seigneurs François, & que pour marque de sa perfidie, il en avoit déjà envoyé quelques-uns au Grand-Caire, où il les avoit fait massacrer.

Cependant le traité fut confirmé : mais les émirs voulurent que la moitié de la rançon fût payée avant le départ du roi, & il y consentit. Il fut question de faire un nouveau serment de part & d'autre : les émirs le firent à leur maniere & le roi le reçut. Mais

ils voulurent lui prescrire la forme du sien, ce qui causa un grand embarras. 1250.

Ils en avoient fait composer la formule par quelques renégats, en cette manière : « Qu'au cas que le roi man-
 » quât à sa promesse , il consentoit
 » d'être à jamais séparé de la compa-
 » gnie de Dieu & de la Vierge Marie,
 » des douze Apôtres, des Saints & Sain-
 » tes du Paradis ». Le roi n'eut aucune
 peine sur ce point-là, mais la seconde
 partie lui fit horreur. On vouloit qu'il
 s'exprimât en ces termes : « Que s'il
 » violoit son serment il seroit réputé
 » parjure, comme un Chrétien qui a
 » renié Dieu , son Baptême & sa
 » Loi, & qui en dépit de Dieu, crache
 » sur la Croix & la foule aux pieds ». Il protesta que ces horribles paroles ne
 sortiroient jamais de sa bouche. Les
 émirs ayant appris la réponse du roi,
 en furent très-irrités, & assurèrent ce-
 lui qui la leur porta, que s'il ne faisoit

1250. ce serment (comme eux avoient fait le leur de la maniere qu'il avoit voulu) ils lui couperoient la tête, & à tous les seigneurs de sa suite. Cette menace rapportée au roi ne l'étonna point, non plus que les instances que lui firent les deux princes ses freres, qui lui représentoient qu'il devoit passer par-dessus ce scrupule, puisqu'il étoit en résolution d'exécuter sa promesse avec toute l'exactitude possible.

Les émirs pleins de rage vinrent à sa tente, comme pour lui ôter la vie; mais l'avarice étoit un frein qui arrêtoit leur fureur. Ils craignoient de perdre la grosse rançon que le roi avoit promise, & ils vouloient avoir Damiette. Ils s'imaginèrent que le patriarche de Jérusalem étoit celui qui empêchoit le roi de les satisfaire, un émir fut sur le point de lui couper la tête : mais ils se contenterent de le faire lier à un poteau, où ils lui firent

ferrer les mains avec tant de violence,
 qu'elles furent en un moment horri- 1250.
 blement enflées & que le sang en ruif-
 feloit. Ce pauvre vieillard qui avoit
 quatre-vingts ans, pressé par la dou-
 leur, crioit au roi de toute sa force,
 ah ! sire , jurez hardiment , j'en prends
 le péché sur moi & sur mon ame , puis-
 que vous avez la volonté d'accomplir
 votre promesse. Le roi tint ferme , &
 les émirs voyant qu'il se mettoit peu
 en peine de toutes leurs menaces , fu-
 rent contraints de se contenter de la
 premiere partie du serment qu'ils lui
 avoient prescrit , & que les seigneurs
 françois firent aussi.

Les Sarrafins donnerent la couronne
 à la sultane Sajareldor , lui firent ser-
 ment de fidélité , & choisirent entr'eux
 des généraux pour commander les ar-
 mées sous son autorité. Ce fut avec eux
 que le roi termina l'exécution du trai-
 té , qui fut ratifié.

1250. Les vaisseaux qui portoient le roi & les prisonniers voguerent vers Damiette, où l'on étoit dans la dernière consternation sur les différens bruits qui avoient couru touchant la personne du roi & celles des deux princes ses freres, dont on ne sçavoit rien d'assuré. La comtesse d'Artois y étoit dans la plus grande affliction de la mort de son mari. L'incertitude du sort du roi & des princes & l'approche de l'armée ennemie, tenoient la reine & les comtesses d'Anjou & de Poitiers dans de mortelles alarmes. Le duc de Bourgogne & Olivier de Termes qui commandoient la garnison, avoient toutes les peines du monde à les rassurer. Les Génois & les Pisans furent sur le point d'abandonner la ville & de s'enfuir sur leurs vaisseaux. Il fallut que la reine s'obligeât de leur fournir des vivres à ses dépens pour obtenir qu'ils demeurassent. Elle étoit accouchée

couchée avant terme d'un fils , qui fut nommé Jean & surnommé Tristan , 1250.
 pour marquer la triste & fâcheuse con-
 joncture de sa naissance. Cette couche
 prématurée avoit été l'effet de sa dou-
 leur & de son chagrin : elle étoit dans
 de si terribles appréhensions, qu'il ne
 se passoit pas de nuit que troublée par
 des songes effrayans, elle ne crût voir
 les Sarrafins en furie attenter à la vie
 du roi son mari, ou entrer en foule
 dans sa chambre pour l'enlever elle-
 même : elle se tourmentoît, s'agitoit
 & sans fin s'écrioit, à l'aide, à l'aide.
 On fut obligé de faire veiller dans sa
 chambre un *chevalier vieil & ancien* ,
 dit Joinville*, *âgé de quatre-vingts ans* * Joinville,
 & plus, *armé de toutes pieces*, qui tou- pag. 78. &
 tes les fois que ces tristes imaginations 79.
 la réveilloient, lui prenoit la main &
 lui disoit, *Madame, je suis avec vous,*
n'ayez paour. Un jour ayant fait re-
 tirer tout le monde, excepté ce brave

1250. *vieillard, elle se jetta à genoux : Jurés-moi, lui dit-elle, que vous m'accorderés ce que je vas vous demander. Il le lui promit avec serment. Eh bien, sire chevalier, reprit-elle, je vous requiers sur la foi que vous m'avez donnée, que si les Sarrafins prennent cette ville, vous me coupiez la tête avant qu'ils me pussent prendre. Ce bon gentilhomme répondit que très-volontiers il le feroit, & que jà l'avoit-il eu en pensée d'ainsi le faire si le cas y écheoit.*

Le roi est
mis en li-
be té & Da-
miette est
rendue.

L'arrivée du roi remit un peu les esprits : il n'entra pas dans la place, mais le seigneur Geoffroy de Sargines fut chargé de donner les ordres pour la reddition. La reine, les princesses & les autres dames, furent transportées sur les vaisseaux. On laissa dans la ville les malades, les machines & les magasins, jusqu'à ce qu'on pût les retirer, suivant un des articles du traité.

On ne fut pas long - temps à con-

noître qu'on avoit affaire à des gens sans
 foi & sans honneur ; car ils firent main- 1250.
 basse sur tous les malades, & ayant brisé
 les machines qu'ils s'étoient engagés de
 rendre, ils y mirent le feu & les brû-
 lerent toutes. Ils n'en demeurèrent pas
 là. Les généraux Sarraïns mirent en
 délibération s'ils ne traiteroient pas le
 roi & les autres prisonniers comme ils
 avoient traité les malades. Un des émirs
 foutint qu'il ne falloit pas balancer, &
 que c'étoit l'Alcoran même qui ordon-
 noit de ne point faire de quartier aux
 ennemis de leur Loi. Il ajouta que
 quand on se feroit défait du roi de
 France & de la fleur de la noblesse
 françoise, on n'auroit point de ven-
 geance à craindre, parce que ce prince
 n'avoit que des enfans en bas-âge. Peu
 s'en fallut que cet émir n'entraînât tout
 le conseil dans son sentiment : mais
 comme il se rencontre toujours quel-
 qu'homme d'honneur dans les assem-

1250. blées les plus dévouées au crime, un autre émir s'opposa à cette résolution. Il représenta l'infamie qui en retomberoit sur toute la nation, ce qu'on diroit des Mammelus dans toute la terre, quand on apprendroit qu'après avoir massacré leur soudan & après un traité confirmé par les sermens les plus solennels, ils avoient encore trempé leurs mains dans le sang d'un prince & de tant de braves hommes alliés à toutes les puissances de l'Europe.

Un avis si raisonnable ne fit pas toutefois conclure en faveur des prisonniers : mais il suspendit au moins la fureur qui s'étoit emparée des esprits. En attendant qu'on eût pris une dernière résolution, un des émirs autorisé par le plus grand nombre, donna ordre aux mariniers Sarrafins de remonter les vaisseaux vers le Grand-Caire ; ce qui fut exécuté sur le champ, *dont fut mené entre nous un très-grand deuil,*

ainfi que s'exprime le bon fénéchal *, 1250.
& maintes larmes en iffirent des yeux ; • Joinville,
car nous efperions tous qu'on dût nous pag. 74.
faire mourir.

Mais enfin la réflexion que firent les Mammelus, qu'ils fe rendroient par cette perfidie l'exécration de l'Univers, la crainte d'attirer fur eux la vengeance de toute l'Europe, & plus que tout cela la crainte de perdre les huit cents mille befans d'or qu'on leur avoit promis, les ramenerent à un avis plus fage, & foutinrent en eux un refte de bonne foi prêt à s'échapper. *Ainfi comme Dieu voulut qui n'oublie jamais fes ferviteurs, il fut accordé que tous feroient délivrés, & les fit-on revenir vers Damiette.* On voulut même les régaler avant que de les quitter : on leur apporta *des beignets de fromage rôtis au foleil, & des œufs durs, que pour l'honneur de leurs perfonnes,*

on avoit fait peindre par-dehors de di-
 1250. *versès couleurs.*

Le roi est
 mis en li-
 berté.

On leur permit ensuite de sortir des vaisseaux qui leur tenoient encore lieu de prison, & d'aller trouver le roi qu'on avoit laissé durant ce temps-là, dans une tente sur le rivage. Alors il marchoit vers le Nil, accompagné de vingt mille Sarrafins armés, qui le considéroient avec une grande curiosité, & lui rendoient le même honneur que s'il eût été leur prince.

Une galere l'attendoit sans autre équipage, en apparence, qu'un homme qui faisoit le fou. Dès qu'il vit le Monarque à portée d'être secouru, il donna un coup de sifflet, & à l'instant parurent quatre-vingts arbalétriers françois bien équipés, leurs arbalètes tendues & le trait dessus. *Les Infidèles à cette subite apparition, commencerent à fuir comme des brebis, ne oncque avec le roi n'en demeura que deux ou trois.*

Aussi-tôt le maître du vaisseau lui ~~fit~~ fit jetter une planche pour l'aider à 1250.
 passer sur son bord : il y entra suivi
 du comte d'Anjou son frere , de Geof-
 froy de Sargines , de Philippe de Ne-
 mours , d'Albéric Clément maréchal de
 France , du sire de Joinville , & de
 Nicolas général de la Trinité.

Le roi , suivant le traité fait avec les
 émirs , devoit avant que de partir d'E-
 gypte , payer le quart de la rançon dont
 on étoit convenu. Il leur avoit déjà fait
 payer la moitié de cette somme , &
 en attendant qu'on pût trouver le reste ,
 le comte de Poitiers son frere , étoit
 retenu en ôtage par les ennemis. Après
 qu'on eut ramassé tout ce qu'on put
 trouver d'argent , il se trouva qu'il man-
 quoit soixante mille livres pour com-
 pletter la somme. Joinville conseilla au
 roi de les emprunter des Templiers ,
 ou de les prendre par force s'ils fai-
 soient quelque difficulté. Leur grand

1250. maréchal se piquant d'une fausse exactitude refusa de les prêter dans l'occasion du monde la plus privilégiée. Il représenta qu'en recevant leurs commanderies, ils faisoient serment de ne point disposer des revenus de l'Ordre sans la permission de leurs supérieurs. On fut outré d'un scrupule si mal fondé, de la part de gens qui ne se dispensoient que trop souvent de leur règle en d'autres points bien plus essentiels, & de voir qu'ils avoient moins de confiance en la parole du roi que les Infidèles.

Le sire de Joinville s'offrit, & partit avec la permission du Monarque pour aller forcer leurs coffres prétendus sacrés. Il avoit déjà la coignée levée pour les briser, lorsque le maréchal qui l'avoit suivi jugea plus à propos, pour éviter l'indignation publique, de lui en remettre les clefs. Joinville y puisa sans façon tout l'argent dont on avoit besoin, & l'apporta aux pieds

de Louis, *qui fut*, dit Joinville, *moult* ~~joyeux de sa venue.~~ Ainsi le paiement 1250.
fut achevé au contentement du religieux prince, & le comte de Poitiers fut remis en liberté.

Tout étoit prêt pour le départ, lorsque le comte de Montfort qui avoit été chargé de payer, croyant avoir fait un trait d'habile homme, vint dire au roi en riant, que les Sarrafins s'étoient trompés de vingt mille besans d'or, & qu'il étoit bien aise d'avoir été plus fin que des traîtres qui n'avoient ni foi, ni loi. *Mais le roi*, dit Joinville, *se courouça très-âprement, & renvoya Montfort, au grand danger de sa vie, restituer cette somme à des barbares, dont l'infidélité ne devoit point servir d'exemple pour un prince chrétien.*

Avant que cette affaire fût entièrement terminée, le Comte Pierre de Bretagne, le comte de Flandre, le

1250. comte de Soissons & plusieurs autres seigneurs étoient venus prendre congé du roi, qui ne put obtenir d'eux d'attendre la délivrance du comte de Poitiers pour les accompagner. Ils mirent à la voile pour retourner en France : mais le comte de Bretagne n'eut pas la satisfaction de revoir sa patrie, il mourut pendant le voyage.

Enfin le roi ayant satisfait à tous les articles du traité avec une exactitude qui alloit jusqu'au scrupule, le comte de Poitiers vint le joindre, & en même-temps on fit voile pour la Palestine.

L'embarquement s'étoit fait avec tant de précipitation, que *les gens du roi ne lui avoient rien appareillé, comme de robes, lit, couche, ne autre bien* : à peine se trouva-t-il quelques matelats sur lesquels il pût reposer. *Il faisoit venir Joinville, lui permettoit de se seoir auprès sa personne pour ce qu'il étoit malade.* Après lui avoir détaillé

tout ce qui s'étoit passé à sa prise, il ~~_____~~
 lui ordonnoit de raconter ses aventu- 1250.
 res particulieres, trouvant toujours le
 moyen de rapporter tout à Dieu. Tant
 de malheurs qui lui étoient arrivés coup
 sur coup, n'avoient pu, dit l'ingénu
 sénéchal, lui faire oublier le comte
 d'Artois son frere : *il plaignoit à mer-*
veilles sa mort. Un jour il demanda
 où étoit le comte d'Anjou, qui quoi-
 que sur le même vaisseau, *ne lui te-*
noit aucune compagnie. On lui répon-
 dit qu'il jouoit avec Gautier de Ne-
 mours. * Aussi-tôt il se leva un peu
 échauffé, se fit conduire à la chambre
 où étoient les joueurs, & *quand il*
fut sur eux, print les dez « & les ta-
 » bles, les jeta en la mer & se cou-
 » rouça très-fort à son frere, de ce qu'il
 » ne lui souvenoit plus de la mort
 » d'un prince qui devoit lui être si
 » cher, ni des périls desquels notre
 » Seigneur les avoit délivrés. Mais le

* Joinville,
 pag. 79 &
 80.

~~_____~~ » sire de Nemours en fut mieux payé;
 1250. » car le bon saint Roi jetta tous ses
 » deniers après les dez & les tables en
 » mer ».

Le roi arri-
 ve en Palef-
 tine.

La navigation fut des plus heu-
 reuses, les vaisseaux au bout de six
 jours entrèrent dans le port de Saint-
 Jean d'Acre. Toute la ville vint au-
 devant du roi en procession, & cha-
 cun mit pied à terre dans l'espérance
 de trouver quelque repos après tant de
 fatigues.

Telle fut la fin d'une expédition
 dont les préparatifs alarmerent tout
 l'Orient, dont les premiers succès firent
 trembler tous les Musulmans, dont les
 derniers malheurs remplirent toute
 l'Europe de deuil & de tristesse. Louis
 se montra véritablement grand dans
 les triomphes, plus grand encore dans
 les fers, très-grand par la tendre re-
 connoissance qu'il conserva toute sa
 vie pour les bontés d'un Dieu, qui

l'avoit jugé digne de souffrir pour la gloire de son saint nom.

I 250.

Tandis que ces choses se passoient en Orient, on se repaissoit en France de diverses nouvelles, qui étoient de jour en jour plus avantageuses. Celles de l'heureuse descente qu'on avoit faite en Egypte, de la prise de Damiette dont on eut des avis certains, furent, comme c'est l'ordinaire, le fond sur lequel on en fabriqua plusieurs autres qui en tiroient toute leur vraisemblance, & que l'on croyoit avec le plus grand plaisir. Selon ces bruits, la prise de Damiette avoit été suivie de celle du Grand-Caire, & de la défaite entière de l'armée du soudan. La nouvelle en avoit été confirmée par une lettre écrite à un commandeur de l'ordre des Hospitaliers. La reine Blanche & tout le royaume le crut avec la même facilité. Ce n'étoit par-tout que réjouissances, & principalement en France, d'autant

Désolation
de la France
& de
l'Europe à
la nouvelle
de la prison
du roi.

1250. plus que, selon la même lettre, le roi & les princes ses freres étoient en parfaite santé. Mais lorsque l'illusion eut fait place à la vérité, la douleur fut universelle. Plus la joie avoit été grande, plus on fut consterné par les assurances que l'on reçut quelque temps après, de la captivité du roi, de tous les princes & seigneurs, des maladies contagieuses qui l'avoient précédée, & qui avoient fait périr la plus grande partie de l'armée. Tous les princes Chrétiens firent paroître leur douleur d'un si funeste désastre : toute l'Europe prit part à cette perte, qui étoit commune à toute la Chrétienté.


La reine Blanche y fut plus sensible que tous les autres, cependant loin de se laisser accabler par la douleur, elle s'occupa des moyens de remédier à un mal si pressant : elle n'omit ni exhortations, ni caresses, ni prières, pour engager les sujets du roi à faire les derniers

efforts afin de payer la rançon, celle de tant de braves seigneurs, & pour en- 1250.
 voyer du secours à Damiette, dont la
 conservation répondoit en quelque
 sorte de la vie du roi son fils.

Mais tous les mouvemens que la
 prison du roi causa dans l'Europe eu-
 rent peu d'effets, & en produisirent
 au contraire un très-fâcheux, qui fut
 un exemple des illusions dont le peu-
 ple est susceptible, & qui le conduisent
 ordinairement aux plus grands excès
 du fanatisme.

Un Hongrois nommé Jacob, âgé Mouve-
mens des
Pastou-
reaux.
 de soixante ans, apostat de l'ordre de
 Cîteaux & même de la religion Chré-
 tienne, car il avoit secrètement em-
 brassé celle de Mahomet, étoit en Eu-
 rope l'espion du soudan d'Egypte. Une
 très-longue barbe qui lui descendoit
 presque jusqu'à la ceinture, un visage pâ-
 le & décharné, des yeux enfoncés, mais

1250. étincelans, une grande abondance de larmes qu'il avoit à commandement, un extérieur enfin pénitent & tout en Dieu, parlant d'ailleurs avec une espece d'éloquence simple plusieurs langues de l'Europe, lui donnerent un si grand crédit sur l'esprit de la populace, qu'elle crut qu'il étoit véritablement envoyé de Dieu. Ce scélérat que l'usage des fourberies avoit rendu habile à contre-faire le prophete, s'adressa aux gens de la campagne & sur-tout aux bergers, & entreprit de leur persuader que Dieu vouloit se servir d'eux pour délivrer la Terre-Sainte & le roi de la tyrannie des Sarrafins : que la divine Providence avoit fait avorter tous les desseins de ces grands du monde qui se confioient dans leur force, afin de se réserver la gloire d'exterminer les Mahométans par les mains des foibles : que Jésus-Christ qui, étant sur la terre,

s'étoit donné le nom de Pasteur & 
 d'Agneau de Dieu, avoit jetté les yeux, 1250.
 pour ce grand œuvre, sur ceux qui mē-
 noient une vie simple dans la conduite
 des troupeaux. Il sçut si bien faire valoir
 cette extravagance à la faveur de quel-
 ques tours de charlatan, qui passoient
 pour des miracles aux yeux de ces
 bonnes gens, qu'il en assembla un
 grand nombre & les engagea à le
 suivre. Ce fut de ces gens là qu'il com-
 mença à former sa milice à qui l'on
 donna pour cette raison le nom de
Pastoureux. Elle fut bientôt grossie
 par une multitude infinie d'autres gens
 de la campagne, de la lie du peuple,
 de tous les vagabons & de tous les
 voleurs du royaume.

La régente qui avoit besoin de sol-
 dats pour envoyer en Palestine au se-
 cours du roi, ne s'opposa pas d'abord
 à cette manie dont elle espéroit tirer
 avantage : mais ces pastoureux firent

tant de désordres, ils s'abandonnerent
 1250. à tant d'excès, & porterent leur insolence si loin contre les évêques, les ecclésiastiques, les religieux; & leur chef dans ses prédications parla contre l'Eglise & le pape avec tant d'audace & d'impudence, que la régente informée de ces désordres, ouvrit enfin les yeux, reconnut modestement sa faute & avoua qu'elle avoit été trompée par la simplicité apparente de ces imposteurs: aveu qui pourroit paroître humiliant de la part d'une reine consummée dans les affaires par une longue expérience, mais qui fait connoître réellement une grande ame, que l'amour-propre si naturel aux grands, ne sçait point aveugler.

Elle envoya par-tout des ordres aux magistrats & aux peuples, de prendre les armes pour les dissiper. Bourges cependant ignoroit cette proscription: on y reçut le prétendu prophete avec

honneur. Jacob y fit entrer une partie de ses gens, les autres se répandirent dans les environs. Le clergé, objet éternel de leur haine, s'étoit caché ou retiré. Il n'y eut personne de tué, mais la synagogue des Juifs fut forcée, leurs livres brûlés, leurs maisons pillées. Le maître prêcha avec son impudence ordinaire; il avoit promis des miracles, mais il n'eut pas l'adresse d'en faire : le peuple se retira fort désabusé. Ce fut apparemment sur ces entrefaites qu'arriverent les ordres de la régente : mais déjà les pastoureaux étoient sortis de la ville. Les habitans honteux de leurs ménagemens pour cette bande de scélérats, courent aux armes, sortent en foule après eux, & les joignent entre Mortemer & Villeneuve sur le Cher. Le Hongrois Jacob leur maître, atteint des premiers par un boucher, est assommé à coups de hache; une grande partie de ses gens demeure sur

la place. Plusieurs tombent entre les mains des magistrats & périssent par la corde : le reste se dissipe comme de la fumée.

Une autre troupe de ces fanatiques, sous la conduite d'un des lieutenans de Jacob, se présente aux portes de Bordeaux. Interrogés quelle étoit leur mission, ils répondent qu'ils agissoient par l'autorité de Dieu tout-puissant & de la Vierge sa mere. Le voile de la séduction étoit tombé ; on leur signifia que s'ils ne se retiroient promptement, on les poursuivroit avec toutes les troupes du pays : cette simple menace suffit pour les disperser. Leur chef se déroba secrètement, monta sur un vaisseau pour retourner chez les Sarrafins, d'où il étoit venu ; mais reconnu par les mariniens pour l'un des compagnons du Hongrois, il fut jetté dans la Garonne pieds & mains liés. On trouva dans son bagage beaucoup d'argent, des

poudres empoisonnées, des lettres écrites en arabe, qui marquoient un engagement de livrer dans peu un grand nombre de Chrétiens aux Infidèles. 1250.

Un second lieutenant de l'impôseur étoit passé en Angleterre, où il avoit rassemblé cinq ou six cents villageois; mais lorsqu'on y fut instruit de la maniere dont les disciples du Hongrois avoient été traités en France, ce lieutenant fut arrêté & mis en pieces par ceux mêmes qu'il avoit séduits.

Telle fut la fin malheureuse des pastoureaux. La plus grande partie périt ou par l'épée, ou par la main des bourreaux : on n'en excepta que ces trop simples payfans dont on avoit surpris la bonne foi. Les uns touchés d'un véritable repentir, allerent expier leur égarement au service du roi dans la Terre-Sainte; les autres se voyant sans chef, regagnerent comme ils purent leurs troupeaux & leurs charrues. Ainsi

1250. fut dissipée une illusion, dont on comprend aussi peu l'accroissement prodigieux que la fin si subite.

Occupation
du roi dans
la Palestine.

Cependant le roi étant arrivé à Saint-Jean d'Acre dans la Palestine, son premier soin fut d'envoyer les quatre cents mille besans d'or qui restoient à payer, tant pour retirer les malades & les effets qu'on avoit dû garder à Damiette, que pour racheter les captifs qu'on avoit transférés au Caire, contre la foi des traités. Mais ce voyage fut inutile : les ambassadeurs, après avoir essuyé toutes sortes de délais, rapporterent une partie de l'argent, & ne ramenerent avec eux que quatre cents prisonniers, de plus de douze mille qu'ils étoient. Les Sarrafins ne tarderent pas à se repentir d'avoir délivré le roi à si bon marché. Ils avoient, comme on l'a dit, brûlé toutes ses machines, pillé ses meubles, égorgé les malades. Il ne fut pas plutôt mis en liberté, qu'ils parta-

gerent entr'eux les captifs, qui furent traités avec la dernière barbarie. Cette 1250.
conduite des Egyptiens fit changer de
face aux affaires.

Louis vivement sollicité par les prieres de la reine sa mere, avoit résolu de retourner en France, où l'on n'avoit ni paix, ni trêve avec le roi d'Angleterre. On commençoit à craindre qu'il ne voulût profiter de l'éloignement du Monarque. On connoissoit la jalousie, l'ambition, la cupidité & l'humeur inquiète de Henri. Mais d'un autre côté, la retraite du Saint Roi entraînoit celle de tous les croisés qui ne pouvoient manquer de le suivre, charmés après tant de malheurs & de fatigues, de revoir encore leur patrie. Les Templiers même & les Hospitaliers menaçoient de s'embarquer avec lui, s'il prenoit le parti de les abandonner. Ainsi la Palestine demeuroit

Louis demande l'avis des seigneurs sur son retour en France.

1250. sans défense, les habitans sans ressource, plus de dix mille prisonniers sans espérance d'être rachetés.

Dans cette position difficile, il assembla les comtes de Poitiers & d'Anjou, le comte de Flandres & tous les autres seigneurs de l'armée.

« Madame la reine ma mere, leur
 » dit-il, me mande que mon royaume
 » est dans un grand péril, & mon retour
 » très-nécessaire. Les peuples de
 » l'Orient, au contraire, me représentent
 » que la Palestine est perdue si je la
 » quitte; me conjurent de ne les point
 » abandonner à la merci des Infidèles,
 » protestent enfin qu'ils me suivront
 » tous si je veux les laisser à eux-mêmes.
 » Ainsi je vous prie de me donner votre
 » avis sur ce qu'il convient de faire :
 » je vous donne huit jours pour y penser ».
 Il ne lui échappa dans son discours aucune parole qui pût faire con-
 noître

noître son dessein : mais la gloire de Dieu, l'intérêt de la religion, sa tendresse pour des sujets malheureux qui gémissaient dans un dur esclavage, ne lui permettoient pas de balancer sur le choix du parti qu'il avoit à prendre.

Quand les huit jours furent expirés, l'assemblée se trouva encore plus nombreuse que la première fois. Alors le seigneur Gui de Mauvoisin lui dit au nom de tous les seigneurs François : « Sire ,
 » messeigneurs vos freres & tous les chefs
 » de votre armée sont d'avis que vous
 » vous embarquiez au plutôt. Votre
 » royaume a un besoin pressant de vo-
 » tre présence. Vous ne pouvez de-
 » meurer ici avec honneur. Le séjour
 » que vous y ferez sera très-inutile.
 » De deux mille huit cents chevaliers
 » qui vous accompagnoient en partant
 » de Chypre, il ne vous en reste pas
 » cent, la plupart malades, n'ayant ni
 » équipages, ni argent pour en avoir.

1250. » Vous n'avez pas une seule place dont
 » vous puissiez disposer. Enfin supposé
 » que vous pensiez à continuer la guerre
 » contre les Infidèles, il faut pour cela
 » même passer la mer, afin de faire un
 » nouvel armement & revenir avec de
 » plus grandes forces : au lieu que dans
 » l'extrémité où vous vous trouvez ,
 » vous n'êtes point en état de rien en-
 » treprendre , mais dans un danger
 » évident de périr, & de périr sans
 » honneur & sans tirer l'épée ».

Ce discours fit beaucoup de peine au roi, & quoique Mauvoisin en commençant eût dit qu'il parloit au nom de presque toute l'assemblée, qui par son silence sembloit approuver ses remontrances, cependant le roi voulut avoir les avis de tous en particulier. Il commença par les comtes de Poitiers & d'Anjou ses freres : après eux il fit parler le comte de Flandres & plusieurs autres seigneurs : tous ne répondirent

autre chose , sinon qu'ils étoient du sentiment du seigneur Mauvoisin. 1250.

Quand le roi demanda celui de Jean d'Ybelin comte de Jasse, il se défendit d'abord de le dire, parce que possédant plusieurs places dans la Palestine, il paroîtroit parler pour ses propres intérêts, s'il étoit d'un sentiment contraire à celui de tant de braves chevaliers. Le roi l'obligea toutefois de parler, & il dit que supposé que le roi ne fût pas dans une entière impuissance d'avoir des troupes capables de tenir la campagne, il étoit de la gloire d'un aussi grand prince que lui, de demeurer en Palestine avec l'espérance d'avoir quelques avantages sur les Sarrafins; qu'il lui seroit honteux de se retirer sur sa perte, & de paroître en Europe avec les débris de son armée & tout le mauvais équipage d'un prince vaincu, sans avoir fait quelques efforts pour réparer une disgrâce, plus glorieuse peut-

1250. être que bien des victoires , mais qu'une retraite précipitée pouvoit néanmoins rendre honteuse.

Joinville qui ne put parler que le quatorzieme, embrassa ce dernier avis.
 « Le roi , ajouta-t-il , en employant
 » une partie de son trésor qui se trou-
 » ve encore tout entier , fera aisé-
 » ment de bonnes troupes : lorsqu'on
 » sçaura qu'il paie largement, on vien-
 » dra en foule se ranger sous ses éten-
 » darts : la Morée & les pays voisins
 » lui fourniront des chevaliers & des
 » soldats en abondance. Ainsi l'exige
 » & la gloire de notre Souverain, &
 » le salut de nos compagnons captifs,
 » qu'on met peut-être par milliers à la
 » torture au moment que nous délibé-
 » rons, & qui se trouvent dans la né-
 » cessité, ou de souffrir mille morts,
 » ou de renoncer à leur foi, ou au
 » moins à leur liberté; qu'il n'y avoit
 » personne dans l'assemblée qui n'eût

» parmi ces prisonniers des parens ou ~~ou~~
 » des amis, & qu'il étoit de leur géné- 1250.
 » rosité de ne les pas laisser périr mal-
 » heusement ». Il prononça ces der-
 nieres paroles d'une maniere si tou-
 chante qu'il tira les larmes des yeux :
 mais personne ne changea de sentiment ;
 & de tous ceux qui restoit à parler , le
 seul Guillaume de Beaumont, maréchal
 de France , appuya celui du sénéchal de
 Champagne. Le roi touché de tant
 d'oppositions à ce qu'il avoit résolu ,
 ne voulut pas se déclarer & remit
 encore l'affaire à la huitaine.

Les seigneurs sortirent de l'assemblée
 fort irrités contre Joinville , qui , jeune
 encore, avoit osé combattre l'avis de tant
 de fameux personnages vieillis dans les
 armes & dans le conseil. « Chacun com-
 » mença aussi-tôt à l'assaillir, & lui di-
 » soient par dépit & envie : il est inutile
 » de délibérer davantage , Joinville a
 » opiné de demeurer , Joinville qui en

1250. » sçait plus que tout le royaume de
» France ». Le plus sage lui parut de
se taire ; mais il eut peur d'avoir dé-
plu au Souverain. Deux ou trois jours
après la tenue de ce conseil, le roi,
qui le faisoit manger avec lui quand
les princes ses freres n'y étoient pas,
ne le regarda point pendant tout le
le diné. Le sénéchal effrayé d'un silen-
ce qui, trop souvent à la cour, an-
nonce unedisgrace prochaine, dès que
les tables furent levées, se retira dans
l'embrasure d'une fenêtre qui donnoit
sur la mer. Là, tenant ses bras passés
au travers des grilles, il se mit à ré-
ver à sa mauvaise fortune. Déjà il di-
* Joinville, *soit en son courage*, * qu'il laisseroit
partir le Monarque, & s'en iroit vers
le prince d'Antioche son parent, lors-
que tout-à-coup il sentit quelqu'un
s'appuyer sur ses épaules par-derriere,
& lui serrer la tête entre les deux
mains. Il crut que c'étoit le seigneur

* Joinville,
page 81.

de Nemours qui l'avoit le plus tour-
 menté *cette journée*. De grace, lui dit-
 il avec chagrin, *laissés m'en paix ,*
messire Philippe , en male aventure.
 Aussi-tôt il tourne le visage ; mais l'in-
 connu *lui passe la main pardessus. Alors*
il sçut que c'étoit le roi , à une éme-
raude qu'il avoit au doigt , & voulut
 se retirer comme quelqu'un qui avoit
 mal parlé. « Venez-ça, sire de Joinville,
 » dit le Monarque en l'arrêtant : je
 » vous trouve bien hardi, jeune comme
 » vous êtes, de me conseiller sur tout
 » le conseil des grands personnages de
 » France, que je dois demeurer en
 » cette terre. Si le conseil est bon,
 » répondit le sénéchal, avec un petit
 » reste d'humeur, votre majesté peut
 » le suivre : s'il est mauvais, elle est
 » maîtresse de n'y pas croire. Mais si
 » je demeure en Palestine, ajouta le
 » prince, le sire de Joinville voudra-t-il
 » rester avec moi? Oui, sire, reprit

~~_____~~ » celui-ci avec vivacité, fût-ce à mes
 1250. » propres dépens ». Le roi charmé de
 sa naïveté, lui découvrit enfin que son
 dessein n'étoit pas de retourner sitôt
 en France : néanmoins il lui recom-
 manda le secret. Cette confiance ren-
 dit au sénéchal toute sa gaieté : *nul mal* ,
 dit-il , *ne le grevoit plus*.

Le roi se
 détermine
 à rester en
 Syrie.

Le dimanche suivant le roi assembla
 de nouveau les seigneurs de son con-
 seil & leur parla en ces termes : « Sei-
 » gneurs, je suis également obligé, &
 » à ceux qui me conseillent de re-
 » passer en France, & à ceux qui me
 » conseillent de rester en Palestine, per-
 » suadé que je suis, que tous n'ont en
 » vue que mes intérêts & ceux de mon
 » royaume. J'ai balancé les raisons des
 » uns & des autres, & je me suis déter-
 » miné à ne pas quitter la Palestine. Je
 » sçai que ma présence seroit utile en
 » France, mais elle n'y est pas néces-
 » saire. La reine ma mere l'a gouvernée

« jusqu'à présent avec tant de sagesse
 « que je puis m'en rapporter à ses
 « soins : elle ne manque ni d'hommes,
 « ni d'argent ; & en cas que les An-
 « glois fassent quelque entreprise , elle
 « est en état de s'y opposer. Au con-
 « traire si je pars, le royaume de Jé-
 « rusalem est perdu. Quelle honte ! si
 « étant venu pour le délivrer de la ty-
 « rannie des Infidèles, je le laissois
 « dans une position pire que celle où
 « je l'ai trouvé. Je crois donc que le
 « service de Dieu , & l'honneur de la
 « nation françoise exigent que je de-
 « meure encore quelque temps à Pto-
 « lémaïs. Ainsi , seigneurs , je vous
 « laisse le choix. Si vous voulez re-
 « tourner dans votre patrie , *de par*
 « *Dieu soit*, * je ne prétends contrain-
 « dre personne. Si vous voulez rester
 « avec moi , dites-le hardiment. Je
 « vous promets que je vous donnerai

* Ducange ;
 observ. sur
 Joinv. pag.
 88.

1250.

» tant, que la coupe ne sera pas mienne;
 » mais vôtre ». Il vouloit dire que ses
 finances seroient plus pour eux que
 pour lui.

On ne sauroit exprimer l'étonnement des princes & des barons après cette déclaration du Monarque. Quelques-uns, honteux d'abandonner leur Souverain, se laisserent vaincre par les sentimens d'honneur & de générosité. La plupart n'en disposerent pas moins toutes choses pour leur retour. Les princes mêmes ses freres, se preparerent à partir, & s'embarquerent en effet vers la saint Jean : *mais ne sçais pas bien*, dit Joinville, *si ce fut à leur requête ou par la volonté du roi*, qui soigneux de leur gloire, voulut bien dire qu'il les renvoyoit pour la consolation de sa très-chere dame & honorée mere, & de tout le royaume de France. Ce fut à cette occasion qu'il

écrivit la lettre qui nous reste (1) sur sa prison & sa délivrance : elle est adressée à ses chers & fidèles les prélats, barons, chevaliers, soldats, citoyens & bourgeois. Il leur détaille du même style, & les succès & les disgrâces de son expédition d'Egypte, & finit par leur rendre compte des raisons qui l'ont déterminé, contre l'avis de plusieurs, à demeurer encore quelque temps en Syrie : monument précieux, où l'on remarque des sentimens si nobles, si chrétiens, une simplicité si sublime, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il n'est donné de parler ainsi qu'à un roi animé de l'Esprit de Dieu.

1250.

Le saint Monarque sans être effrayé de la défection presque générale de son armée, donna aussitôt ses ordres pour lever de nouvelles troupes. Mais

Il donne
ses ordres
pour lever
des troupes.

(1) *Epist. S. Lud. de capt. & libert. sua apud Duch. Tome 5, page 428.*

1250.

* Joinville
ibid.

au bout d'un mois, *on ne lui avoit encore fait recrue de chevaliers ne d'autres gens.* * Surpris de cette négligence, il manda ce qui lui restoit d'officiers principaux, sur-tout Pierre de Nemours ou de Villebeon chambellan de France. « Pourquoi, leur dit-il, d'un air » couroucé, n'a-t-on pas exécuté la com- » mission que j'avois donnée ? Sire, ré- » pondit le chambellan, c'est que cha- » cun se met à si haut prix, & particu- » lièrement Joinville, que nous n'osons » pas promettre ce qu'on nous deman- » de ». Le roi sur le champ fait appeler Joinville, qui d'abord se jetta à ses genoux fort alarmé, car il avoit tout entendu. Louis, après l'avoir fait lever, lui commanda de s'asseoir : « Sénéchal, » lui dit-il avec autant de majesté que » de bonté, vous n'avez pas oublié sans » doute la confiance & l'amitié dont je » vous ai toujours honoré. D'où vient » donc que vous êtes si difficile sur la

« paie quand il s'agit de vous enga-
 « ger à mon service? Sire, répliqua
 « Joinville, j'ignore ce que vos gens
 « ont pu vous dire : mais si je demande
 « beaucoup, c'est que je manque de
 « tout. Vous sçavez que lorsque je fus
 « pris, il ne me demeura que le corps :
 « ainsi ce m'est une chose impossible
 « d'entretenir ma compagnie, si l'on
 « ne me donne de bons appointemens.
 « J'ai trois chevaliers portant bannieres,
 « qui me coûtent chacun quatre cens
 « livres : il me faudra bien huit cens
 « livres pour me monter tant de har-
 « nois que de chevaux, & pour don-
 « ner à manger à ces chevaliers jusqu'au
 « temps de Pâques. Or, regardez donc,
 « sire, si je me fais trop dur. Alors
 « compta le roi par ses doigts : sont,
 « fit-il, deux mille livres. Eh bien,
 « soit, je vous retiens à moi : je ne
 « vois point en vous d'outrage ».

Joinville avoit grand besoin de ce

1250.

secours d'argent ; car il n'avoit plus que quatre cens livres , qui même avoient couru grand risque. Il les avoit données en garde au commandeur du Temple , qui dès la seconde fois qu'il envoya prendre quelque chose sur cette somme , *lui manda qu'il n'avoit aucuns deniers qui fussent à lui , & qui pis est , qu'il ne le connoissoit point.* Le sénéchal fit grand bruit , & publia partout que les Templiers étoient larrons. Le grand maître effrayé des suites de cette affaire eut d'abord recours aux menaces ; ensuite il jugea plus à propos de rapporter le petit trésor , & de fait le rendit : *dont je fus très-joyeux* , ajoute Joinville , *car je n'avois pas un pauvre denier : mais bien protestai de ne plus donner la peine à ces bons religieux de garder mon argent.*

Les Templiers étoient un Ordre religieux & militaire institué vers l'an 1118 , pour défendre les pèlerins de

la Terre-Sainte & pourvoir à la sûreté des chemins. Saint Bernard leur avoit 1250. donné la règle qu'ils observoient. Cet Ordre devint en très-peu de temps fort nombreux. Le zèle avec lequel ils défendoient les pèlerins contre les infidèles dans les guerres d'outre-mer, où ils firent mille belles actions, leur procura en peu de temps des biens immenses en Europe & en Asie. Ces richesses avec le temps les corrompirent, & introduisirent parmi eux la débauche, l'orgueil, l'indocilité. On voit dans l'histoire les trahisons qu'ils faisoient aux princes Chrétiens, de concert avec les Infidèles, les violences, les brigandages exercés contre les peuples qu'ils devoient protéger par leur institut : & l'on peut dire qu'entre les Chrétiens d'Asie qui étoient fort corrompus, sur-tout depuis la décadence de la domination chrétienne en ce pays-là, ces chevaliers furent ceux

qui portèrent la corruption des mœurs
 1250. aux plus grands excès. Leurs myſteres
 d'iniquité, leurs libertinages ſur la religion, leurs ſacrilèges, leurs infâmies monſtrueuſes n'avoient point encore tout-à-fait éclaté, & rien ne marque plus leur effroyable corruption, & combien elle étoit générale, que le concert avec lequel ils la tenoient cachée ſous le plus profond ſecret. La diſgrâce & le chagrin de deux d'entr'eux donnerent lieu à la découverte qui ſ'en fit; mais cela n'arriva que ſous le règne de Philippe-le-Bel petit-fils de Saint Louis, en l'année 1310. Je n'entrerai point dans le détail de cette grande affaire, il me meneroit trop loin. Je dirai ſeulement qu'on les fit preſque tous arrêter en France, & dans pluſieurs royaumes de l'Europe : on découvrit que cet Ordre étoit devenu, au milieu du Chriſtianisme, une ſecte abominable, pire que le Mahométisme même. Cent quarante

chevaliers en France déposèrent des choses horribles, & sur leur conviction un très-grand nombre expierent leurs crimes par le supplice du feu. Ils furent traités à-peu-près de la même maniere dans tous les royaumes de la Chrétienté. Enfin le pape Clément V ayant assemblé un concile à Vienne en Dauphiné en l'année 1311, pour plusieurs affaires concernant la religion, celle des Templiers y fut discutée scrupuleusement, & le 22 mai 1312, le pape donna une bulle portant condamnation & extinction de l'Ordre des Templiers, & le concile y souscrivit. A l'égard de leurs biens, l'union en fut faite en France, en Angleterre & dans presque tous les royaumes de l'Europe, à l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, qui sont aujourd'hui les chevaliers de Malthe.

Le roi, après le départ des deux princes ses freres, ayant fait faire

1250. des levées de soldats, ne fut pas longtemps sans avoir un corps de troupes assez considérable pour se faire craindre par les différens partis qui s'étoient formés entre les Sarrafins après la mort d'Almoadan, dernier soudan d'Egypte, qu'ils avoient massacré. La division qui s'étoit mise entre les différens émirs qui avoient partagé ses Etats, étoit encore une des raisons qui avoient déterminé le roi à différer son départ de la Palestine.

Ambassade
du soudan
de Damas
au roi.

En effet, le soudan de Damas, cousin d'Almoadan, envoya une ambassade au roi, pour lui offrir de le laisser maître de tout le royaume de Jérusalem, s'il vouloit se joindre à lui contre les Mammelus. Le roi ayant entendu les ambassadeurs, leur donna de bonnes espérances & fit porter sa réponse au soudan de Damas par un religieux de Saint Dominique nommé Yves le Breton, qui sçavoit la langue arabe. Cette

réponse fut, que le roi enverroit incessamment aux émirs d'Egypte, pour 1250.
 sçavoir d'eux s'ils étoient résolus de ne
 pas mieux observer qu'ils n'avoient fait
 jusqu'alors, le traité de Damiette, &
 que s'ils continuoient à le violer, le
 soudan pouvoit s'assurer qu'on se join-
 droit volontiers à lui pour venger la
 mort d'Almoadan. Ce fut en partant
 pour cette ambassade, que ce bon reli-
 gieux eut cette rencontre si merveil-
 leuse, suivant Joinville, d'une petite
 vieille femme, tenant d'une main un
 vase plein de charbons allumés, & de
 l'autre une cruche remplie d'eau. In-
 terrogée sur l'usage qu'elle en préten-
 doit faire, elle répondit : « que du feu
 » elle vouloit brûler le Paradis, & avec
 » l'eau éteindre l'Enfer : afin, ajouta-
 » t-elle, qu'on ne fasse jamais de bien
 » en ce monde par le motif de la crain-
 » te ou de l'espérance » : Nouvel exem-
 ple de l'enthousiasme de ces siècles

1250. ignorans. Le Paradis n'est autre chose que Dieu lui-même & sa possession ; ôtez cet Etre, vous ôtez toutes les vertus.

Dans le même-temps le roi envoya en Egypte, avec la qualité en d'ambassadeur , Jean de Valence gentil-homme François , aussi distingué à l'armée par son courage , que dans le conseil par sa capacité , qui après avoir représenté avec fermeté aux émirs les énormes infractions qu'ils avoient faites au traité de Damiette , leur déclara que le roi son maître seroit bientôt en état de les en punir si on ne lui en faisoit pas raison , & si l'on différoit l'exécution des autres articles. Les émirs qui comprirent bien la pensée de l'envoyé , lui répondirent qu'ils étoient résolus de donner au roi toute satisfaction , & le conjurerent de l'empêcher de se liguier avec le soudan de Damas ; ajoutant que s'il vouloit au contraire traiter avec eux & faire di-

version sur les terres de ce soudan, 1250.
ils lui feroient des conditions aussi
avantageuses qu'il le souhaiteroit. Pour
mieux marquer la résolution où ils
étoient de le satisfaire, ils firent tirer
sur le champ des prisons, deux cents
chevaliers, & un grand nombre de
prisonniers, que Jean de Valence con-
duisit au roi. Ils firent aussi embarquer
avec l'envoyé, des ambassadeurs pour
négocier avec le roi une ligue contre
le soudan de Damas. Louis bien sa-
tisfait de voir déjà de si heureux fruits
de son séjour en Palestine, dit aux am-
bassadeurs qu'il ne pouvoit point traiter
avec les émirs, qu'avant toutes choses
ils ne lui eussent renvoyé les têtes des
Chrétiens qu'ils avoient exposées sur
les murailles du Caire : qu'ils ne lui
eussent aussi remis entre les mains tous
les enfans Chrétiens qu'ils avoient pris,
& auxquels ils avoient fait renoncer
J.C. : & enfin qu'ils ne le tinssent

1250. quitte des deux cens mille besans d'or qu'il ne leur avoit point encore payés. Le même seigneur de Valence fut encore chargé de cette négociation, & retourna en Egypte avec les ambassadeurs.

Durant ces négociations le roi alla à Césarée à douze lieues d'Acre, sur le chemin de Jérusalem, en fit relever les murailles que les Sarrafins avoient détruites, & la fit fortifier sans qu'ils s'y opposassent, parce qu'ils sçavoient que les émirs d'Egypte le sollicitoient de se joindre à eux, & tandis que l'affaire étoit encore en suspens, ils n'osoient rien faire qui pût lui déplaire & le déterminer à prendre le parti de leurs ennemis. Il fit aussi ajouter de nouvelles fortifications à la ville d'Acre : élever des forteresses aux environs : par ce moyen, il se mettoit en état de soutenir vigoureusement la guerre contre le soudan de Damas

au cas qu'il fût obligé de l'entreprendre. 1250.

Telles étoient les occupations du Monarque lorsqu'il reçut une ambassade, qui fut pour lui une nouvelle occasion de faire paroître cette grandeur d'ame qui le rendoit si digne du trône qu'il occupoit.

« Sire, lui dit le chef de cette députation, connoissez-vous monseigneur & maître le vieux de la Montagne? Non, répondit froidement Louis, mais j'en ai entendu parler. Si cela est, reprit l'ambassadeur, je m'étonne que vous ne lui ayez pas encore envoyé des présens pour vous en faire un ami. C'est un devoir dont s'acquittent régulièrement tous les ans l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie, le soudan de Babylone, & plusieurs autres grands princes, parce qu'ils n'ignorent pas que leur vie est entre les

Ambassade
du prince
des Assassins
à S. Louis.

1250.

» mains. Je viens donc vous sommer
 » de sa part de ne pas manquer de le
 » satisfaire sur ce point , ou du moins,
 » de le faire décharger du tribut qu'il
 » est obligé de payer tous les ans aux
 » grands maîtres du Temple & de l'Hô-
 » pital. Il pourroit se défaire de l'un
 » & de l'autre , mais bientôt ils au-
 » roient des successeurs : sa maxime
 » n'est pas de hazarder ses sujets pour
 » avoir toujours à recommencer ».

Le roi écouta paisiblement l'insul-
 tante harangue de l'envoyé, & lui or-
 donna de revenir le soir pour avoir sa
 réponse. Il revint : le grand maître du
 Temple & celui de l'Hôpital se trou-
 verent à l'audience , l'obligerent par
 ordre du Monarque, de répéter ce qu'il
 avoit dit le matin, & le remirent en-
 core au lendemain. Le fier assassin n'é-
 toit point accoutumé à ces manieres
 hautaines; mais il fut encore bien plus
 surpris lorsque les grands maîtres lui
 dirent ;

dirent : « qu'on ne parloit pas de la sorte
 » sorte à un roi de France : que sans 1250.
 » le respect de son caractère on l'au-
 » roit fait jeter à la mer : qu'il eût
 » enfin à revenir dans quinze jours
 » faire satisfaction pour l'insulte qu'il
 » avoit faite à la Majesté royale ».

Une si noble fierté étonna toute la Palestine, & fit trembler pour les jours du Monarque. On connoissoit les attentats du barbare, & la fureur de ceux à qui il en confioit l'exécution. Mais celui qui tient en sa main toutes les destinées en disposa autrement. Le vieux de la Montagne craignit lui-même un prince qui le craignoit si peu, & lui renvoya sur le champ le même ambassadeur, avec des présens également singuliers, bizarres, curieux & magnifiques. C'étoit d'un côté, sa propre chemise, « pour marquer par celui
 » de tous les vêtemens qui touche de
 » plus près, que le roi de France étoit

1250. » de tous les rois, celui avec lequel
 » il vouloit avoir la plus étroite union :
 » & de l'autre, un anneau *de fin or*
 » *pur*, où son nom étoit gravé, en si-
 » gnification qu'il l'épousoit pour être
 » tout à un comme les doigts de la
 » main».

Ces symboles étrangers furent accompagnés d'une cassette remplie de plusieurs ouvrages de crystal de roche, où il y avoit un éléphant, diverses figures d'homme, un échiquier & des échets de même matiere dont toutes les pieces étoient ornées d'ambre & d'or avec un artifice très-délicat, & tout cela mêlé des parfums les plus exquis de l'Orient ; de sorte que lorsqu'on ouvrit la caisse, il se répandit dans la salle une des plus agréables odeurs.

Alors le roi fit connoître aux envoyés que c'étoit par ces manieres honnêtes que leur prince pouvoit mériter son amitié & ses libéralités. Il les traita

avec beaucoup d'honnêteté : il leur fit ~~des présens~~
des présens, & en envoya par le pere 1250.
Yves, Dominicain, au vieux de la Mon-
tagne. Ils consistoient en plusieurs ro-
bes d'écarlate & d'étoffes de soie, avec
des coupes d'or & des vases d'argent.

Pour revenir à la négociation avec
les émirs d'Egypte, non-seulement ils
accepterent toutes les conditions que
le roi leur avoit offertes, mais ils les
exécuterent en lui renvoyant deux cens
chevaliers, tous les jeunes enfans qui
avoient renoncé à leur religion, & tou-
tes les têtes des Chrétiens qui étoient
exposées sur les murailles du Caire :
ils lui remirent la somme de deux cents
mille besans qu'il leur devoit encore
pour la rançon des prisonniers faits en
Egypte, lui promirent de lui céder le
royaume de Jérusalem, & convinrent
avec Jean de Valence, d'un jour où
ils iroient joindre le roi auprès de
Jaffe.

1250. Le soudan de Damas informé de la conclusion de ce traité, prit des mesures pour en empêcher les suites. Il posta vingt mille hommes sur les passages qui conduisoient de l'Egypte à Jasse, en résolution de les disputer aux émirs, qui n'osèrent en effet entreprendre de les forcer, & le roi les attendit envain devant cette ville. Le comte de Jasse l'y reçut avec une magnificence à laquelle on ne devoit pas s'attendre dans un pays ruiné par les guerres, & par les ravages que les Mahométans y faisoient depuis tant d'années. Le roi pour ne donner aucune défiance au comte, n'entra point dans la place, campa sous les murailles & fit faire encore de concert avec lui, de nouvelles fortifications devant le château.

Ce fut là que le soudan de Damas fit recommencer les hostilités contre les Chrétiens de Palestine : il y envoya

faire le dégât par quelques troupes jusqu'à trois lieues près du camp du roi. 1250.

Ce prince l'ayant appris, détacha Joinville avec quelques compagnies pour les aller chasser. Si-tôt que les Chrétiens parurent, les Mahométans prirent la fuite : ils furent poursuivis, & en cette occasion un jeune gentilhomme qui n'est pas nommé, se conduisit bien courageusement : après avoir abattu deux Infidèles avec sa lance, voyant le commandant du parti ennemi venir fondre sur lui, il l'attendit, & l'ayant blessé d'un grand coup d'épée, l'obligea de tourner bride & de prendre la fuite.

Les émirs n'ayant pu passer jusqu'à Jassé, envoyèrent faire leurs excuses au roi, & le prièrent de leur assigner un autre jour pour l'entrevue. Le roi le leur marqua ; mais les émirs ayant perdu une bataille contre le soudan de

250. Damas qui les alla chercher jusqu'en Egypte, ils firent la paix, & s'unirent avec lui contre le roi.

Parmi les deux cents chevaliers que le sire Jean de Vienne avoit ramenés d'Egypte, il y en avoit bien quarante de la cour de Champagne, *tous déserpillés* (sans habits) & *mal atournés*,

* Joinville, c'est l'expression de Joinville *, *qui les fit vêtir à ses deniers, de cottes & de surcots de vair, & les présenta au roi pour l'engager à les prendre à son service. Quelqu'un du conseil entreprit de s'y opposer sous prétexte qu'en l'état du prince, il y avoit excès de plus de sept mille livres. Joinville emporté par sa vivacité, dit hautement « que la malle-aventure l'en faisoit » parler; que le Monarque manque- » roit à ce qu'il se devoit s'il ne s'atta- » choit de si braves gens : qu'il y alloit » de son intérêt, puisqu'il avoit besoin*

* Joinville,
pag. 89.

» de troupes ; & de fa gloire , puisque
 » la Champagne avoit perdu trente-
 » cinq chevaliers tous portant ban-
 » niere , qui avoient été tués en com-
 » battant sous ses étendards ». Aussi-
 tôt il commença à pleurer. « Alors ,
 » dit-il , le roi me appaisa , retint tous
 » ces seigneurs Champenois & me les
 » mit en ma bataille ».

Cependant on ne fut pas long-temps
 sans ressentir les suites de la réunion
 des émirs d'Egypte avec le soudan
 de Damas : car si-tôt que celui-ci fut
 guéri des blessures qu'il avoit reçues à
 la bataille contre les émirs , il s'appro-
 cha de Jaffe à la tête de trente mille
 hommes , sans pourtant oser attaquer
 le camp du roi , dont les troupes
 étoient infiniment inférieures en nom-
 bre.

Le jour de saint Jean , pendant que
 le roi étoit au sermon , on vint l'aver-
 tir que les ennemis avoient investi le

1251.

maître des arbalétriers (1), & qu'il étoit en danger d'être défait. Joinville demanda la permission d'aller le secourir, ce qui lui fut accordé avec cinq cents hommes d'armes. Dès que Joinville parut, quoique sa troupe ne fût pas comparable à celle des Sarrafins, ceux-ci lâcherent le pied, prirent la fuite, & le maître des arbalétriers se retira sans perte avec Joinville.

Il se donnoit ainsi de temps en temps de petits combats, où les Infidèles avoient ordinairement du désavantage : mais le roi ne pouvoit pastenir la campagne avec le peu de troupes qu'il avoit ; tout ce qu'il pouvoit faire

(1) Cet officier qui dès lors jouissoit d'une grande considération dans nos armées, avoit le commandement de toute l'infanterie, dont les arbalétriers étoient les plus estimés ; le surplus étant dans une médiocre considération, & fort au-dessous de la cavalerie qui n'étoit composée que de noblesse.

étoit de se retrancher sous les places dont il faisoit relever les murailles. Outre Jaffe, Césarée, & quelques autres moins considérables, il entreprit de rétablir Sidon, nommée alors Sajette. Les travaux étoient déjà fort avancés, lorsqu'un jour les Sarrafins la surprirent, y tuerent environ deux mille Chrétiens, ouvriers, domestiques, ou payfans, & la rasèrent. Mais le roi ne se rebuta point, & ayant fait recommencer ce travail, il en vint à bout avec une extrême dépense.

Un jour que le roi étoit présent à ces sortes de travaux, le sire de Joinville vint le trouver. Les huit mois de son engagement étoient près d'expirer : « sire de Joinville, lui dit le » Monarque, du plus loin qu'il l'aperçut, je ne vous ai retenu que » jusques à Pâques, que me demandez vous pour me continuer le service encore un an ? Je ne suis point

1251. » venu , sire , répondit le seigneur
 » Champenois, pour telle chose mar-
 » chander : je demande seulement que
 » vous ne vous courouciez de chose
 » que je vous demanderai, ce qui vous
 » arrive souvent : je vous promets de
 » mon côté, que de ce que vous me
 » refuserez je ne me couroucerai mie.
 » Cette naïveté divertit beaucoup le
 » roi, qui dit qu'il le retenoit à tel
 » convenant. Aussi-tôt il le prend par
 » la main , le mene à son conseil &
 » lui rend compte de la condition du
 » traité. Chacun se mit à rire, & la
 » joie fut grande de quoi il demeura
 » roit ». *

* Joinville,

pag. 95.

1252. Cependant quoique le roi eût peu
 de troupes, c'étoit pour lui un état
 bien violent de demeurer toujours sur
 la défensive & de ne s'occuper qu'à
 rebâtir des forteresses. Il avoit néan-
 moins reçu de France quelques ren-
 forts; mais ils n'étoient pas encore assez

nombreux , joints avec les troupes qu'il ~~avoit~~ ^{1252.} avoit, pour tenir la campagne. Il résolut de faire une tentative sur Naplouse, qui étoit l'ancienne Samarie. Il proposa son dessein aux seigneurs du pays, & aux chevaliers du Temple & de l'Hôpital , qui l'approuverent , lui dirent qu'ils répondoient de la réussite ; mais que comme cette entreprise étoit périlleuse , ils le supplioient de les en charger sans exposer sa propre personne. Le roi dit qu'il en vouloit être. On s'opiniâtra de part & d'autre, & comme d'un côté le roi étoit déterminé à prendre part au danger, & que de l'autre côté les seigneurs croyoient que c'étoit trop risquer, on abandonna ce dessein. Peu de jours après, il leur proposa l'attaque de Belinas, autrefois Césarée de Philippe : la proposition fut encore accordée, mais à la même condition que le roi n'y paroîtroit pas. Il se laissa vaincre cette seconde fois,

Entreprise
sur Belinas,
ou Césarée
de Philippe

1252. & confia à ses généraux la conduite de l'entreprise. Elle étoit hardie. La ville étoit bâtie à mi-côte sur le Mont-Liban : elle avoit trois enceintes de murailles , & plus haut , à la distance de près d'une demi-lieue , étoit le château nommé Subberbe.

Les troupes partirent la nuit , & le lendemain au point du jour , elles arrivèrent dans la plaine au pied de l'enceinte de Belinas. On partagea les attaques , & il fut résolu que ce qu'on appelloit la bataille du roi , ou les gendarmes du roi , c'est-à-dire , ceux qui étoient à sa solde , se posteroient entre le château & la place , qu'ils insulteroient de ce côté-là. Que les chevaliers de l'Hôpital feroient l'attaque par la droite , & qu'un autre corps , à qui l'histoire donne le nom de Terriers , donneroit l'assaut par la gauche , & les chevaliers du Temple du côté de la plaine.

Chacun s'avança vers son poste. Le chemin par où il falloit que les gendarmes du roi marchassent étoit très-difficile , & les chevaliers furent obligés de quitter leurs chevaux. En montant ils découvrirent un corps de cavaliers ennemis sur le haut de la colline , qui parut d'abord les attendre de pied ferme : mais étonnés de la résolution avec laquelle on venoit à eux, ils s'enfuirent & se retirèrent vers le château. Cette fuite fit perdre cœur aux habitans de la place ; & quoiqu'il fallût forcer trois murailles de ce côté-là pour y entrer , ils l'abandonnerent & se sauverent dans la montagne. On obtenoit par cette fuite sans coup férir , tout ce que l'on prétendoit , car on n'avoit point ordre d'aller attaquer le château. Les chevaliers Teutoniques qui étoient avec les gendarmes du roi , voyant que tout fuyoit devant eux se détachèrent malgré Joinville , pour aller aux enne-

1252. mis qui s'étoient ralliés devant le château, On n'y pouvoit arriver que par des sentiers fort longs & fort étroits, pratiqués à l'entour du rocher. Ils ne s'apperçurent de leur témérité, que quand ils furent engagés dans ces défilés. Ils s'arrêterent, prirent le parti de retourner sur leurs pas & de hâter leur retraite. Alors les ennemis les voyant se retirer avec précipitation & en désordre, descendirent de cheval, & les coupant par des routes qui leur étoient connues, vinrent les charger, & en assommerent plusieurs à coups de massues, les serrant de fort près jusqu'au lieu où étoit Joinville.

Peu s'en fallut que cette déroute des chevaliers Teutoniques ne causât celle des gendarmes du roi, qui déjà pensoient à fuir. Mais Joinville les arrêta en les menaçant de les faire tous casser par le roi. Quelques-uns lui dirent qu'il en parloit bien à son aise; qu'il étoit

à cheval, & qu'eux étant à pied, ils ~~_____~~
demeureroient exposés à la fureur des ennemis tandis qu'il lui seroit aisé de se sauver. Joinville pour leur ôter ce prétexte de fuite quitta son cheval & l'envoya au quartier des chevaliers du Temple. Il soutint bravement l'effort des Infidèles pendant un assez long-temps : mais il auroit été accablé par le nombre, si l'on n'eût pas été annoncer au brave Ollivier de Termes, que Joinville avoit été tué. Mort ou vif, dit l'intrépide chevalier, j'en porterai des nouvelles au roi, ou j'y demeurerai. Il arrive avec un corps de troupes, attaque les barbares, les enfonce, dégage le digne favori du Monarque & le ramene avec tous ses gens. La ville pendant ce temps-là avoit été pillée, saccagée & brûlée, & les vainqueurs vinrent rejoindre le roi à Sidon.

Ce fut pour eux un spectacle bien

1252.

triste , mais en même-temps d'une grande édification , que celui qu'il leur leur donna à leur arrivée. Nous avons dit que le soudan de Damas peu content de raser les fortifications naissantes de la ville de Sidon , avoit fait égorger plus de deux mille Chrétiens qui étoient sans défense. Leurs corps demeuroient exposés dans la campagne , sans sépulture , corrompus & déjà d'une puanteur effroyable. Louis à cette vue sent son cœur s'attendrir , appelle le légat , lui fait benir un cimetiere ; puis relevant de ses propres mains un de ces cadavres : Allons , dit-il à ses courtisans , allons enterrer des martyrs de Jésus-Christ. Il obligea les plus délicats d'en faire autant : cinq jours y furent employés. Ensuite il donna ses ordres pour le rétablissement de Sidon. Tous les jours dès le matin il étoit le premier au travail , & l'ouvrage fut achevé avec une extrême

dépense, malgré le naufrage d'un vaisseau qui lui apportoit des sommes considérables. Lorsqu'il en reçut la nouvelle, il dit ces paroles mémorables : *ni cette perte, ni autre quelconque, ne sçauroit me séparer de la fidélité que je dois à mon Dieu.*

1252.

Les diverses négociations avec les émirs d'Egypte & avec le soudan de Damas, qui avoient été si favorables au roi, le rétablissement de plusieurs places importantes & ces divers combats dont j'ai parlé, furent ce qui se passa de plus mémorable dans l'espace de près de quatre années que le roi séjourna en Palestine depuis sa délivrance. Durant ce séjour il satisfit de temps en temps sa dévotion par la visite d'une partie des saints lieux où il pouvoit aller, sans s'exposer à un péril évident. Il partit d'Acre & fit le voyage avec une piété que tous ceux qui en furent témoins ne pouvoient cesser

~~Il arriva~~ d'admirer. Il arriva la veille de l'An-
 1252. nonciation à Cana en Galilée, portant
 sur sa chair un rude cilice : de-là il
 alla au Mont-Thabor, & vint le même
 jour à Nazareth. Si-tôt qu'il apperçut
 de loin cette bourgade, il descendit
 de cheval, se mit à genoux pour ado-
 rer de loin ce saint lieu où s'étoit opé-
 ré le mystere de notre rédemption. Il
 s'y rendit à pied, quoiqu'il fût extrê-
 mement fatigué : il y fit célébrer l'Of-
 fice divin, c'est-à-dire, Matines, la
 Messe & les Vêpres. Il y communia de
 la main du légat, qui y fit à cette oc-
 casion un sermon fort touchant ; de
 sorte que suivant la réflexion que fait
 le confesseur de ce saint prince, dans
 un écrit qui nous apprend ce détail,
 on pouvoit dire que depuis que le
 mystere de l'Incarnation s'étoit accom-
 pli à Nazareth, jamais Dieu n'y avoit
 été honoré avec plus d'édification &
 de dévotion qu'il le fut ce jour-là.

Ce fut vers le même temps que Louis reçut des nouvelles de l'Europe. Les princes Alfonse & Charles ses freres étoient arrivés en France, où ils firent cesser le deuil général par les nouvelles certaines qu'ils apportèrent de la délivrance & de la santé du roi. Il apprit avec la plus grande satisfaction, que la reine Blanche sa mere s'étoit conduite avec autant de prudence & de sagesse dans sa seconde régence que dans la premiere. Elle avoit maintenu le royaume de France dans la plus grande tranquillité, tant au-dedans qu'au-dehors. Elle s'opposa avec beaucoup de fermeté à la croisade que le pape osa faire publier, pour soutenir ses intérêts particuliers contre Conrad fils de l'Empereur Frédéric II, décédé l'année précédente. Blanche assembla la noblesse du royaume, & d'une voix unanime elle fit ordonner que les terres de ceux qui s'engageroient dans cette

1252.
Conduite
de la reine
Blanche
pendant
l'absence
du roi.

1252. milice feroient faifies. « Qu'ils par-
 » tent, disoit-on, pour ne plus reve-
 » nir, ces traîtres à l'Etat. Il est bien
 » juste que le pape entretienne ceux
 » qui servent son ambition, lorsqu'ils
 » devroient secourir Jésus-Christ sous
 » les étendarts de notre roi ». Blanche
 fit faire aussi de vifs reproches au pape
 sur sa conduite intéressée, qui alloit
 mettre toute l'Europe en combustion,
 & l'on fit de sévères réprimandes aux
 Cordeliers & aux Dominiquains, qui
 avoient osé prêcher cette singulière
 croisade. « Nous vous bâtitons des
 » églises & des maisons, disoient les
 » seigneurs, nous vous recevons, nous
 » vous nourrissons. Quel bien vous fait
 » le pape? Il vous fatigue & vous tour-
 » mente : il vous fait les receveurs de
 » ses impôts, & vous rend odieux à
 » vos bienfaiteurs ».

Envain le roi d'Angleterre, croyant
 répandre l'alarme en France pendant

l'absence du roi, parloit à tout le monde du dessein qu'il avoit d'armer puissamment pour reprendre les provinces que ses prédécesseurs avoient perdues par leurs félonies. Blanche après avoir pris les précautions les plus sages & les plus propres à faire échouer les projets vrais ou simulés de Henry ; trouva encore le moyen de lui attirer la plus sensible des mortifications, en mettant Rome dans les intérêts de la France. Innocent défendit au roi Anglois, sous peine d'un interdit général dans tout son royaume, de faire aucun acte d'hostilité sur les terres de France. Toute la grace qu'on voulut bien lui accorder fut de ne pas rendre cet ordre public. Mais la régente qui en étoit assurée en particulier, laissa l'orgueilleux prince amuser ses peuples de l'idée de ses conquêtes futures, & ne se mit pas même dans la suite beaucoup en peine de le ménager. Henry

1252. croyant sa présence nécessaire en Gascogne pour aller châtier ses vassaux rebelles, & ne voyant point de sûreté pour débarquer dans ses ports, y fit demander un passage par la France : la régente ne balança pas à lui refuser cette permission, & le Monarque qui connoissoit le courage & la sagesse de cette princesse, n'osa pas même tenter d'en marquer le moindre ressentiment.

Ce ne fut pas là le seul exemple de justice & de fermeté qui distingua la seconde régence de la reine Blanche. Le Chapitre de Paris avoit fait emprisonner, comme seigneur, tous les habitans de Chatenay & de quelques autres lieux, pour certaines choses qu'on leur imputoit, & que la loi interdisoit aux serfs : c'étoit son droit sans doute, mais ce droit ne détruisoit pas ceux de l'humanité. Ces malheureux enfermés dans de noirs cachots,

manquoient des choses les plus nécessaires à la vie, & se voyoient en danger de mourir de faim. La régente instruite de leur état, ne put leur refuser les justes sentimens de la compassion : elle envoya prier les chanoines de vouloir bien, en sa faveur, sous caution néanmoins, relâcher ces infortunés colons, promettant de se faire informer de tout & de faire toute sorte de justice aux chanoines. Ceux-ci piqués peut-être qu'une femme leur fît des leçons d'une vertu qu'eux-mêmes auroient dû prêcher aux autres : ou, ce qui est plus vraisemblable, trop prévenus de l'obligation de soutenir les prétendus privilèges de leur Eglise, répondirent qu'ils ne devoient compte à personne de leur conduite vis-à-vis de leurs sujets, sur lesquels ils avoient droit de vie & de mort. En même-temps, comme pour insulter à l'illustre protectrice de ces pauvres esclaves, ils ordonnent d'aller

2252. prendre leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient d'abord épargnés, les font traîner impitoyablement dans les mêmes prisons, & les traitent de façon qu'il en mourut plusieurs, soit de misère, soit de l'infection d'un lieu capable à peine de les contenir. La reine indignée de cette insolence & de cette barbarie, ne crut pas devoir respecter des prérogatives qui dégénéroient en abus, & favorisoient la plus horrible tyrannie. Elle se transporte à la prison, commande d'enfoncer les portes, donne elle-même le premier coup, & dans l'instant les portes sont brisées. On en voit sortir un grand nombre d'hommes, de femmes & d'enfans, pâles & défaits. Tous se jettent aux pieds de leur bienfaitrice & réclament sa protection. Elle la leur promet & tint parole. Les biens du chapitre furent saisis, moyen toujours efficace de réduire les plus mutins sous le joug de

de l'autorité légitime. Les chanoines plus dociles consentirent enfin d'affranchir ces malheureux , moyennant une somme payable tous les ans. 1252.

Comme le but principal de la régente étoit d'entretenir la tranquillité dans l'Etat, elle étoit sur-tout attentive à la maintenir dans la capitale. La licence des pasteurs, dont j'ai parlé à l'occasion de la prison du roi , avoit laissé parmi le peuple de certaines dispositions à s'émanciper. Ce fut sans doute par ce motif qu'elle exigea de nouveaux sermens de fidélité des bourgeois de Paris, & qu'elle obligea l'Université de faire un statut par lequel tout écolier qui seroit pris armé pendant la nuit , seroit jugé par le juge ordinaire, nonobstant les privilèges de ce corps. La reine avoit encore, quelque temps auparavant, fait déclarer par le pape que tous les écoliers de l'Université qui seroient trouvés portant des

~~_____~~ armes, feroient exclus de tous privilèges. C'étoit un point de police très-important, parce que dans ces temps-là, les écoliers n'étoient pas des enfans comme aujourd'hui, mais des hommes faits pour la plus grande partie, qui par leur nombre & par la diversité & la jalousie des nations, pouvoient causer de grands défordres, dont on avoit vu de fâcheux exemples sous les regnes précédens.


Telle étoit la situation des affaires dans le royaume de France, tandis que Saint Louis dans la Palestine étoit occupé à y faire construire des forteresses pour mettre les Chrétiens en état de se soutenir contre les Infidèles, lorsqu'il reçut la triste nouvelle de la mort de la reine Blanche sa mere.

Mort de
la reine
Blanche,

Cette princesse fut attaquée à Meulan dans le mois de novembre, de la maladie qui la mit au tombeau. Elle se fit transporter à Paris, où elle reçut

les derniers sacremens de l'Eglise par ~~le~~ le ministère de son confesseur Renaud ^{1252.}
 de Corbeil, évêque de cette capitale
 & l'un des chefs du conseil d'Etat :
 ensuite elle manda l'abbesse de Mau-
 buisson, monastere de l'ordre de Cî-
 teaux qu'elle avoit fondé près de Pon-
 toise, la conjura au nom de leur an-
 cienne amitié de lui donner l'habit de
 son Ordre, & fit profession entre ses
 mains avec de grands sentimens de dé-
 votion & d'humilité. On la transporta
 ensuite sur un lit de paille, couvert
 d'une simple serge, où elle rendit
 l'esprit le premier décembre 1252.

On lui mit aussi-tôt le manteau royal
 sur son habit de religieuse, & la cou-
 ronne d'or sur la tête. En cet état elle
 fut portée par les plus grands seigneurs
 du royaume sur une espece de trône
 richement orné, depuis le palais jus-
 qu'à la porte Saint-Denis : delà elle
 fut conduite au monastere de Mau-

 buisson, où elle avoit choisi sa sépulture.
1250.

Portrait de
la reine
Blanche.

Tout le royaume ressentit vivement cette perte. C'étoit la plus grande reine qui eût encore paru sur le trône François. Femme d'un courage, d'une prudence & d'une élévation de génie au-dessus de son sexe : princesse née pour faire en même-temps l'ornement & la félicité du monde. C'est le langage de tous les auteurs de son siècle ; sans aucun autre reproche enfin qu'un peu trop de hauteur dans sa première régence : si toutefois on doit appeller hauteur, la fermeté avec laquelle elle se conduisit envers des vassaux indociles, qui ne cherchoient, comme je l'ai rapporté dans le commencement de cet ouvrage, qu'à profiter des brouilleries qu'ils vouloient exciter dans l'Etat ; jaloux d'ailleurs de son mérite & de son autorité.

J'ajouterai encore à l'éloge de cette

princesse, ce qu'en dit le célèbre pere ~~_____~~
 Daniel. * L'histoire nous fournit peu 1253.
 de personnes de son sexe qui l'aient * Hist. de
 égalée dans la piété, la vertu, la pru- France in 4.
 dence, & l'habileté pour le gouverne- Edition de
 ment. Un esprit droit & ferme, un 1722. pag.
 courage mâle à l'épreuve des événe- 302.
 mens les plus fâcheux & les plus im-
 prévus, faisoient son principal carac-
 tere. C'est sur-tout cette fermeté, soute-
 nue de beaucoup d'application, qui dé-
 montre la sagesse de son administra-
 tion. Ces qualités jointes à beaucoup
 d'adresse, à un air insinuant, aux char-
 mes & aux graces dont la nature l'a-
 voit abondamment pourvue, lui don-
 nerent une grande autorité; & elle en
 fit toujours un très-bon usage pour le
 bonheur des peuples, qui la comble-
 rent de bénédictions.

Je crois pouvoir encore avancer
 que la reine Blanche a été plus re-
 commandable par ses vertus civiles,

morales & politiques, que toutes les
 1253. princesses qui après elle ont été asso-
 ciées à la couronne de France. Ce n'est
 pas que je veuille dépriser celles-ci
 parce que la providence ne leur avoit
 pas donné les talens supérieurs, dont elle
 avoit pourvu la reine Blanche. Il leur
 suffisoit d'avoir les vertus qui les ren-
 doient cheres à leurs époux & à la
 nation françoise, telles que la reine
 Marguerite, femme de S. Louis, Jean-
 ne de Bourbon, femme de Charles V,
 dit le Sage, Marie d'Anjou, femme
 de Charles VII, Agnès de Bourgo-
 gne, femme de Charles duc de Bour-
 bon, Anne de Bretagne, femme de
 Louis XII, Louise de Savoie, mere
 de François I, Marguerite de Valois,
 sœur de ce prince, reine de Navarre,
 & plusieurs autres que je pourrois nom-
 mer, qui ont aidé leurs époux dans les
 fonctions de la royauté.

Si je parcours l'histoire des autres

Etats de l'Europe, j'y vois plusieurs femmes célèbres (1) qui y tiennent un 1253.
rang distingué. C'est Philippe de Hainaut, épouse d'Edouard III roi d'Angleterre, Marguerite d'Anjou, femme de Henri VI roi de la même nation, Marguerite de Valdemard reine de Dannemarck, Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien I, gouvernante des Pays-Bas, Catherine Alexiowna impératrice des Russies. Mais sur toutes ces illustres femmes, je crois pouvoir donner la préférence à Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice-reine de Hongrie & de Bohême, pour en faire un juste parallèle avec la reine Blanche. Cette princesse joint à un génie supérieur, une

(1) J'ai fait l'éloge de ces princesses dans l'histoire abrégée des philosophes & des femmes célèbres que j'ai donnée au public, on peut les consulter.

1253.

prudence dirigée par le plus solide jugement & par une expérience consommée. Nous l'avons vue triompher par son courage de tous ses ennemis, & affermir sur la tête de l'empereur son époux la couronne impériale, qu'une fausse politique dirigée par l'intérêt & par la jalousie vouloit lui ravir. Enfin, par l'alliance qu'elle a faite de l'archiduchesse Marie Antoinette sa fille avec notre auguste Monarque, elle a comblé les vœux de toute la nation françoise, qui se promet une longue suite de prospérités de l'union de ces deux illustres époux, & des vertus qu'on voit déjà briller dans toutes leurs actions.

S. Louis apprend la mort de la reine sa mère. Sa résignation aux ordres de la Providence.

On dépêcha au roi pour lui porter la triste nouvelle de cette mort. Il l'apprit à Sajette, & selon d'autres à Jasse, par le légat à qui les lettres avoient été adressées. Pour la lui annoncer, il

se fit accompagner par l'archevêque de Tyr & par Geoffroy de Beaulieu Do-
 minicain , confesseur de ce prince. 1253.
 Leur contenance triste lui faisant con-
 jecturer qu'ils avoient quelque chose de
 fâcheux à lui apprendre , il les fit en-
 trer seuls avec lui dans sa chapelle.
 Alors le légat lui exposa les grandes
 obligations qu'il avoit à Dieu depuis
 son enfance , sur-tout de lui avoir
 donné une mere si sage, qui l'avoit
 élevé si pieusement, & qui avoit gou-
 verné son royaume avec tant de zèle
 & de prudence. Hélas ! sire, ajouta-t-il,
 avec des sanglots & des pleurs , elle
 n'est plus, cette illustre reine, la mort
 vient de nous l'enlever !

On ne peut exprimer les sentimens
 de tristesse dont le cœur de ce tendre
 fils fut pénétré. Le premier mouve-
 ment de sa douleur lui fit jeter un
 grand cri & verser un torrent de lar-
 mes : mais revenu à lui dans le même

instant, il se jeta à genoux devant
 1253. l'autel, & dit en joignant les mains :
 « Je vous rends graces , ô mon Dieu ,
 » de m'avoir conservé jusqu'ici une
 » mere si digne de mon affection. C'é-
 » toit un présent de votre miséricorde ;
 » vous le reprenez comme votre bien ,
 » je n'ai point à m'en plaindre. Il est
 » vrai que je l'aimois tendrement ; mais
 » puisqu'il vous plaît de me l'ôter , que
 » votre nom soit béni dans tous les sié-
 » cles ». Ayant fait devant le crucifix cet
 acte de soumission aux ordres de Dieu ,
 il congédia le légat & l'archevêque de
 Tyr , & après avoir encore eu à ce
 sujet quelque entretien avec son con-
 fesseur , ils commencerent ensemble
 l'office des morts pour le repos de
 l'ame de la reine. Il le récita avec beau-
 coup d'attention ; & le même con-
 fesseur remarque comme une chose
 admirable , que malgré la situation où
 le trouble & la douleur avoient mis

son cœur & son esprit, il ne se mé-
 prit jamais dans un seul verset ni en 1253.
 aucun endroit de tout l'office. Il con-
 tinua non-seulement toute l'année de
 donner ces marques chrétiennes de ten-
 dresse pour sa mere, mais encore toute
 sa vie ; il ne manqua jamais de faire dire
 tous les jours en sa présence une messe
 des morts pour elle, excepté les Di-
 manches & Fêtes. Deux jours se pas-
 serent sans qu'il voulût voir personne.
 Ce terme expiré il fit appeller Joinville,
 & lui dit en le voyant : Ah ! sénéchal,
 j'ai perdu ma mere. Sire, répondit le bon
 chevalier, je n'en suis point surpris,
 vous sçavez qu'elle étoit mortelle ;
 mais ce qui m'étonne, c'est la tristesse
 excessive d'un prince qui est en si grande
 réputation de sagesse.

La reine Marguerite son épouse fut
 plus aisée à consoler. Elle n'aimoit pas
 la reine mere, parce qu'elle en étoit
 beaucoup gênée. On n'en sçait pas les

1253. raifons , mais il falloit que le roi fe ca-
 châ pour la venir voir. Elle ne laiffa
 pas de verfer beaucoup de larmes ; &
 comme un jour Joinville l'eût trou-
 vée toute en pleurs , il lui dit avec fa
 franchise ordinaire : « Madame , eft
 » bien vraie le proverbe qui dit , qu'on ne
 » doit mie croire femme à fon pleurer ;
 » car le deuil que vous menez ; eft pour
 » la femme que vous haïffiez le plus en
 » ce monde ». La reine lui répondit avec
 la même fincérité : « fîre de Joinville ,
 » fi ce n'eft pas pour elle auffi que je
 » pleure , c'eft pour le grand mes-aïfe
 » en quoi le roi eft , & pour ma fille
 » Ifabelle qui eft demeurée en la garde
 » des hommes ». * Ce qui faifoit que la
 reine n'aimoit point fa belle-mere ,
 continue l'ingénu fénéchal , c'eft que
 l'impérieufe Blanche ne vouloit point
 fouffrir que le roi fût trop fouvent en
 la compagnie de fon époufe. Si la
 cour voyageoit , elle les faifoit prefque

* Obferv.
 du Cange ,
 p. 98. & 99

toujours loger séparément. Il arriva qu'étant à Pontoise le Monarque eut un appartement au-dessus de celui de la princesse ; il n'osoit aller chez elle sans prendre de grandes précautions contre la surprise. Il avoit ordonné à ses huissiers de salle , que lorsqu'ils verroient venir la reine mere , pendant qu'il seroit chez la reine son épouse , ils battissent les chiens afin de les faire crier , alors il se cachoit dans quelque coin. Un jour qu'il tenoit compagnie à sa femme , parce qu'elle étoit dangereusement malade , on vint lui dire que sa mere arrivoit. Son premier mouvement fut de se cacher dans la ruelle du lit : elle l'apperçut néanmoins. *Venez vous-en* , lui dit-elle , en le prenant par la main , *vous ne faites rien ici.* Hélas ! s'écria Marguerite désolée , *ne me laisserez vous voir mon seigneur ni en la vie , ni en la mort.* Elle s'évanouit à ces mots. Tout le monde la

Il se pré-
pare à son
retour en
France.
 crut morte ; le roi le crut lui-même
 1253. & retourna sur le champ auprès d'elle :
 sa présence la fit revenir de son éva-
 nouissement.

Le saint Roi cependant commença
 de penser à son retour, tout le rap-
 pelloit en France. La guerre s'étoit
 rallumée dans la Flandre entre les
 Dampierre & les d'Avesnes, & tous
 leurs voisins y prenoient parti. Il n'y
 avoit plus de trêve avec l'Angleterre.
 Henri fortifié de l'alliance de la Cas-
 tille , venoit de passer en Guyenne
 à la tête d'une puissante armée. La
 Normandie se préparoit ouvertement
 à le recevoir : tout, en un mot, sem-
 bloit menacer le royaume d'une ré-
 volution générale. Le Monarque voyoit
 d'ailleurs qu'il ne pouvoit rien entre-
 prendre dans la Palestine. Il ne lui
 arrivoit de ses Etats que très-peu de
 troupes, & encore moins d'argent ,
 comme si ses sujets eussent voulu le

contraindre à revenir. Malgré tant de raisons il ne voulut rien décider sans 1253.
avoir auparavant consulté le Seigneur.
Il fit ordonner des prières & des processions publiques, pour demander à Dieu de lui faire connoître sa volonté.
Tous les seigneurs François lui conseillèrent de partir. Les Chrétiens même du pays étoient de cet avis. Ils se voyoient en possession d'un nombre de places bien fortifiées, Acre, le château de Caïfa, Césarée, Jasse, Tyr & Sidon : c'étoit assez pour se défendre contre les Sarrafins, en attendant que de plus grands secours les missent en état de reprendre Jérusalem. Il fut donc résolu qu'il s'embarqueroit au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire, immédiatement après Pâques. Ensuite il recommanda au légat qui avoit ordre du pape de demeurer dans la Palestine, d'avoir grand soin de cette Chrétienté, si fort

exposée à la cruauté des Mahométans.

1253.

Son départ
de S. Jean-
d'Acre.

Il lui laissa beaucoup d'argent & un assez bon nombre de troupes. Joinville eut ordre de conduire la reine & les petits princes à Tyr : le saint Monarque ne tarda pas de les aller joindre, & dans les premiers jours de carême, il se rendit avec eux à Saint-Jean d'Acre, où se devoit faire l'embarquement.

Cette ville étoit alors la capitale & la plus forte place du royaume de Jérusalem & l'abord de tous les Chrétiens. Il y laissa cent chevaliers sous le commandement de Geoffroy de Sargines, qui en qualité de lieutenant d'un si grand prince, eut tout pouvoir dans les affaires publiques, & que son rare mérite fit depuis sénéchal & viceroy de Jérusalem. Ce brave seigneur soutenu de temps en temps par quelques secours qui lui venoient d'Europe, sçut se maintenir trente ans du-

rant contre la puissance des Mahomé-
rans. 1252.

Tout étoit prêt pour le départ, Louis à pied, accompagné du légat, du patriarche de Jérusalem, de Geoffroy de Sargines, & de toute la noblesse de la Palestine, prit le chemin du port. Il passoit entre deux haies d'un peuple infini, accouru de tous côtés pour voir encore une fois ce généreux bienfaiteur, qu'ils appelloient *le pere des Chrétiens*. L'air retentissoit de ses louanges, & chacun s'efforçoit de lui témoigner sa reconnoissance, les uns par la vivacité de leurs acclamations, les autres par la sincérité de leurs larmes, tous par les bénédictions sans nombre dont ils le combloient. On voyoit sur son visage un fonds de tristesse qui témoignoit assez son regret de n'avoir pas fait pour eux tout ce qu'il auroit désiré : mais d'un autre côté on lisoit dans ses regards plus expressifs que

1253. ses paroles , qu'on le verroit bientôt à la tête d'une nouvelle croisade.

Toutes les personnes qui devoient passer en Europe s'embarquerent sur une flotte de quatorze vaisseaux , & le lendemain , fête de Saint-Marc 1254 , on mit à la voile. Le roi fit remarquer à Joinville , que c'étoit le jour de sa naissance. « La rencontre est heureuse , » répondit le sénéchal en riant , c'est » effectivement renaître une seconde » fois que d'échapper d'une terre si » périlleuse ».

Le légat avoit permis au roi d'emporter avec lui un ciboire rempli d'hosties consacrées , soit pour l'usage de sa propre dévotion , soit pour la consolation de ceux qui pourroient mourir dans le passage. Il fit placer ce sacré trésor dans l'endroit le plus décent de son navire , dans un tabernacle précieux , couvert d'un riche pavillon. Tous les jours on y récitoit

solemnellement l'office divin : les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux y faisoient les cérémonies & récitoient les prières de la messe, à la réserve de la consécration. Le Monarque assistoit à tout. Rien n'égaloit ses soins pour les malades : il les visitoit souvent, leur procuroit tous les soulagemens qui dépendoient de lui, & prenoit soin de leur salut encore plus que de leur guérison. Il y avoit sermon trois fois la semaine, sans parler des instructions particulieres & des catéchismes qu'il faisoit faire aux matelots quand le calme regnoit. Quelquefois il les interrogeoit lui-même sur les articles de foi, & ne cessoit de leur rappeler qu'étant toujours entre la vie & la mort, entre le paradis & l'enfer, ils ne pouvoient trop se hâter de recourir au sacrement de Pénitence. Tel fut l'effet des soins & de l'exemple du pieux Monarque, qu'en peu

de temps on vit un changement notable parmi les matelots. La honte de ne pas faire quelquefois ce qu'un grand roi faisoit tous les jours, leur donna le courage de vouloir être chrétiens, & leur inspira des sentimens au-dessus de leur condition.

1254.

On vogueoit heureusement du côté de l'isle de Chypre, & chacun s'entretenoit agréablement de la pensée de retourner dans sa patrie, lorsque tout d'un coup le vaisseau du roi donna si rudement sur un banc de sable, que tout ce qui étoit sur le pont fut renversé. Un moment après il toucha une seconde fois, mais avec tant de violence, qu'on s'attendoit à le voir s'entr'ouvrir. Chacun se crut perdu & cria miséricorde. La reine étoit consternée; ses enfans qui la voyoient en larmes sans voir le péril, se mirent à pleurer. Tout le navire retentissoit de gémissemens, que l'obscurité de la nuit

rendoit encore plus effroyables. Louis oubliait en quelque sorte des objets 1254. si chers, va se prosterner aux pieds de celui qui commande à la mer, & dans l'instant le vaisseau se remit à flot. Cet événement inespéré fut regardé comme un miracle. Dès que le jour parut, on visita le bâtiment par-dedans & par-dehors. Les plongeurs rapportèrent qu'il y avoit trois toises de la quille emportées, & conseillèrent au Monarque de passer sur un autre navire.

« Dites-moi, leur répondit-il, sur la
 » foi & loyauté que vous me devez,
 » si le vaisseau étoit à vous & chargé
 » de riches marchandises, l'abandon-
 » neriez-vous en pareil état? Non sans
 » doute, lui répliquèrent-ils d'une voix
 » unanime, nous aimerions mieux ha-
 » sarder tout que de faire une perte
 » si considérable. Pourquoi donc me
 » conseillez-vous d'en descendre? C'est

reprirent-ils , que la conservation
 2254. de quelques malheureux matelots
 importe peu à l'univers : mais rien
 ne peut égaler le prix d'une vie com-
 me celle de votre majesté. Or, sça-
 chez , dit le généreux prince, qu'il
 n'y a personne ici qui n'aime son
 existence autant que je puis aimer
 la mienne ; si je descends, ils descen-
 dront aussi , & ne trouvant aucun
 bâtiment, ils se verront forcés de
 demeurer dans une terre étrangere,
 sans espérance de retourner dans leur
 pays. C'est pourquoi j'aime mieux
 mettre en la main de Dieu, ma vie,
 celle de la reine & de nos trois en-
 fans, que de causer un tel dommage
 à tant de personnes ».

Il n'appartient qu'aux héros vérita-
 blement chrétiens , de donner ces
 grands exemples de générosité. C'est
 par de semblables vertus que Louis s'ac-

quit sur tous les cœurs un empire plus puissant & plus glorieux que celui 1254.
qui étoit dû à sa naissance.

La navigation fut longue & ennuyeuse. Le roi qui trouvoit le moyen de rapporter tout à Dieu, ne se lassoit point de faire admirer à Joinville la grandeur de l'être suprême, & le néant de ce qui paroît le plus grand parmi les hommes. « Regardez, sénéchal, lui » disoit-il, si Dieu ne nous a pas bien » montré son grand pouvoir, quand » par un seul des quatre vents de mer, » le roi, la reine, ses enfans, & tant » d'autres personnes ont pensé abimer. » Ces dangers que nous avons courus » sont des avertissemens & des menaces » de celui qui peut dire : Or, voyez- » vous bien que je vous eusse laissé » noyer, si j'eusse voulu ».

Enfin le dixieme de Juillet la flotte Il arrive
aux Isles
d'Hieres. arriva aux isles d'Hieres, en Provence.
Le Monarque d'abord n'y vouloit pas

1254. descendre, parce que ce n'étoit pas terre de son obéissance ; mais au bout de deux jours, touché des prieres de la reine, des remontrances de Joinville & des larmes de tout l'équipage qui étoit fatigué de la mer, il se fit mettre à terre. Le mauvais état de sa santé acheva peut-être de l'y déterminer : il étoit si foible & si abbatu, que le sénéchal fut obligé de le prendre entre ses bras pour le tirer du vaisseau. Après quelques jours de repos, dès que les équipages furent arrivés, il partit du château d'Hieres pour se rendre à Paris.

Fin du premier Volume.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--

